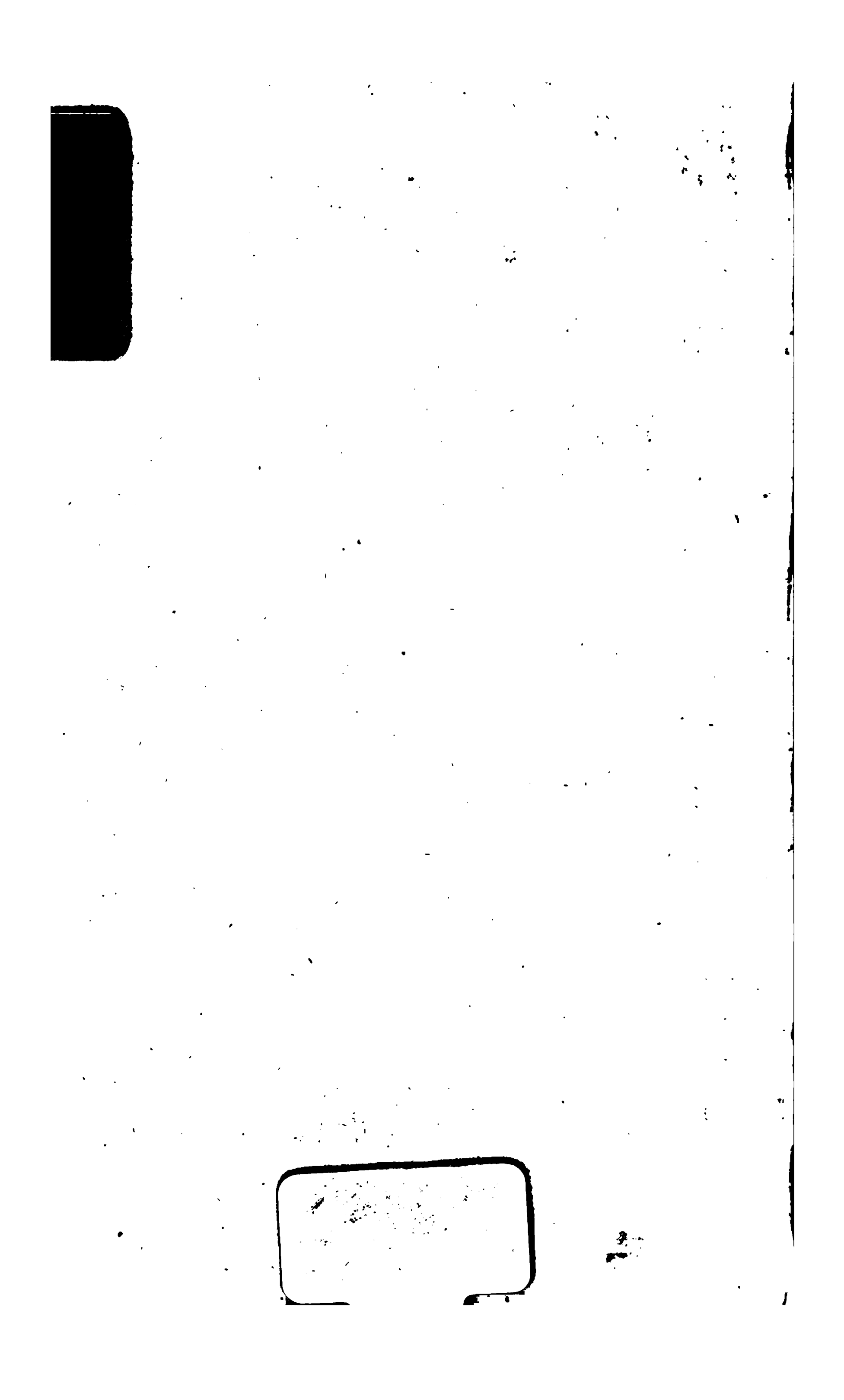




NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND,

OU

RECUEIL DES PIECES

Qui ont paru avec succès sur les Théâtres des Capitales de l'Allemagne.

CINQUIEME VOLUME.

AVIS.

Cet Ouvrage a commencé le 1er Janvier 1782, & il en paroît réguliérement un Volume tous les trois mois. Le nombre des Volumes est fixé à douze.

Chaque Volume contiendra 320 à 336 pages, & se vend séparément 4 livres 10 sols. Il ne reviendra qu'à 3 livres aux Souscripteurs, en payant d'année en année la somme de 12 livres pour quatre Volumes. Savoir, 6 livres en recevant le premier Volume de chaque année, & 6 livres en recevant le second. Le troisieme & le quatrieme seront délivrés aux époques fixées.

La Souscription pour les 4 Volumes de chaque année pour la Province, est de 14 livres 8 sols, rendus franc de port par la Poste.

Le prix des premiers 4 Volumes est à présent de 18 liv. port franc par la Poste. On pourrá les acquérir au prix de la Souscription : savoir, de 12 livres pour Paris, ou de 14 livres 8 sols pour la Province, en payant d'avance la Souscription pour les 4 Volumes de la seconde année.

On souscrit à Paris chez l'Auteur, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Richelieu, au Cabinet de Littérature Allemande.

Chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

Chez Couturier fils, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, au Coq.

Chez Brunet, Libraire, rue Mauconseil, à côté de la Comédie Italienne.

A Versailles, chez Blaizot, Libraire, rue Satory.

A Leipsic, chez Dyk, Libraire.

Pour recevoir les Volumes en Province franc de port par la Poste, on ne peut s'adresser qu'à l'Auteur, au Cabinet de Littérature Allemande à Paris. Il faut affranchir la lettre de demande & le port de l'argent.

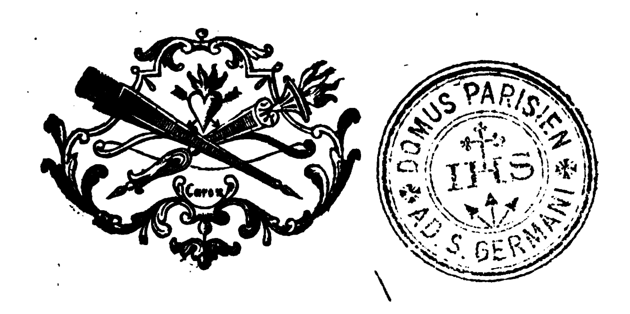
Le sixieme Volume paroîtra le 1er d'Avril.

NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND.

PAR M. FRIEDEL,

Professeur en survivance des Pages de la grande Écurie du Roi.

CINQUIEME VOLUME.



A PARIS.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

DIEGO
ET
LEONOR,
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES,

Par J. C. UNZER, Docteur & Professeur
à Altona.

(Cette Tragédie a été imprimée, pour la premiere fois, en 1775 : ensuite l'Auteur l'a corrigée & abregée, & elle a reparue dans un petit recueil qu'il a fait, en 1782, de ses Œuvres Dramatiques. Ce recueil contient Diego & Leonor ; un Prologue à l'occasion de la paix de Teschen ; la nouvelle Emma, Comédie en trois Actes ; & le Merle, Comédie en un Acte.)



PERSONNAGES.

DIEGO DE WALLBORG.

Don MANUELO LEMOS, Ami de Diego & l'Amant de Violanta.

Don DUARTE GONZAGA, Comte de Vimioſo, Cardinal, Patriarche & grand Inquiſiteur.

Le Pere TIMOTHÉE SAMPAJO, Inquiſiteur.

Don NUNNO SAMPAJO, Chevalier.

DONNA LEONOR ALMEIDA, Niece du Patriarche.

DONNA VIOLANTA CAMARA, Parente & Amie de Leonor.

CATALINA, Femme de Chambre de Leonor.

BENITO, Domeſtique de Leonor.

POLO, Domeſtique de Don Manuel.

Un ALGUAZIL.

La Scene ſe paſſe près de Lisbonne, dans une Maiſon de Campagne de Donna Leonor.



DIEGO ET LEONOR.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente une Anti-Chambre.

DONNA VIOLANTA *écrivant*, & un DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

DON Manuel vient d'arriver.

DONNA VIOLANTA.

Le ciel en ſoit béni ! Ce que j'écrivois là n'eſt donc pas néceſſaire ? (*elle raſſemble ſes papiers*) Faites-le monter. (*Le Domeſtique ſort.*)

L'amour a ſes tourmens & ſes plaiſirs : les premiers ſont en plus grand nombre, mais les autres en ſont plus doux. Si mon cœur étoit aſſez heureux....

SCENE II.

DON MANUEL, DONNA VIOLANTA.

DONNA VIOLANTA.

SOYEZ le bien-venu, Don Manuel.— Que vous avez l'air abbattu ; Ciel ! qu'avez-vous ? Manuel, vous m'effrayez. Que vous eſt-il arrivé ? Je vous en conjure, parlez.

DON MANUEL.

Ah ! Violanta, vous eſpériez de vous réjouir à mon arrivée. — J'ai une effrayante nouvelle à vous annoncer. L'infortunée Leonor !

DONNA VIOLANTA.

L'infortunée Leonor ! Où eſt Diego ? Sans doute qu'il eſt arrivé avec vous ?

DON MANUEL.

Diego n'eſt point ici. Il eſt en ce moment dans une priſon, dans une priſon affreuſe ! Il eſt tombé entre les mains de l'Inquiſition.

DONNA VIOLANTA.

Infortuné Diego ! Dieu ! que deviendra Leonor ? — Mais en êtes-vous bien sûr, Manuel ? Seroit-il possible que Diego se fut souillé d'un crime ? Que lui peut-on reprocher ?

DON MANUEL.

Rien, que je sache : ou tout au plus, un premier mouvement de vivacité que les circonstances rendent bien excusable. — Mais ne connoissez-vous pas la cruelle sévérité de ce Tribunal ? — Hélas ! à qui s'adressera un malheureux étranger que personne au monde ne soutiendra, ne protégera, parce que le sort l'a fait naître, sous un Ciel infortuné, où il a été nourri dans la religion de ses peres, & que le monde entier est forcé d'abandonner & de fuir sitôt que l'Inquisition s'en est emparé ?

DONNA VIOLANTA.

Je ne comprends rien encore à son malheur.

DON MANUEL.

Ecoutez. Mais dites-moi, avant tout, où est Leonor ; car il faut bien se garder de lui rien découvrir.

DONNA VIOLANTA.

Elle me quitte à l'instant même. (*elle appelle :*) Catalina !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CATALINA.

CATALINA.

Mademoiselle?

DONNA VIOLANTA.

Où eſt Leonor?

CATALINA.

Elle eſt allée dans le jardin pour y jouir de cette belle matinée. Je vais lui porter, ſur la terraſſe, ce livre qu'elle m'a demandé.

DONNA VIOLANTA.

Va, ma chere Amie, mais ſur-tout garde toi bien de lui apprendre que Don Manuel eſt de retour. Il eſt arrivé un malheur à Diego; nous allons concerter enſemble les moyens de la préparer à cette triſte nouvelle. Amuſe-là dans le jardin juſqu'à ce que j'aille la trouver. Entends-tu, ma chere enfant?

CATALINA.

Ce bon Seigneur n'eſt pas malade?

DON MANUEL.

Non, Catalina, il ne l'eſt pas.

DONNA VIOLANTA.

Je ne ſais moi-même encore ce qui lui eſt arrivé. Ne troubles pas ſans néceſſité la paix du cœur de ta maîtreſſe.

CATALINA.

Comptez ſur ma prudence.

SCENE IV.

DONNA VIOLANTA, DON MANUEL.

DONNA VIOLANTA.

Tu jouis des douceurs de cette matinée.—Jouis-en, infortunée Léonor, la fin de ta journée ne ſera pas ſi belle! Hé bien, racontez-moi donc cet accident; *il ne ſera* pas ſi affreux, je l'eſpere.

DON MANUEL.

Ce Comte Allemand que vous avez vu ici une fois, & qui arrivoit de l'Italie eſt la cauſe du malheur de Diego. Il s'eſt battu avant hier à la pointe du jour, avec un Italien qui étoit venu exprès de Naples lui propoſer un duel. Diego n'a pu refuſer à ſon compatriote, à ſon ami d'y être préſent. Maisqu'arrive-t-il? Le Comte eſt dangereuſement bleſſé. Diego le ramene à ſon hôtel.

Vers le ſoir le maître de la maiſon, par un excès de zèle, voyant que le Comte ſe mouroit, n'eut rien de plus preſſé que d'appeller des Moines. J'étois préſent lorſqu'ils entrerent. Diego leur dit avec douceur que le Comte & lui étoient Allemands & Proteſtans; & qu'on ne les avoit pas demandés. Je m'avançai pour appuyer Diego. Cependant ils commencerent les cérémonies. Tant que le Comte eut aſſez de voix pour ſe faire entendre, il les aſſura qu'il vouloit mourir Proteſtant . . . .

. . . .

. . . . Diego les pria long-temps, avec la plus grande modération, d'avoir pitié des ſouffrances de ſon ami, & de ne point le tourmenter. Cela ne les arrêta nullement: au contraire, ces Moines jetterent ſur Diego un regard de mépris.

DONNA VIOLANTA.

Et Diego n'a pu contenir ſa colere, n'eſt-il pas vrai? Combien de fois, en vous perdant vous-mêmes par une imprudente vivacité, nous avez-vous rendues malheureuſes?

DON MANUEL.

Non, Violanta, je reſtai même étonné de trouver une ſi grande modération dans Diego; mais, enfin, lorſqu'il vit que l'un de ces Moines

. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . aussi-tôt les autres Moines se mettent à crier par la fenêtre : *Au secours, au secours, de Dieu & du Roi !* Le peuple accourt en foule, on s'empare de Diego; les Moines députent vers les Ministres de la Sainte Inquisition, & les Officiers de la Sainte Hermandad arriverent si précipitamment qu'il eut à peine le temps de me glisser secrettement ses tablettes, & de me dire en François : *Partez, consolez ma chere Leonor.* Le Comte dans les douleurs de l'agonie, abandonné sans secours, est mort désespéré, témoin de cette scène affreuse : & l'on a conduit Diego avec ses Domestiques, à la *Santa-Casa.*

DONA VIOLANTA.

Et vous ne l'avez pas abandonné, sans doute ?

DON MANUEL.

D'abord je l'ai suivi, mais voyant que je ne pouvois lui être utile dans cet instant de tumulte, je suis revenu sur mes pas, résolu de vous annoncer ce malheur sur le champ; je sautois déjà sur mon cheval, quand tout-à-coup on m'arrête & me conduit moi-même à la *Santa-*

Casa. J'ai été interrogé hier dans l'après dîner, & l'on ne m'a laissé partir que cette nuit.

DONNA VIOLANTA.

Cet événement est affreux, mais, je l'espere, sitôt que l'innocence de Diego sera connue, on lui rendra aussi sa liberté.

DON MANUEL.

Je ne vous ai rien caché. Diego est innocent; cependant si tous ces Moines l'accusent.... Le Pere Timothée qui m'a interrogé n'a pu me cacher toute sa colere contre Diego. Ils assurent tous que Diego est Juif, & que c'est lui qui est l'assassin du Comte. Les Moines ont tous déposé que le Comte étoit mort en bon Catholique Romain, que probablement il l'avoit toujours été, & que Diégo seul est la cause qu'il soit sorti de ce monde sans les Sacremens.

DONNA VIOLANTA.

Ce Pere Timothée n'a jamais aimé Diego. Le Patriarche, au contraire, en a toujours jugé favorablement, & souvent même il a souhaité qu'un jeune homme aussi beau, aussi aimable ne fut pas un Héritique. Le Patriarche est un homme juste, & comme il est grand Inquisiteur, il ne souffrira pas qu'on condamne Diego, s'il est innocent. J'ai encore de l'espérance.

DON MANUEL.

Diego avoit dans ſon porte-feuille des effets conſidérables, & à toucher à vue; on les a trouvés ſur lui, & pour ne pas les rendre...

DONNA VIOLANTA *l'interrompant.*

Cherchons plutôt un moyen de le ſecourir, de le ſauver.

DON MANUEL.

Je n'en connois aucun. Le Napolitain aura pris la fuite; & quand même Diego ne ſeroit pas accuſé d'être l'aſſaſſin de ſon ami, il ſera condamné pour lui avoir ſervi de ſecond; & d'un autre côté, le témoignage des Moines réunis ſera plus fort que le mien.

DONNA VIOLANTA.

Mais enfin on ne pourra lui reprocher que d'avoir *été préſent* au duel du Comte; & alors le Tribunal de l'Inquiſition n'a pas le droit de prononcer.

DON MANUEL.

Vous parlez d'une fin! une fin? Quand arrivera-t-elle? Savez-vous qu'un infortuné meurt déſeſpéré dans les horreurs d'un cachot avant qu'on examine s'il eſt innocent ou coupable? — Avant que Diego ſoit renvoyé devant ſon Juge, il faudra que ces Moines acharnés perdent toute

eſpérance de le forcer à abjurer la religion de ſon pays. D'ailleurs, malheureuſement, l'Ambaſſadeur de l'Empereur n'eſt point ici; il auroit pu embraſſer la défenſe de Diego, comme Allemand.

DONNA VIOLANTA.

A force d'y réfléchir nous découvrirons peut-être quelque moyen de le ſecourir. Mais à préſent une autre crainte me tourmente; aidez-moi de vos conſeils. Que dirons-nous à Leonor?

DON MANUEL.

Que je la plains, la pauvre enfant! Lui cacherons-nous, ditesmoi, ce qui vient d'arriver?

DONNA VIOLANTA.

Non, rien; il faut qu'elle ſache tout, autrement elle liroit dans nos regards que nous l'avons trompée; & ſans nous en faire même un ſeul reproche, ſon imagination lui peindroit ſon malheur beaucoup plus affreux encore; & nous eſſayerions en vain de la conſoler. — Je crois l'entendre; rentrez dans votre appartement, & ſur-tout il faut bien ſe garder de vous découvrir à ſes yeux.

(Don Manuel va pour ſortir, & il revient ſur ſes pas.)

SCENE

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, POLO.

POLO.

AH ! Mademoiselle, allez au secours de Donna Leonor, au secours, au secours !

DONNA VIOLANTA.

Et pourquoi ? Que lui est-il arrivé ?

POLO.

Elle est tombée évanouie en entrant dans la cour. Elle sait tout.

DONNA VIOLANTA *sort.*

SCENE VI.

DON MANUEL, POLO.

DON MANUEL.

ELLE sait tout ? Comment ? Catalina lui auroit-elle dit que je suis arriver ?

POLO.

Hélas ! non, Monsieur, pardonnez, j'ai été obligé de lui tout avouer.

D. MANUEL

Toi?

POLO.

Ah! ce n'eſt pas ma faute, je ſortois de l'écurie où j'avois conduit mes chevaux, lorſqu'elle eſt venue à paſſer avec Catalina le long du mur du jardin; & elle m'avoit apperçu avant que je la viſſe; je me ſuis mis à courir, ſans faire ſemblant de rien; mais auſſi-tôt elle a crié après moi : *Polo, Polo!* Me voilà, ai-je dit, en revenant ſur mes pas. — *Ton maître eſt-il arrivé Polo?* — Non Mademoiſelle, il n'eſt pas arrivé. Mais elle a bien vu dans mes regards que je ne diſois pas la vérité. Enſuite elle m'a demandé d'un air très-ſérieux, ſi je lui apportois de vos nouvelles. Non, lui ai-je répondu, Mademoiſelle, je n'en ai pas; & tout-à-coup, voyez, comme je me ſuis laiſſé ſurprendre. Catalina me faiſoit ſigne des yeux de me taire; malheureuſement Leonor s'en apperçoit, & m'ordonne de lui dire ce qui m'amenoit ici; & alors j'ai bien été forcé de lui avouer que j'étois arrivé avec mon maître.

D. MANUEL.

Et ne pouvois-tu pas lui dire quelqu'autre choſe?

POLO.

J'aurois dû le faire, je le ſais bien; mais quand

on lui parle, elle vous regarde les yeux ouverts. Quand elle a ſu que vous étiez venu ſeul, elle m'a demandé comme cela : *Mon bon ami Polo, dis moi la vérité, Diego eſt-il mort ?* Cela m'a déchiré le cœur. Ah ! que Dieu l'en préſerve, ai-je répondu, il n'eſt pas mort, non ; on l'a conduit ſeulement à la Santa-Caſa. Et moi, ſimple que je ſuis, je me rappelle à préſent que c'eſt pire que d'être mort. Et voilà comme je me ſuis vu obligé de lui raconter juſqu'à la moindre circonſtance.

D. MANUEL.

Que lui as-tu donc raconté ?

POLO.

Ce que j'ai vu de mes yeux, & tout ce que je vous ai entendu dire.

D. MANUEL.

Et comment a-t-elle appris cette nouvelle ?

POLO.

Très-tranquillement ; elle n'a pas verſé une larme, ni même pouſſé un ſeul ſoupir, tandis que moi, ſeulement de la raconter, je pleurois comme un enfant. Il eſt vrai que de temps en temps elle devenoit un peu pâle.

DON MANUEL.

La pauvre infortunée ! Je reconnois ſon cœur ! Elle ne t'a donc rien dit abſolument ?

POLO.

Pas un mot. Quand j'ai eu fini toute mon hiſtoire, quelques minutes après, Catalina l'a priée de rentrer à la maiſon, alors elle m'a dit : *Ainſi donc Diego ne pourra venir aujourd'hui ?* Non, Mademoiſelle, lui ai-je répondu, les choſes étant ainſi, je ne le crois pas ; enſuite elle m'a frappé doucement ſur l'épaule ; elle a regardé Catalina en lui ſouriant, & tout-à-coup elle eſt tombée évanouie.

D. MANUEL.

Et tu lui as plongé le poignard dans le ſein. — Leonor a l'ame ſi ſenſible ! tu le ſais, ſon cœur ſe briſe lorſqu'elle apprend les malheurs d'un infortuné qu'elle ne connoît pas. Juge de la douleur que tu lui as cauſée ! Ce Diego qu'elle a vu tant de fois !

POLO.

Cela eſt vrai ; mais, croyez-vous donc, Monſieur, que je ne ſais pas...

D. MANUEL.

Eh quoi donc Que ſais-tu ?

POLO.

Qu'ils s'aiment tous les deux, à qui mieux s'aimera. Nous en avons parlé tant de fois ensemble, Catalina & moi; & nous finissions toujours par dire qu'ils étoient bien nés l'un pour l'autre. Et Catalina, qui d'abord ne vouloit pas croire que Diego fut Hérétique; ne s'imaginoit-elle pas qu'ils avoient tous des yeux à faire peur, & le visage pâle comme la mort? Et moi aussi, lui dis-je, je l'ai cru autrefois comme toi Catalina. C'est le Révérend Pere François qui me l'avoit fait accroire. Mais que je voudrois bien, lui ai-je dit, que tu visses les belles Angloises; & ces Allemands vigoureux & frais!

D. MANUEL.

Tu me diras cela une autre fois. Ecoutes-moi, Polo; je connois ta fidélité, & je sais que tu peux garder un secret. Si jamais tu découvrois quelque chose de ce qui s'est passé ici, & particulierement entre Diego & Leonor; prends garde d'en parler à personne, à qui que ce soit, & sur-tout aux Domestiques du Patriarche. Penses-y bien, Polo; ce bon Diego, tu pourrois, par ton imprudence, le rendre bien malheureux!

POLO (*Il joint les mains*).

Bon Saint François de Sales, faites que par votre bonté...

D. MANUEL.

Il ſuffit, je le ſais, de t'avertir de ton devoir. Va vîte, informe-toi de la ſanté de Leonor, & rapporte m'en des nouvelles.

POLO.

Ah! la voici déjà. Dieu ſoit loué & béni!

Il ſort.

SCENE VII.

DONNA LEONOR, DONNA VIOLANTA, CATALINA, DON MANUEL.

DONNA LEONOR.

NON, mon amie. Raſſurez-vous; il n'y a plus rien à craindre, ma chere Violanta. Ce n'étoit que le premier ſaiſiſſement de la frayeur. Je ne m'y attendois pas! —Bon jour, D. Manuel; c'eſt encore au moins un grand bonheur, que vous ſoyez arrivé...

D. MANUEL.

Que vous dirai-je, ma chere Leonor? Je ne ſais rien, ſinon que je deſire calmer vos inquiétudes, & que mon cœur eſpere de vous voir heureuſe un jour.

DONNA LEONOR.

Oui ?

DONNA VIOLANTA.

Certainement ; il n'eſt point ſur la terre de bonheur ſans amertume, c'eſt le ſort de l'humanité. Vous avez juſqu'ici goûté les douceurs de l'amour ; mais pour qu'elles ſoient plus douces encore, il faut les arroſer de ſes larmes.

DONNA LEONOR.

Oui ?

DONNA VIOLANTA.

Une aimable enfant dont l'ame eſt ſi bonne, ſi pieuſe, ne peut être toujours infortunée.

DONNA LEONOR.

Je ſuis donc vraiment un bon enfant, un enfant religieux. — Bienheureuſe Marie ! & vous Anges du Ciel, vous avez été témoins de mon courage & de mes combats. Laiſſerez-vous votre ouvrage imparfait ? Vous avez confié à mes ſoins l'ame de Diego ; faites-donc que je puiſſe vous en rendre compte. Voilà, ma douce amie, ce qui me tranquilliſe & me tranquilliſera toujours. Grand Dieu, que ta volonté ſoit faite ! Mais ſi je ſens que mon ame ſuccombe à ſa douleur, je me jetterai

dans vos bras fraternels. C'eſt-là que je veux mourir.

DONNA VIOLANTA.

Je vous aiderai, Leonor, de mon amitié ſincere, & de mes conſeils, ſi vous en avez beſoin. Je ne puis en ce moment que partager toutes vos douleurs. Et vous pouvez vous dire à vous même ce que je vous dirois ; il y a encore de l'eſpérance.

DONNA LEONOR.

Encore de l'eſpérance, dites-vous ? Il ſe peut donc qu'un jour il ne m'en reſte plus. Cela ne ſe peut pas, ne ſera pas, je ne le veux pas. Qui oſeroit m'enlever Diego ? Ah ! Diego ne veut point qu'on l'arrache à moi. On peut le retenir éloigné de mes yeux, mais il faut qu'il ſoit à moi.

DONNA VIOLANTA.

Chere Leonor ? que puis-je hélas pour vous conſoler ! ſi une ſeule parole, une parole qui ne dit rien, vous jette dans une ſi grande émotion ! Etes-vous encore ma douce amie, ma Leonor ? Eſt-ce donc vous que j'ai élevée ?

D. MANUEL.

J'eſpérois trouver plus de courage dans l'amante de Diego.

DONNA LEONOR.

Du courage? Don Manuel, vous avez raiſon! Oui, j'ai du courage!

DONNA VIOLANTA.

Ce n'eſt pas du courage, c'eſt de la fureur que vous montrez. Quand on eſt courageux on eſt de ſang froid. Ma douce amie, remettez-vous. (*à Catalina*) Une chaiſe. — Vous refuſez d'entendre la ſageſſe & la religion, vous, en qui nous eſpérions trouver de l'héroïſme. Si votre cœur ſe laiſſe abattre, vous nous prouverez par un exemple affreux, qu'on peut être docile ſans être obéiſſant. Et ſi la ſageſſe & la religion abandonnent Leonor, ſi elles l'abandonnent à la vue du danger, qui peut jamais compter ſur leur ſecours?

DONNA LEONOR *émue.*

Mais encore que voulez-vous que je faſſe, mes amis, que puis-je faire? — Hélas ſi je pouvois ſeulement pleurer. — Bon! ce que je dois faire, je le ſais. Je parle toujours de moi. Diego, certainement, ne penſe pas à lui. C'eſt de lui que je veux parler. — Armez-vous de courage, diſiez-vous Manuel? Diego a du courage. — Te ſouvient-il Catalina de ce taureau furieux qui s'élança dans notre loge? Si le courageux Diego n'y

avoit pas été... Etoit-il de sang froid? Violanta, Diego n'étoit pas de sang froid. Catalina as-tu remarqué ces vives étincelles qui partoient de ses yeux? Et ce feu qui animoit son visage?

CATALINA.

C'est je crois par modestie, d'avoir été obligé de faire une si belle action en présence de tant de spectateurs.

DONNA LEONOR.

Tu es une bonne fille, Catalina. — Mais dites-moi, Don Manuel, à qui Diego parle-t-il en ce moment, puisque vous n'êtes pas avec lui? Y a-t-il là quelqu'un à qui il puisse parler?

D. MANUEL.

La solitude est plus douce pour lui qu'une société avec laquelle il n'oseroit s'entretenir de vous.

DONNA LEONOR.

Oui Manuel, je le pense aussi. Vous le voyez Violanta, j'aime à me laisser persuader.

DONNA VIOLANTA.

Très-bien, ma douce, mon obéissante amie. J'espere que c'est du fond du cœur que vous parlez. Cependant je devrois être un peu jalouse que D. Manuel ait plus de pouvoir sur vous que votre ancienne, votre plus fidele.....

DONNA LEONOR.

Arrêtez. N'en ſoyez pas jalouſe. Vous ne ſavez pas que *quelqu'un* a expreſſément envoyé ici D. Manuel pour me conſoler; n'eſt-il pas vrai Catalina? Ou ne feroit-ce qu'une invention du bon Polo?

D. MANUEL.

Je vous entends. Non. Je crois encore entendre ſes dernieres paroles: « *Partez, & conſolez ma chere Leonor.* »

DONNA LEONOR *ſe levant avec précipitation.*

Que Dieu te conſole toi-même, homme généreux! Tu en as plus beſoin que moi. J'ai des amis par-tout où je porte mes regards. Tu n'entends pas les ſons harmonieux d'une voix conſolante. Tu ne peux t'entretenir qu'avec Dieu ſeul, & encore n'eſt-ce pas à haute voix. Eſt-il poſſible, Violanta, on n'oſeroit pas hautement lui adreſſer ſa priere!

DONNA VIOLANTA.

Il entend les ſoupirs étouffés.

DONNA LEONOR.

Cela eſt vrai. Mais quand le cœur eſt plein, qui peut retenir ſa langue enchaînée. — Quoi, je ne pourrois pas élever mes cris vers mon Dieu? —

Lui adreſſer mes cris ! — Ah ! (*elle ſoupire*)
Manuel où ſont mes lettres à Diego ?

D. MANUEL.

Le Saint Tribunal s'eſt emparé de tous ſes effets, & de ſon porte-feuille.

DONNA LÉONOR *effrayée.*

Ah ! — On eſt donc certainement inſtruit de notre amour. Ainſi il faut que je me hâte de prévenir mon Oncle contre tous les rapports déſavantageux qu'on pourroit lui faire. Il eſt encore avec le Roi à Bellem ; je pars, ſur le champ. Catalina, dépêchez. Apportez-moi vîte une robe.... cette robe avec laquelle mon Oncle dernierement m'a trouvée belle. Tu ſais bien ?

CATALINA.

Oui, Mademoiſelle. (*Elle ſort.*)

DONNA LEONOR.

Vous m'approuverez, ſans doute, Violanta ? C'eſt mon devoir qui l'exige. On pourroit augmenter encore les peines de Diego : & j'en ſerois la cauſe !

DONNA VIOLANTA.

Oui, je vois qu'il eſt néceſſaire que le Patriarche en ſoit inſtruit par vous, plutôt que par le Pere Timothée, chargé d'examiner cette affaire ; &

qui, pour de certaines raiſons, ne la préſentera pas ſous le jour le plus avantageux. Mais êtes-vous aſſez calme? —Ecoutez, ne ſeroit-il pas mieux d'en informer moi-même le Patriarche? Je vais demander des chevaux, & je pars.

DONNA LEONOR.

Je reconnois à ce dévouement ma généreuſe amie : mais quel autre pourroit parler à mon Oncle auſſi bien que moi? J'ai trouvé le chemin de ſon cœur : il n'y a pas long-temps qu'il m'a raconté une hiſtoire de ſa jeuneſſe. J'ai autrefois aimé, me diſoit-il, un jour il s'eſt trouvé dans une ſituation ſemblable à la mienne. Il me ſuffira de l'en faire ſouvenir; mais c'eſt un ſecret, Violanta.

DONNA VIOLANTA.

Je vous accompagnerai au moins?

DONNA LEONOR.

Non, reſtez ici avec D. Manuel juſqu'à mon retour. Moi! je pourrois ravir un inſtant à l'amour? Catalina & mes domeſtiques m'accompagneront.

DONNA VIOLANTA.

Que le ciel prête à vos diſcours un charme qui attendriſſe votre Oncle, & qu'il augmente encore en vous cette perſuaſion ſi douce à laquelle

on ne résiste point ! Nous vous reverrons du moins avant votre départ ?

DONNA LEONOR.

Oui, mais, avant tout, il me reste une affaire importante. —Je n'ai point entendu aujourd'hui la sainte Messe, & cependant je n'eus jamais tant de besoin de l'assistance du ciel. —Je vais l'entendre; je serai plus tranquille. Adieu, mes tendres amis. (*revenant sur ses pas.*) Don Manuel, (*elle tire Don Manuel à part*) connoissez vous le Geolier ? est-ce un homme compatissant ?

D. MANUEL.

Je ne le connois pas; mais je l'espere.

DONNA LEONOR.

Je l'espere aussi. Il ne sera pas dur envers Diego. —Mais dites moi, seroit il chargé de fers ? Que ce traitement seroit cruel !

D. MANUEL.

Oui, d'abord on lui a mis des fers, mais ils lui ont été rétirés sans doute. Les prisonniers *Santa-Casa* n'en portent jamais.

DONNA LEONOR.

Ah oui ! je l'ai toujours entendu dire, l'église est une bonne mere. Mais je me hâte de partir.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DON MANUEL & DONNA VIOLANTA.

DONNA VIOLANTA.

NON, ce n'eſt pas cela, mais j'ai le cœur ſerré. Je voudrois que nous puiſſions détourner Leonor de ſes projets; & cependant il eſt vrai que c'eſt elle qui a le plus de pouvoir ſur le cœur du Patriarche, & il eſt très-important de prévenir les diſcours du Pere Timothée. Dites-moi, Manuel, que penſez vous de cet homme?

D. MANUEL.

Je ne l'ai jamais aimé; mais vous ſavez que ſur ces miniſtres de l'inquiſition on ne doit pas trop expliquer ſa penſée.

DONNA VIOLANTA.

Je ne demande point que vous vous déclariez ici contre eux; je veux ſeulement ſavoir, ſi vous croyez poſſible, que par un moyen, quel qu'il ſoit, on puiſſe engager cet homme à ne pas perdre

Diego. Sauriez-vous pour quelle raiſon il appuie avec tant de chaleur les intérêts de ſon frere auprès de Leonor ? ce n'eſt pas certainement l'amitié fraternelle qui l'y engage. Les deux freres ſe reſſemblent ſi peu ! je n'y conçois rien.

D. MANUEL.

C'eſt qu'il brûle de ſe voir allié à l'une des plus illuſtres familles de ce royaume.

DONNA VIOLANTA.

Cela peut être, mais il s'y joint encore un autre motif plus preſſant ; car enfin ſa haine contre Diego eſt perſonnelle ; & pourquoi le haïr ?

D. MANUEL.

Ils ont eu enſemble quelques diſputes littéraires.

DONNA VIOLANTA.

Ces diſputes n'étoient pas très-vives.

D. MANUEL.

Mais il a ſenti la ſupériorité que Diego avoit toujours ſur lui, par ſon eſprit & par ſes connoiſſances. Que cette vaine jalouſie allume ſouvent de haine dans le cœur des hommes !

SCENE II.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS POLO, DIEGO.

POLO.

AH ! Monſieur, un mot s'il vous plaît.

D. MANUEL.

Qu'y a-t-il? (*Polo lui parle à l'oreille*) As-tu des viſions ?

POLO.

Oui, certainement. Il monte par la galerie. (*Manuel va pour ſortir & Diego entre les cheveux épars, en habit de chaſſe & un fuſil à la main.*)

D. MANUEL.

Dieu ! Diego ! (*Il ſe jette dans ſes bras.*)

DONNA VIOLANTA.

Ciel ! Diego !

DIEGO.

Bon jour, mon ami. Bon jour, Mademoiſelle.

D. MANUEL.

Mais eſt-ce bien vous, Diego ?

DONNA VIOLANTA.

Etes-vous libre ?

DIEGO.

Jusqu'à ce moment, oui. Où est Léonor ?

D. MANUEL.

Dans son appartement.

DONNA VIOLANTA.

Elle alloit se jetter aux pieds du Patriarche.

DIEGO *avec vivacité.*

Elle se porte bien !... Me voilà rassuré !

DONNA VIOLANTA.

Par quelle heureuse circonstance vous a-t-on rendu si promptement votre liberté ?

DIEGO.

Je l'ai reprise moi même. Je me suis sauvé.

D. MANUEL.

Cela est impossible. Vous n'êtes donc pas ici en sûreté ?

DIEGO.

Non. Je viens voir Léonor & je pars.

DONNA VIOLANTA.

Ah Diego ! ce n'est pas pour être heureux que vous êtes venu en Portugal.

DIEGO.

J'ai suivi ma destinée. Qu'elle finisse, je n'ai rien à me reprocher. —Je vous en conjure, con-

duisez-moi donc chez Léonor. Comme le temps s'enfuit !

DONNA VIOLANTA.

Il faut que je la prépare à vous voir. Que seroit-ce si vous la surpreniez tout-à-coup ? D. Manuel, tâchez de parler à Catalina, si vous la voyez sortir de chez sa maîtresse ; je craindrois qu'elle ne l'avertît trop tôt de l'arrivée de Diego. *(à Diego)*. Et vous, écoutez-moi ; je vais vous l'ammener ; attendez là ici. *(Elle sort.)*

DON MANUEL.

Quelqu'un de la maison vous a-t-il vu ?

DIEGO.

Non, personne que Polo. Je suis entré par le jardin.

DON MANUEL.

Je reviens sur le champ. Polo, va dans la galerie & fais-y sentinelle de peur qu'on ne nous surprenne. *(Il sort.)*

DIEGO.

Tiens, Polo.

(Il lui donne son fusil. Polo sort.)

SCENE III.

DIEGO, *ensuite* DON MANUEL.

DIEGO *très-ému.*

Me voici ! — Et après ? — Que ferai-je ? — Je veux tout ou rien. — Ne vivre que pour respirer, est-ce vivre ? — La liberté est quelque chose ! —(*Il éleve avec attendrissement ses regards & ses mains vers les Cieux*) Grand Dieu, reçois ma reconnoissance. — Elle auroit dû être mon premier sentiment. — Mais ce n'est pas moi, c'est toi qui as crée mon cœur!

D. MANUEL *entre.*

Elle va venir. Dès que nous l'entendrons vous entrerez ici dans cet appartement, & vous en sortirez lorsqu'il en sera tems. *(il l'embrasse.)* Vous m'êtes donc rendu ? Que je vous embrasse encore mon cher ami !

DIEGO.

Mon cher ami ! Léonor sait-elle que je suis ici ?

D. MANUEL.

Non, pas encore. Elle a su tout-à coup votre

malheur par une imprudence de Polo ; & une seconde surprise seroit dangereuse. Vous la connoissez. Elle y succomberoit. — Mais, cher ami, en ce moment, quels sont vos projets ?

DIEGO.

Je n'en ai aucun. C'est à Léonor à décider de ma destinée.

D. MANUEL.

Soit. — Je vais vous rendre vos tablettes.

DIEGO.

Me voilà riche. Je leur fais volontiers présent du reste.

D. MANUEL.

Pour ma tranquillité, Diego, je voudrois savoir si vous êtes bien persuadé qu'au moment où la Sainte-Hermandad.....

DIEGO.

Je vous entends, & vous m'offensez. Nous devons nous connoître, je crois. Vos secours impuissans m'auroient perdu. Ce n'est pas être ami que de vouloir l'être hors de saison. J'ai vu votre courage lorsqu'il étoit nécessaire d'en avoir.

D. MANUEL.

Elles viennent. Entrez par ici. Vous pourrez tout entendre.

(*Diego sort.*)

SCENE IV.

DONNA LEONOR, DONNA VIOLANTA, DON MANUEL, CATALINA.

DONNA LEONOR.

Est-ce bien vrai, Violanta?

DONNA VIOLANTA.

Rien de plus vrai. Il peut être ici ſous peu de jours. N'eſt-il pas vrai, D. Manuel?

DONNA LEONOR.

Mais qui vous a donné cette nouvelle?

D. MANUEL.

Un de nos amis de Liſbonne, très-inſtruit de cette affaire. Peut-être même que Diego eſt déjà en liberté.

DONNA LEONOR.

Ne me trompez pas. Vous ſavez qu'une eſpérance fruſtrée nous eſt plus douloureuſe qu'un malheur imprévu. Cet événement eſt incroyable. Le ſaint Tribunal ne renvoie pas ſi promptement les priſonniers. Si vous avez reçu des lettres, montrez-les moi.

DONNA VIOLANTA.

Nous allons vous dire la vérité, nous venons d'apprendre qu'il s'eſt enfui de ſa priſon.

DONNA LEONOR.

Comment? Où eſt-il? Il s'eſt enfui, & il n'eſt pas ici? Et vous reſtez-là immobile, D. Manuel! & vous ne volez pas ſecourir votre ami! —Mais il ſe tiendra caché juſqu'à ce qu'il ſoit en ſûreté. En ſûreté? Et où peut-il être plus en ſûreté qu'ici? (*Elle met la main ſur ſon cœur.*) — Seroit-il déjà ſorti de cet affreux pays? — Oui! Il faut que je le ſuive! il faut que je le ſuive!

DONNA VIOLANTA.

Non, ma chere Léonor, il n'en ſortira pas ſans vous voir, ou vous donner au moins de ſes nouvelles.

DONNA LEONOR.

Cela eſt vrai. Voilà ce que je veux attendre. Oh! Où es-tu mon bien-aimé? Tu es libre, & tu n'es pas avec Léonor.



SCENE V.

DIEGO ET LES PRECÉDENS.

DONNA LÉONOR.

AH ! le voilà ! (*ils tombent dans les bras l'un de l'autre sans pouvoir se parler.*) Que de tristesse & de joie en un jour ! Mais en ce moment je suis heureuse, parfaitement heureuse. — Vous ne me dites rien ?

DIEGO.

Je ne puis. Je suis hors de moi ! Ces événemens se sont suivis si rapidemment !

DONNA VIOLANTA.

Ecoutez. Tout cela est très-intéressant à savoir ; mais il faut songer à mettre Diego en sûreté.

DONNA LEONOR.

Est-il réellement vrai que Diego s'est enfui ?

DIEGO.

Oui, Léonor. C'est un Dieu bienfaisant qui m'a rendu la liberté.

DONNA LEONOR.

Grand Dieu, tu as exaucé mes ardentes prieres, & je t'en remercie du fond de mon cœur!

DIEGO.

Les inſpecteurs de la Santa-Caſa étoient tous dans le déſordre des affaires, lorſqu'on m'y a conduit. On y a amené, dans la même ſoirée, pluſieurs priſonniers de la premiere diſtinction; & voilà pourquoi l'on ne m'a point interrogé ſur le champ; auſſi m'a-t-on laiſſé mes cheveux & mes habits. Ils me croyoient tranquille parce que je n'étois point encore revenu de mon étourdiſſement; & ils m'enfermerent dans une chambre avec un autre priſonnier qui l'occupoit déjà depuis long-temps.

DONNA LEONOR.

O bonheur! Vous n'étiez pas ſeul. Cette idée m'étoit affreuſe! Mais quel étoit donc cet infortuné?

DIEGO.

Vous avez bien raiſon de le nommer infortuné. Dieu! que ſa deſtinée eſt cruelle, elle eſt horrible! Quelle deſtinée! Ce ſouvenir amer empoiſonnera mes jours.

D. MANUEL.

Que voulez-vous dire, Diego?

DIEGO.

Ecoutez, & frémiſſez. Ce priſonnier étoit enſeveli dans ces affreuſes ténebres depuis dix ans. Il étoit aſſis ſur ſes genoux pliés, tout pâle; plus deſſéché qu'un ſpectre, l'œil éteint, & tremblant au moindre bruit. Il ne répondoit à aucune de mes queſtions. Je le crus muet. Mais ſur le ſoir, en me parlant à moi-même, je prononçai quelques mots Anglois; auſſi-tôt il ſe leve & me demande d'un ton effrayant, ſi je ſuis Anglois? Je lui racontai mon infortune. Il eſt heureux pour toi jeune homme, s'écria-t-il en m'interrompant, que je ſois inſtruit de tes malheurs! je t'aurois aſſaſſiné cette nuit. Alors il me découvre comment il a creuſé ſa muraille pour pénétrer dans une chambre voiſine, & deſcendre dans la rue par une fenêtre, en ſe laiſſant gliſſer à des lambeaux de ſes draps qu'il avoit déchiré. Et qu'il falloit abſolument que dans la nuit même il exécutât ſon projet, parce qu'un Moine, à ce qu'il avoit entendu dire, devoit habiter cette chambre dès le lendemain. Il m'avoua qu'en me voyant arriver, il avoit réſolu de me tuer pendant mon ſommeil, de peur que je ne le trahiſſe dans ſa fuite.

DONNA LEONOR.

Quelle horreur!

DIEGO.

Mais puisque vous êtes Allemand & Protestant, ajouta-t-il, en soupirant, je me confie à vous. La nuit arrive. Et après nous être glissés tous les deux dans la chambre voisine, nous attachons, sans bruit, nos draps à la fenêtre. Cet infortuné avide de sa liberté voulut absolument descendre le premier; mais il étoit si peu agile, ou plutôt si foible, que je l'entendis tomber par terre, en jettant un cri terrible. Je n'hésitai pas un moment de le suivre, & j'ai été plus heureux. Il s'étoit rompu une jambe, & me conjuroit d'une voix déchirante de me sauver seul. Enfin je m'en allai, & tu le sais, grand Dieu, tout ce que j'ai souffert! Certainement, il est retombé sous les serrescruelles de ces vautours affamés. Ah!

DONNA LEONOR.

L'infortuné. Mais vous souffrez peut-être plus que lui de ses malheurs.

DONNA VIOLANTA.

Ecartez ces idées affreuses. Et qui sait s'il n'est pas déja heureux en ce moment, s'il ne jouit pas de sa liberté dans un séjour de paix?

DIEGO.

Où ces monstres n'ont jamais pénétré. Je l'espere. Je n'aurois jamais eu assez de force pour

m'en éloigner, si le souvenir de Léonor ne m'eût tout-à-coup rappellé à moi-même. Je suis sorti de la Ville, je ne sais comment; & par mille & mille détours je suis enfin arrivé dans ces environs. A la pointe du jour j'ai rencontré Mylord Edouard, un Anglois qui demeure ici près, & qui partoit pour la chasse. Sans lui avoir jamais parlé qu'une seule fois, j'ai ose l'aborder, & me découvrir à ses yeux. L'on m'avoit coupé en entrant à la Santa-Casa tous les boutons de mon habit; & dans l'état de désordre où j'étois alors, je ne pouvois continuer de marcher plus avant, sans être sûr d'être reconnu. Nous avons changé d'habit, & il m'a promis de me faire embarquer ce soir sur un vaisseau Anglois qui descend aujourd'hui le Tage, & doit repartir sur le champ.

DONNA LEONOR.

Non Diego, c'est impossible! Vous? me quitter? —Dès aujourd'hui? — Hélas! oui, il le faut bien. Partez.

DONNA VIOLANTA.

Armez-vous de constance, ma chere amie..

DIEGO.

Ah! Léonor, cela ne se fera pas si promptement.

DON MANUEL.

Je le ſouhaiterois : mais j'ai les mêmes craintes que Diego.

DIEGO.

Mylord Edouard ira trouver ſon ami ſur ſon bord, & ce ſoir il me donnera des nouvelles à l'adreſſe de Violanta.

DONNA VIOLANTA.

Vous avez bien fait. Ainſi juſqu'à ce moment vous reſterez avec nous?

DIEGO.

Me le permettez-vous, chere Léonor?

Léonor ſe jette dans les bras de Diego.

DONNA VIOLANTA *à Diego.*

Je n'ai pas beſoin de vous dire le danger que vous courez en ce moment. Et ſi l'on vous arrêtoit une ſeconde fois, vous ſavez quel ſeroit votre ſort & le nôtre!

(Léonor s'aſſied & ſe met à réfléchir.)

Il eſt impoſſible que vous reſtiez ici dans cette maiſon, ſi vous ne voulez pas être découvert. Je crois qu'il ſeroit plus prudent de vous enfermer aujourd'hui dans ce petit pavillon du jardin, où perſonne n'entre jamais. Quand les nouvelles de Mylord Edouard arriveront, vous en ſerez

inſtruit. Et ce ſoir vous partirez à la faveur des ténebres. Il faut abſolument que vous partiez.

DONNA LEONOR.

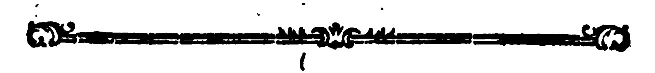
Violanta !

DONNA VIOLANTA.

Paix ! Il faut à préſent que je penſe ici pour vous. (*à Diego.*) Auſſi-tôt que vous ſerez en sûreté vous nous en inſtruirez, & nous verrons alors ce que nous aurons à faire. Il me ſemble que vous pouvez tout attendre de Léonor. Et cette courte ſéparation eſt néceſſaire pour que vous puiſſiez un jour vous réunir ſans aucun danger. Venez avec moi, D. Manuel. Voyons ſi perſonne ne ſeroit dans le jardin. Je vais éloigner tous les domeſtiques. Enſuite Diego pourra ſe rendre dans le petit pavillon par l'eſcalier dérobé, par l'allée couverte & le corridor ſans être apperçu. Nous allons revenir. (*en ſortant*) Diego, ſi vous êtes bien obéiſſant nous irons nous promener dans le jardin ; mais ſur-tout à condition que vous n'oſerez pas vous approcher de la fenêtre.

(*Donna Violanta & D. Manuel ſortent*).





SCENE VI.

DIEGO, DONNA LEONOR, CATALINA.

DONNA LEONOR. *après un long ſilence.*

LAISSE-NOUS ſeuls, chere Catalina.

DONNA LEONOR. (*Catalina ſort.*)
Eh bien, Diego?

DIEGO.

Eh bien, Léonor? (*Il la regarde ſans parler; Léonor ſe cache le viſage dans ſon mouchoir.*) Léonor! — Je le vois, je le ſens tout ce que vous éprouvez de peine en cet affreux moment. Mais remettez-vous, Léonor; ce n'eſt pas ma faute, ce *n'eſt* pas la vôtre. C'eſt la volonté du Ciel. Vous ne répondez rien? De grace, parlez à Diego. — Ne perdez pas courage ma fidele amie. — Nous avons encore ſi peu de minutes à reſter enſemble! — (*Avec douleur*) Votre ſilence m'accable, me rend inſenſible. — Au moins regardez moi, je vous en prie. Dieu! que ſera-ce donc quand il faudra nous ſéparer?

DONNA LEONOR.

Nous ſéparer? — Viens ici à côté de moi.

Aſſieds-toi (*Diego s'aſſied auprès d'elle.*) Nous ſéparer ! Que veux-tu dire ? Es-tu ce Diego qui m'a juré, juré en me ſerrant la main, de ne jamais ſe ſéparer de moi ; & que la mort même ne pourroit nous ſéparer ?

DIEGO.

Oui ; & je tiendrai ce ſerment ſacré. Une courte abſence n'eſt point une ſéparation.

DONNA LEONOR.

Etre ſéparés un moment, c'eſt l'être pour toujours. De vrais amans oſeroient-ils s'éloigner l'un de l'autre, lorſqu'ils ſont expoſés à ne ſe revoir jamais ?

DIEGO.

S'il le faut cependant pour le ſuccès de leurs eſpérances ? S'ils ne ſe quittent que pour ſe réunir promptement, plus promptement.

DONNA LEONOR.

Imprudence ! jouiſſons du préſent ; je n'attends rien de l'avenir. L'eſpérance eſt pour ceux qui n'ont rien. Penſes-tu que je te laiſſerai partir, à préſent, que je ſais, ce que c'eſt, que d'être éloignée de toi ?

DIEGO.

Fort bien. Je crois que Léonor, en tout ce qu'elle fait, a des raiſons fondées. Je reſte, je le veux,

veux, je me tiendrai caché avec toute la prudence possible. Et si l'on me découvroit ?.....

DONNA LEONOR *se levant.*

Tu ne m'entends pas. Tu ne me connoîtrois pas encore ? —Certainement, il faut que tu partes, & que tu partes dès aujourd'hui. — Je te suis. Tu es effrayé ? —N'étoit-ce pas là notre dessein depuis long-temps ? Nous n'avons pas songé à l'exécuter sitôt, voilà tout. N'est-il pas vrai, mon cher ami ?

DIEGO.

J'y vois de grands obstacles.

DONNA LEONOR.

Où n'en rencontre-t-on pas ? Et tu les craindrois, toi ? Parle-moi. Quelles sont tes craintes ?

DIEGO.

Léonor, je crains de te perdre.

DONNA LEONOR.

Ecoute. Mes lettres nous ont trahi, on sait tout, cela est sûr. Mon Oncle enchaînera mes pas, & il me sera impossible de te suivre. Vois, je te perds certainement ; & je mourrai ici — seule ! je ne pourrai exhaler dans ton sein mon dernier soupir, & tu ne pourras jamais pénétrer jusqu'ici, & tes yeux ne pourront descendre dans la tombe

glacée où ils auront enfermé ma dépouille mortelle.

DIEGO.

Ah !... Arrête.... Arrête. Je t'en conjure !

DONNA LEONOR.

Que nous reftera-t-il alors de la douce félicité que nous nous étions promife ? Ce qui refte d'un fonge que le réveil a diffipé. Diego ! Diego !

DIEGO.

Mon cœur fe brife.

DONNA LEONOR.

Crois-tu que mes craintes ne foient pas fondées ?

DIEGO.

Crois-tu que notre bonheur me foit moins cher qu'à toi ?

DONNA LEONOR.

Ce qui m'afflige, c'eft qu'en fongeant à fuir du Portugal, ta premiere penfée n'ait pas été de m'emmener avec toi.

DIEGO.

Cela t'afflige ? Et fi rien n'étoit plus vrai cependant ?

DONNA LEONOR.

Comment cela ?

DIEGO.

J'ai fait entendre à demi mot quelque chose de toi à Mylord Edouard. Il nous fera passer aux yeux du Capitaine du vaisseau, pour deux Anglois, obligés de fuir, pour s'être battu en duel. Ainsi tu pourras venir avec moi; mais que d'affreux dangers se présentent. Si l'on avoit des soupçons, si ce vaisseau étoit arrêté; je ne serois plus alors qu'un ravisseur, & ma mort seroit certaine.

DONNA LEONOR.

La mort t'attend si tu retombes entre les mains de l'Inquisition. Tu l'as méritée selon leurs loix, pour avoir essayé de te soustraire à leurs cruautés. Je ne puis vivre sans toi, tu le sais. Pourquoi ne réunirions-nous pas nos destinées? Et d'ailleurs ne trouves-tu pas plus de consolation à mourir entre mes bras & avec moi, que d'expirer victime de la rage de tes bourreaux acharnés?

DIEGO.

Je veux tout, oui tout. (*en l'embrassant.*) Viens donc avec moi, ma fidele amie, ma Léonor. Si Diego te conduit à la mort, n'accuse que sa destinée cruelle. Je voulois te faire goûter dans les bras de l'époux le plus tendre tout ce que la terre a de félicité.

DONNA LEONOR.

Ce soir même j'entre avec toi dans le vaisseau, j'y serai près de toi, je serai à toi, & à toi pour jamais. Hâtez-vous heureuses ténebres. O la plus belle des nuits! viens unir ceux que la nature a crées l'un pour l'autre. Ah! Diego si l'amour est une récompense, que tu seras recompensé de ta fidélité! En es-tu bien aise, Diego?

DIEGO.

Si je le suis! (*Il soupire.*) Ah! mais une priere.

DONNA LEONOR.

Parle.

DIEGO.

Si nous étions découverts, & qu'on voulut nous charger de chaînes, — (*avec douceur.*) obtiendrai-je alors la mort de ta main?

DONNA LEONOR. (*On la voit frémir tout-à-coup, mais ensuite elle offre sa main à Diego.*)

Oui. — Mais toi, me la donneras-tu aussi?

DIEGO *s'écrie effrayé.*

Non!

DONNA LEONOR.

Que ton Dieu t'abandonne si tu ne frémis pas de vouloir que je te survive. Mais il suffit! je saurai bien mourir sans toi. L'on n'insultera point

aux larmes d'une infortunée ; & mon œil ne verra point ſourire de dériſion à une faute imaginaire. Je trouverois, il eſt vrai, la mort plus douce de la main qui m'a ſauvé deux fois la vie. Mais Diego n'a du courage que lorſque tout ſon cœur s'eſt échauffé ; il n'a pas aſſez de force d'ame pour exécuter une grande action de ſang-froid.

DIEGO.

Quelle action, grand Dieu ! tu me fais treſſaillir. Moi, trancher les jours innocens d'une jeune fille ? te donner la mort ? la mort ? Nos deſtinées ne ſeront jamais ſi affreuſes, ma douce amie.

DONNA LEONOR.

Je l'eſpere. Mais ſi cela devoit arriver, Diego ? Tu penſes peut-être, que je t'offrirois un poignard ? Non, une potion agréable, dont je remplirai ce joli flacon d'or que tu m'as donné, (*elle tire de ſa poche un flacon d'or*) nous réuniroit à jamais ; ou plutôt les bras entrelacés, nous nous élancerions enſemble dans la mer. Le veux tu ?

DIEGO.

J'eſpere que jamais....

DONNA LEONOR.

Le veux tu ?

DIEGO.

Si tu le veux.

DONNA LEONOR.

Promets-le moi.

DIEGO.

Je le promets.

DONNA LEONOR.

O le plus ſaint de tous les contrats ! Viens ſceller ta promeſſe ſacrée. (*Il l'embraſſe.*) Je ſuis tranquille maintenant. Qui pourroit nous ſéparer ? —Cependant j'ai encore à t'adreſſer une priere ; rien n'eſt plus important ; mais les voici, ils ſont déja de retour !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CATALINA.

CATALINA *arrive avec précipitation.*

UN domeſtique du Patriarche arrive tout à l'heure. Son Eminence vous fait avertir qu'elle s'en retourne aujourd'hui à Lisbonne, avec le Chevalier Sampajo, & qu'ils paſſeront par ici.

DONNA LEONOR.

Dieu ! Que veut cela dire ? Aujourd'hui ?

CATALINA.

Cet après midi.

DONNA LEONOR.

Ah ! Diego ! nous ſommes perdus.

DIEGO.

Votre Oncle ne ſait pas que je ſuis ici.

DONNA LEONOR.

Cela eſt vrai. Mais pourquoi arrive-t-il préciſément aujourd'hui ?

DIEGO.

C'eſt que les affaires qu'il avoit à traiter à la Cour ſont finies. Ne puis-je pas me cacher à ſes regards, tant qu'il reſtera dans cette maiſon ?

DONNA LEONOR.

Oui, mais de quel œil irai-je l'aborder ? Que lui dirai-je s'il me parle de toi ? Et le pere Timothée... Ah Ciel ! s'il avoit déja inſtruit le Patriarche de notre amour !

DIEGO.

Calmez vos inquiétudes, cela ne ſe peut, il eſt impoſſible qu'il en ſoit déja inſtruit.

DONNA LEONOR.

Et quand il ne le ſauroit pas encore, oſerai-je le regarder? Comment recevrai-je ſes adieux? Je me trahirai moi-même lorſqu'il laiſſera tomber ſur moi ſes regards ſi pleins d'amitié. Comment aurai-je la force de m'arracher, pour jamais, de ſes bras?

DIEGO.

Armez-vous de courage.

CATALINA.

Que dirai-je au domeſtique, Mademoiſelle?

DONNA LEONOR.

Je n'en ſais rien. Va prier Donna Violanta de venir me parler.

DIEGO.

Pourquoi faire? Ne faut-il pas abſolument que vous receviez la viſite du Patriarche? Dis à ce domeſtique, ma chere Catalina, que ta maîtreſſe ſera enchantée de recevoir ſon Eminence. Tu prieras enſuite Donna Violanta & Don Manuel de venir ici. (*Catalina ſort.*)



SCENE VIII.

DIEGO, DONNA LEONOR.

DIEGO.

EN effet, *Léonor*, cela ſeul feroit ſoupçonner que je ſuis en ces lieux. Que ſait-on ce qui peut réſulter d'heureux de cette viſite ?

DONNA LEONOR.

D'heureux ? Ah, ſi cela étoit !

DIEGO.

Quand votre Oncle connoîtra mon innocence, peut-être qu'il donnera des ordres pour qu'on ceſſe de pourſuivre mes pas. Et notre fuite en feroit *alors* moins dangereuſe.

DONNA LEONOR.

Cela eſt ſéduiſant ! En effet, il n'y a rien d'impoſſible. Mais voilà comme je ſuis. Une ombre, un rien, tout m'effraye. Il eſt vrai qu'il m'en coûtera de diſſimuler ; mais je t'aime tant !

DIEGO.

Tu voulois épancher ton cœur dans le mien. Catalina eſt venu nous interrompre.

DONNA LEONOR.

Oui. Promets-moi de faire ce que je te demanderai. Promets-le-moi, que je ſois tout-à-fait tranquille.

DIEGO.

Promettre avec légereté, c'eſt s'expoſer ſouvent à manquer à ſa parole. Dis-moi ce que tu deſires. Je t'aime, tu le ſais.

DONNA LEONOR.

Dès que nous ſerons libre, dans ton heureuſe Patrie; me promets-tu d'entrer dans le ſein de notre Egliſe? Nous qui ne ſommes qu'un, nous devons adorer un ſeul Dieu.

DIEGO.

J'adore ce même Dieu qui regles ta deſtinée & la mienne. Va, deux cœurs ſenſibles peuvent goûter le bonheur de vivre enſemble, & différer cependant ſur quelques opinions.

DONNA LEONOR.

Mais ſur un point auſſi eſſentiel?

DIEGO.

Sois tranquille, ma Léonor, celui qui cherche la vérité de bonne-foi, eſt toujours ſûr de la trouver.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, DONNA VIOLANTA & DON MANUEL.

DONNA VIOLANTA.

J'APPRENDS que le Patriarche eſt près d'arriver ici.

DONNA LEONOR.

Il n'eſt que trop vrai. Chere Violanta conſeillez-nous.

DONNA VIOLANTA.

Pourquoi s'en attriſter ? il faut s'en réjouir au contraire.

DONNA LEONOR.

Autrefois à ſon arrivée, j'étois ſi contente ! mais à préſent, hélas ! Pourvu qu'il ne dérange pas notre projet.

DONNA VIOLANTA.

Quel projet ? Celui que nous avons conçu tous enſemble, ou celui que vous venez de former tout-à-l'heure.

DIEGO.

Que voulez-vous dire ?

DONNA VIOLANTA.

Ne diſſimulez point avec moi, Diego. Si j'en crois Catalina, & j'ai tout découvert dans ce coup-d'œil de Léonor, vous avez réſolu de fuir tous les deux. Don Manuel & moi ne voulons pas vous en empêcher. Partez. Allez où la voix du bonheur vous appelle. Je ſacrifie à vos douces jouiſſances le charme de votre ſociété; car en quel endroit de la terre que vous arriviez enſemble, vous y ſerez toujours ſeuls. Mais de la prudence! Qu'allez-vous faire?

DONNA LEONOR.

Tout dépendra des Lettres de Mylord Edouard. Diego ne lui a rien caché.

DONNA VIOLANTA.

Vous abandonnerez-donc votre patrie, vos amis, vos biens?

DONNA LEONOR *prenant la main de Diego.*

Et tout cela, je l'emporte avec moi. Si la vie eſt douce & agréable dans la patrie de Diego, peut-être que nous y réunirons un jour nos vrais amis. Je vous conjure, Violanta, de ne pas m'affliger davantage. Je ne ſais déjà comment je pourrai me réſoudre à me ſéparer de vous!

DONNA VIOLANTA.

Briſons la-deſſus. Ce n'eſt pas là le moment

d'y penser. (*à Diego*) Hâtez-vous de vous retirer ſi vous ne voulez pas être découvert. Que Don Manuel vous conduiſe au Pavillon. Ne craignez rien. Vous ſerez inſtruit de tout. Vous y ſerez ſeul avec l'eſpérance, & cela ſuffit pour vous occuper.

D. MANUEL.

Polo reſtera ici, & de temps en temps il ira vous porter des nouvelles. Et moi, je retourne promptement à la Ville. J'y veux découvrir ſi l'on ſoupçonne où vous pouvez être. Si le Pere Timothée apprenoit que je ſuis accouru chez Léonor, cela pourroit nous perdre. Mais dès ce ſoir je reviens, & vous conduis au vaiſſeau.

DIEGO.

Très-bien. Je vous cauſe bien des peines.

DONNA LEONOR.

Mais ne manquez pas de revenir.

D. MANUEL.

N'en doutez pas.

DONNA LEONOR.

Retirons-nous donc, Violanta. J'ai bien des choſes à mettre en ordre. — Je ſuis toute effrayée; moi, qui voyois toujours mon Oncle avec tant de plaiſir! S'il étoit inſtruit de nos amours ſon arrivée ſeroit affreuſe.

DONNA VIOLANTA.

Il ne peut rien ſavoir encore.

DIEGO.

Et quand il en ſeroit inſtruit, Léonor? N'êtes-vous pas ferme dans vos réſolutions?

DONNA VIOLANTA.

Soyez ſans inquiétude; car il n'ammeneroit pas certainement avec lui le Chevalier Sampajo. Venez, Léonor. Don Manuel & vous, Diego, au revoir.

DONNA LEONOR.

Adieu, Don Manuel, je vous remercie de votre amitié. (*à Diego*) Le pauvre infortuné! Vous ſerez là tout ſeul.

DIEGO.

J'y ſerai toujours avec vous.

DONNA LEONOR.

Adieu! Ah je ne ſais! Diego, cela réuſſira-t-il? je l'eſpere. Mais il ne faut plus réfléchir; il faut agir. Rappelle ton courage, mon cher ami, mon Diego. (*elle l'embraſſe*) A chaque minute j'adreſſerai des vœux à l'Eternel pour mon Diego.

(*Elles ſortent.*)

SCENE X.

DIEGO, DON MANUEL.

D. MANUEL.

Je vais donc vous conduire au pavillon. Mais ſoyez ſûr que je reviendrai de Liſbonne avec la plus grande diligence. — J'oubliois une choſe. Vous aurez beſoin d'argent. Donnez-moi votre Lettre de change, en voici le montant.

DIEGO.

Vous me donnez trop, Don Manuel.

D. MANUEL.

Je ne crois pas. Et d'ailleurs vous me le rendrez une autre fois. (*Il appelle :*) Polo.

POLO *arrive.*

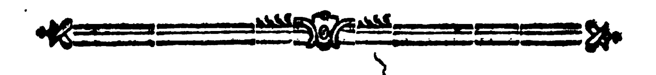
Monſieur?

D. MANUEL.

Je pars pour Liſbonne. Tu reſteras ici, & tu ſerviras D. Diego, qui ſe tiendra caché dans le pavillon ; mais ſur-tout de la prudence & de la diſcrétion. Suivez-moi.

(*Ils ſortent.*)

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE PERE TIMOTHÉE, UN ALGUAZIL.

LE PERE TIMOTHÉE *en entrant.*

Et par quel hasard vous trouvai-je ici ?

L'ALGUAZIL.

Ne m'avez-vous pas ordonné de faire les plus vives recherches dans ces environs ? Je vous ai vu tourner vos pas vers cette campagne, & je me suis hâté de les suivre.

LE P. TIMOTHÉE.

Si vous avez quelques nouvelles à m'apprendre, vous avez bien fait ; mais autrement, vous pourriez nuire à mes projets. Pour moi, je suis venu, comme ami de la maison, pour espionner. Je tremble que vous n'ayez été apperçu ; on se douteroit aussi-tôt de nos intentions. Et vos gens, où sont ils ?

L'ALGUAZIL.

Je les ai tous placés autour de cette maison ; il est impossible qu'il nous échappe.

LE

LE P. TIMOTHÉE.

Oui, s'il est ici. Mais êtes-vous bien sûr qu'il est caché dans cette maison? Tandis que vous restez ici à faire sentinelle, ce Diego s'éloigne peut-être à grandes journées vers la frontiere & se rit de nos vaines poursuites.

L'ALGUAZIL.

Je suis presque certain qu'il y est; du moins il a tourné ses pas vers ce côté. Ce matin, lorsque le jour commençoit à poindre, un laboureur a remarqué, au loin, dans la plaine, deux hommes qui ont changé d'habit. L'un des deux s'est éloigné vers cette campagne & l'autre est rentré chez lui. Il demeure ici près. On dit que c'est un Anglois. Il s'appelle Mylord Edouard.

LE P. TIMOTHÉE.

Ha, oui! je le connois, ce Monsieur là. Il est aussi hardi, aussi effronté que tous ses compatriotes. Un peu de patience! tu me le payeras cherement!

L'ALGUAZIL.

J'ai volé promptement chez lui, mais il étoit absent. Je me suis informé, j'ai offert....... (*Il fait signe qu'il a voulu leur donner de l'or*) On ne peut rien arracher de ces gens là, ce sont des Anglois.

LE P. TIMOTHÉE.

Ainſi nous ne ſommes pas ſûrs qu'il ſoit dans cette maiſon; d'ailleurs quand il y ſeroit venu, il en ſeroit reparti ſans doute. Ils n'auroient jamais ſouffert qu'il y demeurât long-temps. Cependant la jeuneſſe eſt ſi imprudente, & de plus ils s'aiment !

L'ALGUAZIL.

Mais n'avez-vous rien ſu de ce priſonnier qui s'eſt caſſé la jambe? Car probablement ils étoient convenus du chemin qu'ils prendroient.

LE P. TIMOTHÉE.

C'eſt encore un Anglois, on n'en peut rien arracher; & dans l'état où il étoit alors, il ne m'étoit pas permis de le livrer à la torture. Ces Anglois nous donnent toujours le plus d'embarras; mais quel plaiſir auſſi quand on vient à dompter ces orgueilleux inſulaires. J'entends venir quelqu'un. Ne faites ſemblant de rien.



SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, CATALINA.

CATALINA.

Mon Révérend, Mademoiselle Léonor vous souhaite bien le bon jour ; elle est fâchée de ce que sa santé ne lui permet pas en ce moment de recevoir votre visite. Elle est indisposée.

LE P. TIMOTHÉE.

Ah Ciel ! elle est si bonne, si religieuse ! Mais qu'a-t-elle donc cette aimable enfant ?

CATALINA.

Son mal n'est pas absolument dangereux ; mais il l'oblige cependant de garder la chambre.

LE P. TIMOTHÉE.

Mais réellement, cela me fait beaucoup de peine. Je ne suis venu chez elle que par un effet du hazard. J'avois quelques affaires à régler dans les environs ; & je vais attendre la réponse que l'on m'a promise. Votre bonne maîtresse voudra bien excuser la liberté que je prends.

CATALINA.

Donna Violanta ne tardera pas à venir.

(Elle va pour sortir.)

LE P. TIMOTHÉE.

Ecoutez-moi donc, ma bonne amie.

CATALINA.

Que m'ordonnez-vous ?

LE P. TIMOTHÉE.

Vous me connoissez. Vous savez que je suis un homme de probité.

CATALINA.

Comment ne vous connoîtrois-je pas ? Vous êtes le Pere Timothée, le frere du brave Chevalier Sampajo, vous venez très-souvent dans cette maison.

LE P. TIMOTHÉE.

J'aurois quelque chose à vous demander, & vous me ferez plaisir de me répondre sincérement. Aussi je commence par vous donner des indulgences plenieres pour deux ans.

CATALINA.

J'en suis très-reconnoissante. Mais il faut que j'aille retrouver ma maîtresse. Je vais revenir, si vous le permettez.

LE P. TIMOTHÉE.

Je ne vous demande qu'une minute. Vous avez ſans doute entendu parler de ce malheur qui eſt arrivé à Diego ?

CATALINA.

Ah ! oui. On dit qu'il a été conduit à la *Santa-Caſa.* Je ne me ſerois jamais douté que ce bon Monſieur ſe rendroit coupable d'un ſi grand crime.

LE P. TIMOTHÉE.

Savez-vous auſſi qu'il eſt déja en liberté?

CATALINA.

Seroit-il poſſible ? Il eſt donc innocent. J'en ſuis bien aiſe, quoiqu'il ſoit Hérétique.

LE P. TIMOTHÉE.

Non, il n'eſt pas tout-à-fait innocent; mais ſon affaire n'eſt pas bien criminelle ; il la croyoit peut-être plus dangereuſe qu'elle ne l'eſt en effet; & voilà pourquoi il s'eſt enfui de la priſon. Pour moi, j'aimerois autant qu'il ſortît promptement de ce royaume. Que ſert de tourmenter un pauvre étranger ? —quoique j'euſſe bien deſiré de ſauver ſon ame ! Cependant il faut que nous faſſions ſemblant de pourſuivre le fugitif. —Et voilà comme on nous a dit qu'il ſe cachoit ici.

CATALINA.

Oh, mon Dieu, non! Qu'y feroit-il?

LE P. TIMOTHÉE.

Si par hazard vous faviez où il s'eft retiré, vous me feriez plaifir de lui dire, que je le prie, en qualité d'ami, de s'éloigner fur le champ; car enfin, malgré moi, je me verrois forcé de le faire arrêter.

CATALINA.

Je le ferois de tout mon cœur, mon Révérend; mais je ne fais pas un mot de fa fuite.

LE P. TIMOTHÉE.

Je m'adreffe à vous, Catalina, parce que je fais que vous êtes une fille pieufe & difcrete; car fi l'on découvroit ce que je vous dis là pour Diego.... Vous ne favez pas tous les dangers où mon amitié m'expofe en ce moment!

CATALINA.

Mais je vous affure, mon Révérend, que je ne fais pas un mot de ce que vous me demandez.

LE P. TIMOTHÉE.

Allons, mon enfant, de la confiance. Vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

CATALINA.

Puiſque je ne ſais rien.

LE P. TIMOTHÉE.

Oui? Alguazil, arrêtez cette impie, au nom du Saint Tribunal.

CATALINA

s'enfuit, referme la porte en criant:

Au ſecours, au ſecours! Jeſus, Maria!

LE P. TIMOTHÉE.

Ne crois pas m'échapper.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, POLO.

POLO. *crie en entrant:*

Hé bien! Qu'y a-t-il donc là? (*Il apperçoit le Pere Timothée & va pour ſortir.*)

LE P. TIMOTHÉE.

Approche. N'es-tu pas au ſervice de Don Manuel?

POLO.

Oui, mon Révérend.

LE P. TIMOTHÉE.

Ton Maître eſt-il ici ?

POLO.

Il eſt à la ville & ne reviendra que ce ſoir.

LE P. TIMOTHÉE.

A quelle heure eſt-il arrivé chez Léonor?

POLO.

Il eſt arrivé ce matin.

LE P. TIMOTHÉE.

Que va-t-il faire à la ville ? Que vouloit-il ici ?

POLO.

Je n'en ſais rien.

LE P. TIMOTHÉE.

Connois-tu Don Diego ?

POLO.

Oui, mon Révérend.

LE P. TIMOTHÉE.

Tiens, mon ami, prends. (*Il veut lui donner ſa bourſe.*) L'as-tu vu aujourd'hui ? Prends garde à ta conſcience. Dieu ſait tout.

POLO.

Moi? —Non, —Monſieur.

LE P. TIMOTHÉE.

Avoue-le, ou tu es perdu.

POLO.

Je n'en ſais rien, Monſieur. Il eſt en priſon, je crois.

LE P. TIMOTHÉE.

Attends! (*à l'Alguazil*). Arrêtez-le, qu'on l'enchaîne & qu'on le jette au fond d'un cachot ſi affreux, que Dieu même ne puiſſe pas l'entendre !

POLO.

Grace! grace! (*Il ſe jette à genoux.*)

LE P. TIMOTHÉE.

Je veux t'apprendre à cacher un Hérétique, un ennemi de Dieu.

POLO.

Ah! mon Révérend, je vais tout avouer! grace, grace! je vais tout avouer! mais ne me brûlez pas.

LE P. TIMOTHÉE.

Eſt-il ici?

POLO.

Oui, oui!

LE P. TIMOTHÉE.

Où eſt-il?

POLO.

Dans le pavillon..... Ah! ah mon Dieu! mon Dieu!

LE P. TIMOTHÉE.

Eſt-ce bien vrai? Prends garde, je te ferois dévorer par les flammes.

POLO.

Ah, oui!

LE P. TIMOTHÉE.

Leve toi. Qui eſt avec lui?

POLO.

Perſonne.

(*Le Pere Timothée s'approche de l'Alguazil & lui parle à l'oreille.*)

POLO.

O Ciel! où me cacher? Malheureux que je ſuis! Moi, un traître! Ayez pitié de moi, grand Dieu! Un traître! pauvre vieillard que je ſuis! —Que ne ſuis-je mort il y a long-temps!

LE P. TIMOTHÉE. *revenant à Polo.*

Le pavillon eſt-il ouvert? —Allons donc tu fais l'imbecille ce me ſemble. Parle, le pavillon eſt-il ouvert?

POLO.

Non.

LE P. TIMOTHÉE.

Pourquoi ne l'eſt-il pas?

POLO.

Voici la clef.

LE P. TIMOTHÉE *la donne à l'Alguazil.*

Tenez; mais ſoyez prudent.

POLO.

O malheureux que je ſuis! Qui m'auroit jamais dit.......

LE P. TIMOTHÉE.

Eſſuie tes larmes. Je te le pardonne, ſous la ſeule condition que jamais... Tu m'entends bien?

POLO.

Oh oui, oui.

LE P. TIMOTHÉE.

Prends garde. Ne va pas confier à perſonne que tu m'as tout découvert!

POLO.

Non, non, non! certainement, non.

LE P. TIMOTHÉE.

Tu peux t-en aller.

POLO.

M'en aller? m'en aller où je voudrai?

LE P. TIMOTHÉE.

Oui.

POLO

Je vous remercie, vous remercie !

LE P. TIMOTHÉE.

Sans aucune punition.

POLO.

Je vous en remercie de tout mon cœur.

LE P. TIMOTHÉE.

Et de plus, je te donne des indulgences plenieres pour un an.

POLO.

Je vous remercie, je vous remercie !

(Il sort avec précipitation.)



SCENE IV.

LE PERE TIMOTHÉE.

HA ! nous vous tenons encore une fois ! Je pourrois le laiſſer échapper. Mais non, il faut qu'il périſſe, autrement cette jeune fille pourroit ſuivre ſes pas. — Et d'ailleurs Monſieur eſt un bel eſprit ! — Si tu voulois faire briller ton eſprit il falloit reſter dans ta Patrie. Apprends que chez l'Etranger l'on ne doit pas dire tout ce

qu'on pense. Il n'est pas sans esprit, cela est vrai, mais il a un œil bien effronté ! Bouillant jeune homme je te rendrai aussi froid que le climat qui t'a vu naître. —Il est assez bien de figure; mais, mon petit ami, la beauté passe. L'embonpoint se perd dans la *Santa casa*. Avant quinze jours, tu seras plus ridé, plus desséché que moi. —Mon frere, il faut l'avouer, entend bien mal à se conduire. Il faut que ce soit moi qui veille à ses intérêts. C'étoit à toi de te cacher dans un cloître & à moi de figurer dans le monde. Il y auroit déja long-temps que l'on m'auroit vu dans le ministere, —ou sur la roue.



SCENE V.

LE PERE TIMOTHÉE, VIOLANTA.

DONNA VIOLANTA.

PAR quel hazard, mon Pere, nous faites-vous aujourd'hui l'honneur de venir nous rendre visite?

LE P. TIMOTHÉE.

Je suis extrêmement fâché de trouver Léonor indisposée. Je ne resterai pas ici long-temps.

DONNA VIOLANTA.

Léonor desire de vous entretenir dans son appartement.. Elle voudroit bien que vous lui disiez pourquoi vous avez voulu lui enlever Catalina, & pourquoi enfin vous êtes entré dans cette maison avec un Alguazil?

LE P. TIMOTHÉE.

Je ne l'ai point amené. Il n'est venu ici que parce qu'il a su que je venois d'y arriver. Si Catalina vous a raconté ce qui s'est passé, elle a du vous dire aussi sans doute.......

DONNA VIOLANTA.

Non, mon Pere, je ne veux point feindre d'ignorer le motif secret de votre arrivée. Mais vous êtes un homme honnête & raisonnable. Vous connoissez le monde, & ne vous laissez point emporter par un zele aveugle. Que vous sert de rendre ce jeune homme à jamais malheureux?

LE P. TIMOTHÉE.

Si vous parlez de D. Diego, je n'ai en vue, je vous assure, que le salut de son ame. Je l'aime en pere; & je rends grace au ciel de ce que ma main protectrice force Diego d'être heureux en le reconciliant avec son Dieu.

DONNA VIOLANTA.

Un bienfait que l'on nous force de recevoir....

LE P. TIMOTHÉE.

N'en est pas moins un bienfait..

DONNA VIOLANTA.

Vous lisez trop bien dans le cœur des hommes, Monsieur, & vous connoissez trop bien Diego, pour n'être pas persuadé que vous ne pouvez jamais changer ses sentimens. Mais brisons là-dessus. Je veux vous parler avec vérité. —Vous savez que Léonor & Diego s'aiment l'un l'autre. Si vous l'ignoriez je vous en fais l'aveu. J'aime à penser que vous avez assez bonne opinion de ma prudence, pour croire que, dans son principe, je n'ai point approuvé cet amour.

LE P. TIMOTHÉE.

Je devrois le penser, cependant je suis étonné....

DONNA VIOLANTA.

De ce que je ne l'ai découvert ni au Patriarche, ni au Chevalier, ni à vous? Mon Révérend, j'étois sûre que pour Léonor & peut-être même pour tous les deux, ce n'étoit qu'une inclination passagere, un enthousiasme que le temps auroit calmé. Sans les obstacles qui l'ont allumé, cet amour ne seroit point devenu une passion vio-

lente. Il falloit que tout cela demeurât toujours un ſecret; un ſecret comme en ont toutes les jeunes perſonnes. Don Manuel & moi nous deſirions ſincérement de voir Léonor donner ſa foi au Chevalier, & voici quel étoit notre projet: Diego alloit partir ſous peu de jours pour le Bréſil; nous aurions alors intercepté ſes lettres; Léonor ſe ſeroit affligée, Diego ſe ſeroit plaint, &, tous les deux, ils auroient fini par ſe tranquilliſer. En effet, je l'avoue, ce dernier événement l'a rendu de beaucoup plus cher à ſon cœur ſi ſenſible. Vous ſavez combien le malheur entretient l'amour dans les ames grandes & fortes. Mais ſi vous laiſſez partir Diego, —Vous connoiſſez, Monſieur, quels ſont mes deſſeins.

LE P. TIMOTHÉE.

Il eſt trop tard malheureuſement —(*Il paroît embarraſſé.*) Mademoiſelle, j'admire votre ingénieuſe prudence: mais, croyez-moi, l'honneur de notre Egliſe, les devoirs qui me ſont impoſés me forcent ....

DONNA VIOLANTA.

Permettez-moi de vous faire encore une obſervation importante. Le Patriarche aime tendrement ſa Niece. Et n'êtes-vous pas perſuadé que vous lui rendrez un bon office ſi vous enſeveliſſez cette affaire dans le ſecret?

LE P. TIMOTHÉE.

Votre prudence vous trompe en cela, Mademoiselle. Le Patriarche est un homme vraiment pieux, j'en suis convaincu. L'honneur d'un Dieu offensé ! & le salut d'une ame abandonnée à la perdition, doivent l'intéresser bien plus que.... En un mot le devoir parle, Mademoiselle, & je le remplirai toujours, sans que mes égards pour personne me rendent coupable aux yeux de l'Eternel. Qu'entends-je ? quel bruit ?

SCENE VI.

LEONOR, LES PRÉCÉDENS.

LEONOR *crie derriere le Théatre*:

LAISSEZ-moi !

DONNA VIOLANTA.

Qu'avez-vous ?

DONNA LEONOR.

Au secours, au secours ! mon Pere, au secours !

LE P. TIMOTHÉE.

Qu'avez-vous, Mademoiselle ?

DONNA LEONOR.

Ah, volez à ſon ſecours! Ils ſont dans le jardin. Des Alguazils! Violanta, ils veulent le prendre.

DONNA VIOLANTA.

Comment?

LE P. TIMOTHÉE.

Soyez tranquille, mon enfant. On ne lui fera pas de mal.

DONNA LEONOR.

Pas de mal? Et n'ai-je donc pas entendu le bruit? Courez donc, volez & le ſauvez.

LE P. TIMOTHÉE.

Mademoiſelle, je vous croyois malade. Je ne puis lui donner aucun ſecours. Tout ſe fait ici par mes ordres.

DONNA LEONOR.

Quelle horreur! homme cruel! Ah!....... je veux mourir! c'eſt là que je veux mourir.

(Elle ſe jette à genoux aux pieds d'un Fauteuil, & laiſſe tomber ſon viſage ſur le ſiege.)

DONNA VIOLANTA.

Que vous ſert cette cruauté? J'ai peine à croire que votre frere lui-même & le Patriarche puiſſent vous en remercier.

LE P. TIMOTHÉE.

Que cette inquiétude ne vous tourmente pas, Mademoiselle. (*Il va s'appuyer sur la fenêtre.*)

DONNA LEOÑOR.

Va lui dire, dis-lui que je suis morte ici ! Me voici ! traînez-moi aussi au bucher ! & moi aussi je suis Hérétique !

DONNA VIOLANTA.

Léonor ! ma plus tendre amie. Rappellez vôtre courage.

DONNA LEOÑOR.

Non ! Je veux mourir.

(*Elle se rejette sur le Fauteuil.*)

LE P. TIMOTHÉE *revenant un peu vers elle.*

Je crois, Mesdemoiselles, que vous n'avez rien de plus prudent à faire que de vous éloigner. Je suis désespéré, Léonor, oui dans le fond du cœur, & le ciel m'en est témoin, je suis désespéré de faire couler vos larmes. Mais ce qui m'afflige cependant, c'est de voir cette Léonor si douce, si bonne, si religieuse offenser & son Dieu & son Eglise, & ne pas rougir de honte de cacher aux poursuites du saint Tribunal, un assassin, un rébelle, un vagabond, un hérétique !

DONNA LEONOR, *se retourne, & le mesure d'un œil désespéré.*

Pardonne-moi, saint homme, je croyois voir Satan paroître devant Dieu.

DONNA VIOLANTA.

Que vous connoissez mal le cœur d'une jeune fille, si vous avez pensé vous en rendre maître en insultant un objet aimé. Mon Pere, les cris du désespoir ne peuvent-ils vous attendrir ?

LE P. TIMOTHÉE.

Je n'y suis que trop sensible ; mais ....

DONNA VIOLANTA.

Rendez-lui sa liberté, il en est temps encore. Le Patriarche va bientôt arriver. Que dira-t-il de ce désordre qu'il va trouver dans la maison de sa Niece ?

LE P. TIMOTHÉE.

On attend ici son Eminence ?

DONNA VIOLANTA.

Il devoit y être déja avec votre frere. (*Avec douceur.*) Nous pourrions si bien ensemble terminer cette affaire malheureuse, sans Alguazils, sans tumulte.

LE P. TIMOTHÉE.

Je n'y peux rien; je ne puis plus le sauver.

DONNA LEONOR.

Vous ne le pouvez pas ! (*Elle se leve, & sans voir Diego qui entre les mains liées, conduit par plusieurs Alguazils, elle s'élance vers la porte en s'écriant :*) Hé bien ! je le sauverai, moi !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, DIEGO, LES ALGUAZILS ET BENITO.

DONNA LEONOR.

UN poignard ! (*Violanta la retient.*) Laissez-moi. Je veux......

(*En voulant se débarrasser d'entre les bras de Violanta, elle tombe évanouie.*)

DIEGO.

(*Aux Alguazils en voulant s'échapper de leurs mains.*)

Malheureux que vous êtes ! elle est à moi !

LE P. TIMOTHÉE *à Violanta.*

Ne devriez-vous pas éloigner Léonor ? (*Violanta sort.*) (*à Diego.*) Eh bien, jeune homme ?

L'ALGUAZIL.

Voilà ce que nous avons trouvé dans ses poches. Un porte-feuille & cette bourse.

LE P. TIMOTHEE.

Qui vous a donné cela? Repondez. Sachez que je suis votre juge, & que j'ai le droit de vous interroger.

DIEGO.

Pas ici.

LE P. TIMOTHÉE.

Vous avez un front bien hardi! vous deviendrez plus humble.

L'ALGUAZIL.

Mon Révérend, il a fait la plus vive résistance: & ce n'est qu'avec la plus grande peine que nous avons pu enfin nous assurer de sa personne. Deux de mes gens sont dangéreusement blessés, & moi... voyez.

(Il montre sa main enveloppée dans un mouchoir tout couvert de sang.)

LE P. TIMOTHÉE.

Vous aurez de grands comptes à me rendre.

(Donna Violanta revient avec deux domestiques qui veulent emporter Léonor)

DIEGO.

Je n'en rendrai qu'à l'Eternel. Vous n'êtes pas un de ses Ministres; vous n'êtes qu'un Prêtre mercenaire.

DONNA LEONOR,

(comme en se réveillant d'un profond sommeil.)

Oui, je vole vers toi, Ange du ciel, je vole vers toi. — Arrêtez! où voulez-vous me conduire? *(Elle saisit le bras d'un des Domestiques.)* Dis-moi donc, qu'en as-tu fait? dis-le-moi.

BENITO *effrayé.*

Mademoiselle!

DONNA LEONOR *avec douceur.*

Dis-le-moi: je t'en prie!

DONNA VIOLANTA.

Ma Léonor, c'est votre Benito. — Regardez: le voici.

DONNA LEONOR.

Ah, oui! — *(à Diego)* L'as-tu vu aussi? Réjouis-toi. Ce soir il viendra nous unir tous deux.

LE P. TIMOTHÉE.

Qui donc?

DONNA VIOLANTA.

Remettez-vous, Léonor.

DONNA LEONOR.

Ah ! (*au Pere Timothée*) Je ne sais, j'ai vu un homme tout rayonnant de gloire. C'est, je crois, l'Ange Raphaël. — Et pourquoi donc ne me parles-tu pas, Diego ?

LE P. TIMOTHÉE, *aux Alguazils*.

Emmenez-le.

DONNA LEONOR.

Non, non ! loin d'ici, lâches.

(*Elle fait tous ses efforts pour repousser les Alguazils, & Diego cherche à la secourir.*)

LE P. TIMOTHÉE.

Donna Violanta, ne voulez-vous pas éloigner cette petite visionnaire. Je serois fâché d'user de violence.

DONNA VIOLANTA.

Vous n'en avez que trop usé.

DONNA LEONOR
serrant Diego sur son sein.

Ils ne nous sépareront pas !

DONNA VIOLANTA.

Ma chere Léonor. Que sert de se désespérer ?

DIEGO.

Ne permettez pas, ma Léonor, que cet œil envieux se réjouisse de vos douleurs.

(*Léonor laisse tomber ses bras.*)

DONNA VIOLANTA.

Attendez l'arrivée de votre Oncle. Croyez qu'il ſera ſenſible à vos prieres.

DONNA LEONOR.

Ah! —Hé bien, oui, Que faut-il donc faire ?

DONNA VIOLANTA.

Me ſuivre.

DONNA LEONOR.

Vous n'avez pas deſſein, mon Révérend, de le tuer ici ?

LE P. TIMOTHÉE.

Hé, non, Mademoiſelle ! comment avez-vous pu ſeulement *en* avoir la penſée ?

DONNA LEONOR.

Ecoutez-moi. Laiſſez-le entrer dans mon appartement. Je le garderai, oh! je le garderai! Certainement il ne pourra m'échapper.

LE P. TIMOTHÉE.

Je n'oſe.

DONNA LEONOR, *après une petite pause.*

Hé bien. J'ai une priere à vous adresser. Avant que vous ne l'entraîniez loin de moi, me sera-t-il permis de le voir encore une fois, de lui parler, de lui parler seul. Oh oui, mon Pere, je vous en conjure. Je veux toucher son cœur, vous éviter les peines de sa conversion. Je veux écarter les ténébres que l'héréſie a jetté sur ses yeux; voilà tout ce que je desire. Cet infortuné, ce pauvre Hérétique, je veux le convertir. —Vous hésitez? —Faut-il à vos genoux?...

DIEGO *la regardant avec fierté.*

Léonor Almeida!

DONNA LEONOR.

Comment? oui, vous avez raison. Je ne dois pas tomber à genoux devant un homme. —O mon Pere, me le promettez-vous?

LE P. TIMOTHÉE.

Oui, Mademoiselle, je vous le promets.

DONNA LEONOR.

Vous ne m'abusez pas? Vous me le promettez sans condition?

LE P. TIMOTHÉE.

Je n'en mets qu'une, Mademoiſelle. J'y conſens ſi ſon Eminence l'approuve.

DONNA VIOLANTA.

Ce qu'il approuvera certainement. Venez, ſuivez-moi, Léonor.

DONNA LEONOR.

Tout-à-l'heure, tout-à-l'heure. Diego, rappelle-toi nos ſaintes promeſſes. Je vais prier pour toi, avec tant de ferveur! Nous ſommes tous les deux enchaînés. Mais un Ange céleſte viendra briſer nos fers. (*Violanta & les Domeſtiques emmenent Léonor malgré ſa réſiſtance.*)

DIEGO.

Oui, conſole toi. Bientôt, bientôt nous nous reverrons dans le ſein du bonheur.

DONNA LEONOR *en ſortant.*

Me dit-il quelque choſe, Violanta?

DONNA VIOLANTA.

Il dit que vous vous conſoliez, ma chere amie. (*Elles ſortent.*)

SCENE VIII.

LE P. TIMOTHÉE, DIEGO ET LES ALGUAZILS.

LE P. TIMOTHÉE *avec ironie.*

C'EST une très-belle fille, Diego. Vous auriez fait là une fort jolie prife. N'eft-il pas vrai ?

DIEGO.

Ordonnez qu'on m'emmene. Pourquoi me retenez-vous encore ici ?

LE P. TIMOTHÉE.

Et de plus, elle eft riche. Tout cela valoit bien la peine d'un enlevement.

DIEGO.

Je vous méprife trop pour vous répondre.

LE P. TIMOTHÉE.

Vous avez tort. Les gens d'efprit ne méprifent jamais un ennemi puiffant.

DIEGO.

Vous êtes donc mon ennemi ?

LE P. TIMOTHÉE.

Non pas de votre perſonne, mais de vos crimes.

DIEGO.

Vous n'êtes pas un ſcélérat de la trempe commune : ainſi vous avez tort d'employer le langage des hypocrites ordinaires.

LE P. TIMOTHÉE.

Je vois que tous les deux nous croyons nous connoître parfaitement. Vous me regardez comme un hypocrite. Je ſais bien que le Juge n'a pas beſoin de ſe juſtifier aux yeux de ſon priſonnier. Cependant, puiſque nous en ſommes ſur ce point là, j'en appelle au témoignage de tous ceux qui me connoiſſent, aux loix de mon ordre, à ma conduite irréprochable, à ma bonne renommée, & enfin à la confiance de mes Supérieurs, qui pourroient bien donner l'emploi dont ils m'ont chargé, à un homme qui n'en feroit pas digne ; mais qui ſe garderoient bien de lui en laiſſer long-temps l'exercice, s'il n'étoit qu'un hypocrite qui les eut trompés. Je ſuis ſi éloigné d'être l'ennemi de votre perſonne, que vous ne me verrez jamais par la ſuite vous reprocher vos diſcours injurieux ; ce qui ſeul feroit déjà un

aſſez grand crime. — Mais auſſi, je l'avoue, je ne ſuis pas votre ami, par la raiſon ſeule que j'ai ſu vous connoître. Vous allez entendre ce que je penſe de vous ; & vous pourrez du moins vous avouer à vous-même, que je ne dois pas agir autrement que je ne fais. Je crois bien cependant, que vous ne ferez pas cet aveu à quelqu'autre.

DIEGO.

Dites, faites ce que vous voudrez, & ſurtout, finiſſez.

LE P. TIMOTHÉE.

Vous n'êtes point comme je l'avois cru d'abord, un jeune homme léger, imprudent, qui ſe laiſſe quelquefois égarer par ſes ſens. Non ; vous n'étes rien de tout cela. Mais ce que je craignois depuis long-temps, ſans oſer reveler mes ſoupçons ; vous n'êtes qu'un impoſteur, un fourbe adroit, & d'autant plus dangereux, que vous ſavez mieux qu'un autre l'art de ſéduire.

DIEGO.

Miſérable !

LE P. TIMOTHÉE.

Oui, vous n'êtes qu'un de ces vagabonds inconnus qui ſe font une fortune brillante dans

tous les pays où ils rencontrent des gens ſans expérience, & des jeunes filles trop crédules. A la vérité, ces ſortes d'avanturiers reçoivent tôt ou tard la récompenſe qui leur eſt due ; mais jusqu'à ce moment, qui arrive toujours trop tard, ils ruinent des familles entieres, & les couvrent ſouvent d'un éternel opprobre.

DIEGO.

Lâche hypocrite.

LE P. TIMOTHÉE.

Pour un homme tel que vous, il n'eſt pas difficile de ſurprendre le cœur d'une jeune fille qui n'a pas la moindre défiance. Une figure paſſable; un air un peu languiſſant ; une action, noble en apparence, que l'on a faite avec une modeſtie impoſante; tantôt un ſilence reſpectueux, & tantôt un pompeux étalage de beaux principes & de la morale la plus pure, & tous ces autres petits maneges que vous connoiſſez ſi bien pour votre âge ; n'en étoit-ce pas trop pour en impoſer à l'innocence ingénue ? Mais pour moi, mon cher Diego, je pénetre au fond des cœurs. Le maſque tombe, & l'homme ſe montre enfin tel qu'il eſt. Comment un étranger, ſans nom, a-t-il oſé ſeulement concevoir la penſée d'être le rival d'un Chevalier Sampajo ?

DIEGO.

Vous ne vous attendez pas ſans doute, que je veuille me juſtifier devant vous d'un reproche fait à mon honneur. (*Aux Alguazils.*) Emmenez-moi.

LE P. TIMOTHÉE.

Vous n'avez pas encore tout entendu ! je ne vous pourſuis pas ici pour débarraſſer mon frere d'un rival, car je n'aurois qu'à vous laiſſer partir. Vous conſolant aiſément de n'avoir pas réuſſi, vous auriez bientôt tenté de nouvelles aventures. D'ailleurs, mon frere eſt le ſeul maître de ſa conduite ; & je doute qu'il honore de ſes vœux une fille imprudente qui offre ſon cœur au premier avanturier qui ſe préſente.

DIEGO.

Eſt-ce ainſi que tu parles d'un Ange ! & je ſuis enchaîné !

LE P. TIMOTHÉE.

Doucement, doucement; voyez, ne ſuis-je pas de ſang froid? C'eſt que j'ai la bonne cauſe. — Je ne connus jamais la vengeance, ni de haine particuliere. Je ne vous arrête aujourd'hui que pour démaſquer un impoſteur, & délivrer le monde

mondé d'un Hérétique, qui a osé profaner la haute & pleine majesté d'un Dieu. Félicitez-vous encore de n'être pas tombé entre les mains d'un juge civil. Vous ne seriez déjà plus. Mais nous, que le pur zèle de la charité anime, nous cherchons à sauver, au moins, l'ame immortelle du coupable, qui nous est confiée comme un gage, dont nous devons un jour rendre compte à l'Eternel.

DIEGO.

Et ta foudre est encore suspendue, grand Dieu !

LE P. TIMOTHÉE.

Vous connoissez donc ma pensée. Sachez qu'à l'avenir je serai votre Juge, & que vous pourriez vous repentir de parler avec tant de hardiesse. Un fourbe a, pour ainsi dire, le droit de se répandre en injures au moment où il se voit démasqué. Oui, je conçois qu'il est bien cruel de renoncer à un aussi brillant projet! Mais toutes vos offenses ne m'empêcheront jamais de penser à vous dans mes prieres.

DIEGO.

Ne me nomme pas devant Dieu, Monstre!

LE P. TIMOTHÉE *aux Alguazils.*

Reconduisez-le dans le Pavillon. Vous me répondrez de lui.

DIEGO.

Le jour n'eſt pas loin, où ta conſcience nous vengera Léonor & moi! *(Il ſort avec les Alguazils.)*

LE P. TIMOTHÉE *au premier Alguazil.*

Ecoutez.



SCENE IX.

LE PERE TIMOTHÉE, L'ALGUAZIL.

LE P. TIMOTHÉE.

IL faut garder ici le priſonnier juſqu'à la nuit. J'aurois bien deſiré le faire emmener avant l'arrivée du Patriarche; mais je veux éviter un coup d'éclat. Gardez-le de près. Que perſonne ſur-tout ne puiſſe approcher de lui. Si l'occaſion ſe trouvoit de pouvoir découvrir quelque nouvelle lumiere par les domeſtiques de cette maiſon, vous m'en inſtruirez. — Je veux voir ce qu'il y a dans ce porte-feuille — « Lettres de » recommandation pour le Bréſil. A Don Duarte » Gonz ...... Comment? à Don Duarte Gon- » zaga, Archevêque de San Salvador». — Vous pouvez maintenant vous retirer. Si vous finiſſez cette affaire avec autant de zele que vous l'avez

commencée, vous ſerez nommé ſous peu de temps Alguazil major. Comptez ſur ma promeſſe. — A propos. Vous ne ſavez rien, ni vous, ni vos gens de ce qui eſt arrivé dans cet appartement. Vous n'avez rien vu, rien entendu. Prenez garde !

L'ALGUAZIL.

Je vous entends. (*Il ſort.*)

LE P. TIMOTHÉE *ſeul.*

Comment ? une lettre cachetée ? adreſſée au Patriarche ? Je n'y conçois rien. Diego ne ſauroit-il pas encore que Don Duarte de Gonzaga, Archevêque du Bréſil eſt actuellement notre Patriarche ? —(*Il appelle l'Alguazil.*) Ecoutez-moi bien. Que ni vous, ni vos gens ne parlent pas du Patriarche au Priſonnier : je défends même qu'on oſe prononcer ſon nom devant lui. Allez. (*L'Alguazil ſort.*) Que peut contenir cette Lettre ? faut-il en rompre le cachet ? je verrai cela. (*Il met le Porte-feuille dans ſa poche.*) C'eſt probablement quelque lettre de recommandation qui n'a point été rendue, parce que le Patriarche n'y étoit plus. —Mais cependant l'affaire devient ſérieuſe, ce me ſemble. De la prudence, Timothée, & ſur-tout de la réflexion. Et quand tout cela prendroit une mauvaiſe tournure, voyons, quel reproche auroit-on à me faire ? Aucun. Oui, de la pru-

dence ; mais de la hardiesse. Les projets les mieux formés ne manquent souvent de réussir que pour avoir craint de trouver trop d'esprit dans son adversaire. — On l'accusera donc d'hérésie, d'assassinat, de séduction, de rapt, de révolte contre l'état & la religion. — Ma foi, je commence à le plaindre. Je ne lui ai parlé ainsi que pour le forcer à m'irriter davantage contre lui. — Il faut avouer qu'il est bien orgueilleux, bien effronté! — Jeune homme, tu deviendras plus souple quand tu paroîtras devant la Table noire. — Je voudrois cependant que cette affaire fut déjà terminée. — Ce qu'on a osé commencer, il faut le finir, voilà mon principe. Et ce n'est pas là mon coup d'essai! (*Il tire le cordon de la sonnette.*) Il faut toujours commencer par brouiller les affaires, & s'y embarrasser de maniere qu'on soit forcé de travailler pour sa propre défense. Ensuite tout s'arrange & marche de soi-même.



SCENE X.

LE P. TIMOTHÉE, BENITO.

LE P. TIMOTHÉE.

COMMENT se porte ta maîtresse ?

BENITO.

Hélas ! je ne sais. Je viens d'entendre dire qu'elle étoit très-mal.

LE P. TIMOTHÉE.

Va m'annoncer chez elle, je te suis. (*Benito sort.*) Allons. Ne soyons pas touché de ses cris ni de ses pleurs. Si elles avoient d'autres armes, elles s'en serviroient contre moi. Mais quand on porte cet habit, l'on n'en craint jamais d'autres. (*Il sort.*)

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE PERE TIMOTHÉE, LE CHEVALIER SAMPAJO.

LE P. TIMOTHÉE.

Je ne sais, le Patriarche a reçu froidement le rapport que je viens de lui faire.

LE CHEVALIER.

Cela te surprend ? C'est qu'en effet il est très-mécontent de ta conduite. Comment oser arrêter ce jeune homme dans la maison de sa Niece? Je crois que tu aurois bien pu t'y prendre d'une autre maniere.

LE P. TIMOTHÉE.

Oui ? tu le crois ?

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, tu n'es pas à t'appercevoir, sans doute, que le Patriarche n'a plus pour toi cette amitié qu'il avoit autrefois.

LE P. TIMOTHÉE.

Je le fais bien ; mais qu'importe ? Se brouiller avec des gens célebres, eſt un moyen de plus pour ſe rendre grand aux yeux de la multitude étonnée.

LE CHEVALIER.

Oui, un moyen ſûr pour faire parler de ſoi, j'en conviens. Mais il eſt, pour y parvenir, une route plus facile & moins dangereuſe.

LE P. TIMOTHÉE.

Ha, ha ! dangereuſe ! Mais enfin ſon Eminence a-t-elle jugé à propos de te faire connoître les raiſons de ſon mécontentement ? — Dis-le moi donc ?

LE CHEVALIER.

Je n'aime point, mon frere, que l'on plaiſante ſur des choſes ſérieuſes.

LE P. TIMOTHÉE.

Et je ne plaiſante pas, je t'aſſure ; mais je ſuis fâché ſeulement de t'y voir mettre tant d'importance. Qui oſeroit irriter le Pere Timothée ? Le Confeſſeur de tant de Princes ; le Directeur de preſque toutes les plus jolies femmes de la Cour ; & le Prêtre, dont le peuple écoute avec tant de plaiſir la voix douce & harmonieuſe ?

LE CHEVALIER.

Je ne me ferois point attendu, mon frere, à cette réponse. Je pensois que l'estime d'un homme, aussi vénérable que le Patriarche, étoit pour toi préférable à toutes les vaines faveurs de ceux que tu m'as nommés.

LE P. TIMOTHÉE.

L'un est bon & l'autre n'est pas mauvais. Celui qui s'avance dans une forêt inconnue fait des legeres marques sur son chemin, pour le retrouver, si le malheur égaroit ses pas; mais s'il y plantoit des écriteaux qui indicassent la route qu'il a prise, on diroit: Il a passé par là. Crois moi, si le Patriarche n'avoit pas agi de même, il ne seroit point Patriarche. — Mais a-t-il parlé de moi?

LE CHEVALIER.

Non. Je dirai plus: depuis quelques temps il ne m'en parle jamais, & quand il m'arrive de prononcer ton nom devant lui, il prend tout-à-coup un air sombre. Que je ressentirois de plaisir à voir mon frere & mon ami tendrement unis! & j'en serois charmé pour mon frere. Mais nous en reparlerons dans une autre circonstance. Dis moi donc, pourquoi fais-tu poursuivre avec un zele si barbare cet infortuné Diego? Tu aurois pu lui donner le temps de prendre la fuite. C'est

un jeune homme. N'étoit-ce pas assez de la premiere leçon qu'il avoit reçue à la *Santa-Casa*.

LE P. TIMOTHÉE.

Connois-tu nos loix?

LE CHEVALIER.

Souvent on poursuit un fugitif, & dans le fond de son cœur, on souhaite qu'il nous échappe.

LE P. TIMOTHÉE.

Que j'agisse en fourbe, en hypocrite? Moi? je ne m'abaisse pas jusques là. Mon devoir & ma conscience m'ont forcé....

LE CHEVALIER.

Si tels étoient les seuls motifs de tes poursuites, je n'ai plus rien à dire.

LE P. TIMOTHÉE.

Connois-tu les crimes de cet Hérétique?

LE CHEVALIER.

Tu sais que je ne veux jamais entrer dans ces démêlés. Fais ton devoir, pour ne point mériter de reproches. J'ai pensé quelquefois, il est vrai, que ton zele pourroit te mener trop loin. Je n'aurois jamais fait un bon Inquisiteur, je n'ai pas le cœur assez dur. —Tu as acquis avec l'âge de la prudence & de l'expérience; mais crois-tu

réellement que ces conversions forcées soient bien sinceres ?

LE P. TIMOTHÉE.

Que veux tu ? Nous faisons ce qui dépend de nous, & l'Eglise....

LE CHEVALIER.

Brisons-là, je t'en conjure. —Que feras-tu de Diego ?

LE P. TIMOTHÉE.

Ce qu'on fait ordinairement d'un Hérétique qui ose.....

LE CHEVALIER.

Le Patriarche a dit hautement que son crime n'étoit pas absolument très-grave, malgré la couleur odieuse sous laquelle on le lui avoit présenté.

LE P. TIMOTHÉE *avec ironie.*

Il a dit cela ?

LE CHEVALIER.

Il a ajouté que Diego s'en justifieroit plus difficilement, car il savoit bien que tu n'étois pas un de ses amis.

LE P. TIMOTHÉE.

Oui ? Oh, comme ils sont clair-voyans ! —Mais ne voulois-tu pas en entrant me parler de la Reine ?...

LE CHEVALIER.

Elle a recommandé au Patriarche ce Diego, qui est son compatriote. Je suis aussi chargé de sa part de te parler en sa faveur.

LE P. TIMOTHÉE.

Tu veux donc me parler pour ton plus cruel ennemi ?

LE CHEVALIER.

Comment cela ?

LE P. TIMOTHÉE.

Ecoute-moi, mon frere. Je t'ai connu autrefois pour un homme brave & décidé, qui devoit un jour se distinguer par son courage. Je ne sais ; mais il me semble que l'air du Brésil t'a un peu changé. Je vois cependant qu'il te reste encore de la force & de l'énergie puisque tu as su t'élever si haut, & ce n'est point sans beaucoup de prudence qu'on a du crédit à la Cour, & qu'on gagne toute l'amitié d'un Prélat en faveur.

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

LE P. TIMOTHÉE.

Est-ce bien sérieusement, sois sincere, que tu souhaite de t'unir avec Léonor ?

LE CHEVALIER.

Peux-tu le demander ? C'eſt mon plus grand deſir, c'eſt le ſeul qui m'occupe.

LE P. TIMOTHÉE.

Le ſeul ? Hm ! Tu l'aimes donc cet aimable enfant de toute ton ame?

LE CHEVALIER.

De toute mon ame.

LE P. TIMOTHÉE.

Ainſi tu feras tout ce qui eſt néceſſaire, pour obtenir la foi de Léonor ?

LE CHEVALIER.

Certainement.

LE P. TIMOTHÉE.

Tu éloigneras tous les obſtacles ?

LE CHEVALIER.

Tout ! —Mais où donc en veux-tu venir ?

LE P. TIMOTHÉE.

Ecoute moi & penſe bien à ce que je vais t'apprendre. Ce Diego, ce malheureux vagabond, cet inconnu, oſe adreſſer ſes vœux —Peux-tu le concevoir ? —oſe adreſſer ſes vœux à Léonor; & il a ſu trouver le ſecret d'enflammer ſon cœur. Elle ne reſpire que pour ce Diego.

LE CHEVALIER.

Mensonge ! Calomnie !

LE P. TIMOTHÉE.

Tu en auras la preuve sous tes yeux. —Tiens, —Voici une partie des lettres qu'elle lui a écrites.

LE CHEVALIER.

Voyons. Ciel ! je reconnois sa main ! Donne-les moi !

LE P. TIMOTHÉE.

Pas encore. Il faut avant tout que le Patriarche en prenne lecture. On y trouve, entr'autres projets, celui de s'enfuir ensemble au sein de l'Allemagne. Et si l'on y fait quelque petite mention du Chevalier Sampajo, ce n'est que par pitié, que pour le plaindre d'aimer un cœur qui s'est déja donné. On y convient, il est vrai, que c'est un assez bon homme ; mais quand on le compare à Diego !...

LE CHEVALIER.

Non, je ne puis le croire. Ah, mon frere tu as brisé mon cœur !

LE P. TIMOTHÉE.

Comme en voyant réussir ses stratagêmes il se sera raillé du Chevalier Sampajo, cet imposteur !

LE CHEVALIER.

O tourment de l'enfer! Où eſt-il donc ce ſcélérat?

LE P. TIMOTHÉE.

Si je n'avois eu la prudence d'enchaîner ſes pas, tu me ferois cette demande un peu trop tard. Tu n'as maintenant qu'à lui propoſer de ſe battre avec toi, & te faire aſſaſſiner pour venger ton honneur. Mais je me charge de te venger, moi. C'eſt à toi ſeulement d'inſtruire le Patriarche de ces indignes amours, & d'une maniere... Si tu ſens enfin toute l'injure que l'on t'a faite, ai-je beſoin de te dicter ce que tu as à lui dire? Un récit tout ſimple, mais bien réfléchi, ſans emportement, ſans exclamation; mais fait cependant d'un air ſombre, & de temps en temps avoir ſoin d'y gliſſer, comme par hazard, une épithéte bien choiſie.

LE CHEVALIER.

Et pourquoi tout cela? Les lettres ne parleront-elles pas d'elles-mêmes?

LE P. TIMOTHÉE.

Soit! Mais ce n'eſt pas aſſez; il faut que tu engages le Patriarche à ne ſe mêler aucunement de cette affaire, & à me charger ſeul de l'inſtruire. J'en ſais plus encore que je n'en puis dire en ce

moment. Mais sois bien persuadé que si Diego ne meurt pas victime de ses blasphêmes, tu n'obtiendras jamais la main de Léonor.

LE CHEVALIER.

Si elle brûle pour un amant aimé, je n'en veux pas. Moi, qui jamais n'ai voulu forcer ses inclinations, je le ferai bien moins encore aujourd'hui. Je l'ai aimée, & le Ciel m'en est témoin; je l'ai aimée pour elle-même, pour qu'elle fut heureuse. J'étois trop épris pour ne pas vouloir me persuader qu'elle oublieroit un peu mon âge. J'étois assez insensé pour le croire. Mais aussi cette jeune fille, c'étoit Léonor, cette ame si élevée au dessus de son sexe.

LE P. TIMOTHÉE.

Elle est encore ce qu'elle étoit: elle est toujours digne de toi. Et moi-même, sans cette petite foiblesse, je la prendrois encore pour un ange.

LE CHEVALIER.

Sexe perfide! Si jamais..... Mais pourquoi me plaindre? Léonor ne m'avoit rien promis. Il est vrai qu'elle m'avoit assuré que jamais aucun homme ne posséderoit son cœur. Le Ciel, me disoit-elle alors, étoit seul l'objet de ses vœux; & maintenant ce cœur, dont je ne me croyois

pas digne, elle ose l'offrir à un misérable Hérétique. Mon frere, si tu découvres que par ses artifices il ait cherché à la rendre sensible à ses vœux téméraires, venge sur lui la vertu & l'innocence. Mais non, je ne puis le croire si méchant. Sa physionomie annonce les traits d'une ame honnête.

LE P. TIMOTHÉE.

Croirois-tu qu'il m'en a long-temps imposé à moi-même? Mais le Ciel a voulu que le fourbe, malgré tous ses artifices, se découvre lui-même tôt ou tard. —Il faut que tu instruises le Patriarche de cette horrible séduction. Je m'imagine qu'il n'en a seulement pas conçu le moindre soupçon.

LE CHEVALIER.

Dès que nous sommes arrivés, ne m'a-t-il pas envoyé faire ma cour à sa Niece? —Que cette nouvelle va causer de chagrins à cet homme respectable! —Violanta a-t-elle su quelque chose de cet amour?

LE P. TIMOTHÉE.

Certainement. Aussi me dit-elle qu'elle l'a désapprouvé. Mais tu sais bien que les jeunes filles ne se trahissent jamais.

LE

LE CHEVALIER.

Elle vient de se faire annoncer chez le Patriarche, pour l'entretenir seul un moment. Voilà pourquoi je me suis retiré. Sans doute elle veut lui découvrir ce cruel secret.

LE P. TIMOTHÉE.

Pourvu que tu cherches à irriter assez le Patriarche, pour qu'il abandonne tout-à-fait cet Hérétique aux châtimens qu'il aura mérités; pourvu qu'il le remette entre mes mains, tu n'as plus rien à craindre, je t'en réponds. Avant que six mois se soient écoulés il sera oublié de Léonor, & tu rentreras alors dans tes droits.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE PATRIARCHE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

VOICI Monseigneur. (*Le Domestique sort.*)

LE P. TIMOTHÉE.

Si la personne & les biens de Léonor te sont chers, mon Frere, voici le moment favorable....

LE PATRIARCHE.

Je viens d'apprendre une nouvelle qui a brisé mon cœur. En étiez-vous informé ?

LE P. TIMOTHÉE.

Je devine aisément de quoi Monseigneur veut me parler. Oui, j'en ai su quelque chose, mais seulement depuis que cet homme abominable est arrêté, & qu'on a trouvé sur lui les lettres de votre Niece. Si je me fusse trouvé seul avec votre Eminence, j'aurois commencé par lui tout découvrir.

LE PATRIARCHE.

Donnez-moi ces lettres.

LE P. TIMOTHÉE.

Je plains votre Eminence du fond de mon cœur; & cependant je me réjouis de ce que le Ciel m'a choisi pour démasquer & punir ce perfide imposteur.

LE PATRIARCHE.

Je n'en suis pas, je vous l'avoue, mon Pere, plus content de votre conduite. N'auriez-vous pas dû, au moins, par égard pour moi & pour ma famille, agir avec un peu plus de prudence ?

LE P. TIMOTHÉE.

Vous savez, Monseigneur, que nous avons des

ordres de n'avoir jamais égard à la personne, ni au rang...

LE PATRIARCHE.

Des ordres, dites-vous? Vous aimez à changer en ordre une simple permission, à ce que je vois. Vous avez, il est vrai, la liberté de faire arrêter un criminel dans toutes les maisons où il se cache; mais vous en êtes toujours le maître. Je pense que ma Niece ne vous auroit pas refusé ce fugitif, si vous l'aviez demandé. La chose est faite, ainsi donc qu'il n'en soit plus parlé. —Mais que vous, mon Pere; qui toujours avez témoigné tant d'amitié pour moi, ne m'ayez point fait part de la découverte de ces amours; voilà du moins ce que je ne trouve pas digne d'un homme qui se dit mon ami.

LE P. TIMOTHÉE.

Que votre Eminence soit persuadée, que la seule crainte de l'affliger a toujours enchainé ma langue!

LE PATRIARCHE.

Je vous dois donc des obligations. Mais certainement je vous en aurois de bien plus grandes, & M. le Chevalier pensera comme moi, je l'assure, si vous aviez commencé par me demander conseil; & si vous n'aviez point agi si publi-

quement. En un mot, je vois, mon Pere, que vous êtes un peu trop prompt, trop inconſéquent pour un Juge du Saint Tribunal. Le zèle aveugle d'un Prétre nous le fait haïr! ce qui nous force à l'aimer, c'eſt le zèle de la bienveillance & de la douceur. Si le premier effraie les hommes, l'autre les attire à lui. Le Sage même ſe laiſſe emporter quelquefois au-delà des bornes de ſon devoir, je le ſais; mais celui qui brûle toujours d'en faire plus que ne l'exige une loi rigoureuſe, manque, ou de raiſon, ou de ſenſibilité. — Je vous en dirai davantage une autre fois. Mais enfin, que voulez-vous faire de votre priſonnier?

LE P. TIMOTHÉE.

On le conduira ce ſoir à Liſbonne.

LE PATRIARCHE.

Fort bien. Et moi je m'y rendrai dès demain pour examiner cette affaire. Mais je deſirerois l'entretenir ici un moment. Voudriez-vous bien me l'envoyer?

LE P. TIMOTHÉE.

Très-volontiers. *(Il ſort.)*

SCENE III.

LE PATRIARCHE, LE CHEVALIER SAMPAJO.

LE PATRIARCHE.

JE vous plains, mon ami.

LE CHEVALIER.

Monſeigneur, je vous plains.

LE PATRIARCHE.

Que ce coup m'eſt cruel, mon ami ! Mon cœur étoit ſi attaché à cette jeune fille ! je me diſois : Ma Léonor & mon ami feront un jour heureux l'un par l'autre. Le beau ſonge qui m'avoit ſéduit ! Je me diſois : Ils m'aideront tous les deux à ſupporter le péſant fardeau qui m'accable. Cette union ſi tendre me fera oublier tous les chagrins de ma jeuneſſe. Voilà, me diſois-je encore au fond de mon cœur, ce qui rendra ma vieilleſſe ſemblable à celle des anciens Patriarches ; ce qui ſera la récompenſe de mes pénibles travaux !

LE CHEVALIER.

Mon ami !

LE PATRIARCHE.

Grand Dieu ! tu m'as appris de bonne heure à me résigner à tes décrets éternels ; mais si tu veux rompre tous ces nœuds qui m'atachent à la terre, ne me laisse donc pas languir abandonné de toute la nature ! —Vous savez, mon ami, quelle a été l'histoire de ma vie ? Ces titres, ces dignités, ces biens immenses, & la confiance dont le Roi m'honore, vous le savez, Sampajo, loin de les desirer, je les ai toujours éloignés de moi. Et la seule chose au monde que j'ai souhaitée — tout, tout m'a été refusé. On me confie aujourd'hui le salut des ames de tout un empire ; moi, qui ne me croyois pas capable de pouvoir être utile à quelques infortunés.

LE CHEVALIER.

Où trouver des hommes avec de si nobles sentimens, & plus dignes de remplir cette place que votre Eminence ?

LE PATRIARCHE.

Il est utile de se défier de ses forces ; mais cette heureuse humilité ne suffit pas toujours. Et je me vois nommé Grand Inquisiteur ! & je suis obligé moi-même de semer des épines sur la route que je dois indiquer pour arriver au bonheur. Je venois d'obtenir le consentement du Roi pour

réformer quelques abus de l'Inquisition. J'arrivois le cœur serein & satisfait pour jouir d'une heureuse soirée chez ma Léonor, & voilà que de nouveaux chagrins fondent tout-à-coup sur moi. Encore si je m'y étois attendu! Mes nerfs sont si sensibles, si foibles! ce qui me surprend, m'accable. Non, vous ne concevez pas ce que je souffre en ce moment pour vous, pour Léonor & pour cet infortuné — qui ne s'attendoit pas, sans doute, à trouver en Portugal une mort si affreuse!

LE CHEVALIER.

Mon frere le regarde comme le scélerat le plus rusé.

LE PATRIARCHE.

Gardez-vous, mon ami, d'ajouter foi aux discours de Timothée. Je suis fâché de vous parler ainsi d'un frere; mais je tremble que vous n'ayez un jour à rougir de cet homme-là. Diego, il est vrai, a manqué de prudence: il est coupable, & son évasion & sa résistance peuvent lui devenir funestes; mais je crois cependant qu'il mérite de nous attendrir à son sort. Peut-être, mon ami, m'accuserez-vous de foiblesse; mais j'ai pour le protéger un motif secret que vous n'avez pas. Ce Diego est Allemand, il a des

traits ſi frappans de reſſemblance, avec certaine perſonne . . . . .

LE CHEVALIER.

Que vous avez connue?

LE PATRIARCHE.

Oui, je vous l'ai confié — à Vienne, — je crois la voir encore, en le voyant. Non, je n'y puis rien; je ſens que Dieu ſeul peut effacer en moi un ſi doux & ſi cruel ſouvenir. Et cette illuſion malheureuſe de ma Niece aigrit encore ma bleſſure. Si j'en crois Violanta, le cœur de ma Niece infortunée eſt ſi enflammé, que la mort ſeule peut éteindre ce feu qui la dévore. — Ah, s'il m'étoit poſſible de remplir ſes vœux! & je n'oſe pas même en concevoir la penſée! — J'étois ſi fier de ma Léonor. Mais ſi je m'abandonne à quelque doux ſentiment, le ciel me punit dans l'objet même qui me l'a inſpiré; & chaque eſpérance, qui m'eſt arrachée, laiſſe au fond de mon cœur une plaie douloureuſe. Je le croyois inſenſible à force de ſouffrir! — On vient. Chevalier, ce que nous avons dit . . . . .

LE CHEVALIER.

Je vous entends.

LE PATRIARCHE.

Pas même à votre frere.

SCENE IV.

LE PERE TIMOTHÉE, LES PRÉCÉDENS.

LE P. TIMOTHÉE.

IL va se rendre ici. J'espere qu'il répondra à votre Eminence avec plus de respect.

LE PATRIARCHE.

Un cœur noble veut qu'on le traite avec générosité, &, si je ne me trompe, votre prisonnier mérite des égards.

LE P. TIMOTHÉE.

Je desire que votre Eminence juge toujours aussi bien de ma conduite, quelle jugera dans peu avec horreur le séducteur de sa Niece.

LE PATRIARCHE.

Ne le souhaitez pas. Que sait-on si les apparences ne vous en ont point imposé ?



SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DIEGO, PLUSIEURS ALGUAZILS.

LE PATRIARCHE.

COMMENT? chargé de chaines? & pourquoi donc cette févérité, mon Pere?

LE P. TIMOTHÉE.

Votre Eminence n'ignore pas comme il s'eft conduit.

LE PATRIARCHE.

Vous le voyez, D. Diego; votre réfiftance n'a fervi qu'à vous nuire. Vous auriez pu, ce me femble, vous épargner cette humiliation. Donnez-moi votre parole d'honneur de vous rendre demain à la *Santa-Cafa*, & de vous foumettre à la Sentence du faint Tribunal. Promettez que, fans une permiffion expreffe de ma part, vous ne fortirez pas de Lifbonne. (*Diego differe.*) Puifqu'il ne vous refte aucun moyen de prendre la fuite: il me femble que ces fers devroient vous être à charge. Et je ne voudrois pas que la maifon de ma Niece fervît jamais de prifon.

DIEGO.

Je le promets, Monſeigneur, mais...

LE PATRIARCHE.

Et quoi?

DIEGO *montrant le Pere Timothée.*

Ne m'expoſez point, de grace, à la dériſion de cet homme là.

LE PATRIARCHE *regarde le Pere Timothée d'un œil ſévere.*

Qu'on lui ôte ces fers. (*Aux Alguazils.*) Sortez & attendez mes ordres.

DIEGO.

Je vous remercie, & n'oſe lever les yeux devant vous. Hélas, il vous étoit bien permis de me traiter avec moins de douceur.

LE PATRIARCHE *bas à Sampajo & au Pere Timothée.*

Voulez-vous me permettre, Meſſieurs, de l'entretenir ſeul un moment?

(*Le Pere Timothée & le Chevalier Sampajo ſortent.*)



SCENE VI.

LE PATRIARCHE ET DIEGO

LE PATRIARCHE *attendri après avoir fixé Diego pendant quelques minutes.*

MAIS quelle fureur, jeune insensé, vous a conduit ici pour vous perdre; pour troubler le repos d'une famille heureuse; pour enivrer d'amour une fille infortunée, qui ne peut être à vous? Je vous estimois, Diego, je vous ai toujours aimé, je vous croyois un cœur honnête; & vous m'avez trompé! Que vous m'avez blessé là! (*Il met la main sur son cœur.*) C'est bien cruel à vous, Diego!

DIEGO.

Monseigneur....

LE PATRIARCHE.

Croyez, croyez un vieillard, qui a été jeune & sensible: croyez qu'il vient un âge mûr où l'on voudroit avoir su triompher de son cœur.

DIEGO.

Monseigneur, s'il m'étoit permis...

LE PATRIARCHE.

Je ſais tout ce que vous deſirez de m'apprendre; & même tout ce que vous auriez à me dire, je le ſais. Donna Violanta, qui certainement eſt votre amie, m'a fait de tout un récit beaucoup plus avantageux, ſans doute, que vous ne pourriez le faire vous même. Oui, je le crois, vous n'avez pu réſiſter aux charmes de ma Niece, & votre amour étoit auſſi pur que ſon cœur. Vous l'aimiez, dites-vous? hé bien, dès ce moment même il falloit, dût-il vous en coûter la vie; il falloit ſe réſoudre à ne plus la revoir. Vous croyez cet effort impoſſible? — J'ai connu autrefois une femme, elle étoit auſſi Allemande, qui aimoit éperdûment un jeune Portugais dans des circonſtances ſemblables. —Elle lui avoit tout ſacrifié! —A peine eut-elle appris qu'une pareille union feroit le malheur de ſon Amant aimé, qu'elle renonça à lui pour jamais; & pour lui ôter toute eſpérance de la fléchir un jour, elle en épouſa un autre qu'elle n'aimoit pas; & depuis, ſon Amant n'a jamais entendu parler d'elle.

DIEGO.

Je ne veux pas me juſtifier.

LE PATRIARCHE.

Ne m'interrompez pas, Diego. Je vous par-

donne le chagrin que vous m'avez causé; vous ne vouliez pas m'affliger. Non, mes larmes ne vous accableront point. (*Il essuie ses larmes.*) J'espere que ce qui s'est passé entre vous & les Moines de Lisbonne, n'aura pas de suites funestes; & je ne crois pas fondées les autres plaintes que l'on m'a faites de vous. Il faut vous présenter demain devant le Tribunal de la *Santa-Casa.* Probablement que, suivant nos loix, vous y resterez prisonnier jusqu'à la décision du Tribunal. C'est moi-même qui serai votre juge, & je ne veux rien négliger pour terminer cette affaire heureusement pour vous. Mais, sur le champ, il faudra s'éloigner du Portugal & me jurer de n'y jamais rentrer; & c'est à cette condition seule, que je fais taire nos loix, qui condamnent à la mort quiconque s'est enfui de la *Santa-Casa*, ou qui fait résistance aux Alguazils.

DIEGO.

Ah! ç'en est trop, ç'en est trop.... & ce n'est pas assez! —Ame généreuse & sensible, remettez-moi de nouveau entre les mains de mon ennemi! Il ne me donnera que la mort! —Et votre générosité cruelle,... Faites de moi ce que vous desirez, tout ce que l'on voudra. Léonor ou la mort, voilà mon choix. Vous ne pouvez me donner votre Niece; laissez-vous attendrir

& donnez moi la mort. Elle viendra bientôt mettre un terme à mes douleurs, je l'espere, j'en suis sûr. —Mais, dites moi, vous, ô le plus saint & le plus aimable d'entre les hommes, comment, avec un cœur si sensible, avez-vous pu atteindre l'age mûr?

LE PATRIARCHE.

Comment cela? (*avec émotion*) Que voulez-vous de mon cœur? —Je vous plains, infortuné jeune homme. —Mais aussi que j'ai souffert! J'ai beaucoup souffert dans le monde! —Jeune homme, il vient une vie, une vie qui nous récompense! (*Il lui donne la main.*) C'est là que les ames généreuses & sensibles se reverront un jour. (*à part*) Les Hérétiques & les Croyans. —Regardez-moi bien, afin que nous puissions nous y reconnoître. Regardez-moi encore. (*Après une courte pause.*) Embrassez-moi. (*Il l'embrasse.*) Partez, séparons nous en ce moment. Il ne faut pas nous attendrir tous deux.

DIEGO.

Où voulez-vous que je porte mes pas? Il n'y a donc plus aucune espérance de posséder Léonor!

LE PATRIARCHE.

Aucune, aucune. Pourquoi, cruel, me le demandez-vous? Ne vous l'ai-je pas dit? Ne savez-vous pas que, dans ce monde, Léonor ne peut être unie à un Hérétique?

DIEGO.

Hérétique? Et si Diego ne l'étoit plus?

LE PATRIARCHE.

A bras ouverts, je vous recevrai dans le sein de notre Eglise. Mais si l'amour seul vous y faisoit entrer..... Ah, Diego! nous avons assez d'hommes ordinaires!

DIEGO.

Ne méprisez pas Diego. Ecoutez & soyez mon juge. Si un homme étoit persuadé au fond de son cœur que ces deux religions sont également bonnes, quand on y remplit ses devoirs. Si cet homme étoit éloigné de sa patrie, qu'il n'eût point à craindre d'y porter le scandale, seroit-il coupable alors de consulter un moment ses avantages temporels?

LE PATRIARCHE.

Demandez-le à votre conscience.

DIEGO.

Oui, si Léonor étoit ma femme, peut-être... Mais à présent, non, je ne le ferai jamais.

LE PATRIARCHE.

Et pourquoi me faire cette demande? Dans ce qui regarde la conscience & l'honneur, un homme tel que vous, Diego, ne doit consulter que son cœur. —N'auriez-vous plus rien à me dire?

DIEGO.

Rien.

LE PATRIARCHE.

La Reine a entendu parler de vous. Elle m'a chargé de m'informer de votre famille. J'ai lu dans son cœur, & j'ai vu qu'elle aimoit avec bonté tous ses compatriotes. Vous avez nom Diego de Wallborg?

DIEGO.

Oui.

LE PATRIARCHE.

Ne m'avez-vous pas dit que votre pere étoit du Portugal? Votre nom est allemand.

DIEGO.

Mon Pere étoit un Gentilhomme Portugais. Pour le récompenser de ses services, l'Empereur le nomma Chevalier de l'Empire. Je l'ai perdu très-jeune. Ma mere, Allemande & Protestante, ne m'a jamais voulu découvrir ni son nom, ni la cause de son éloignement du Portugal. Elle a des biens considérables, & demeure à Hambourg.

LE PATRIARCHE.

Votre mere est Allemande? (*avec châleur*) Elle ne seroit pas de Vienne? Quelle est sa famille? —Que me serviroit de le savoir! Dites-moi ce qui vous a amené à Lisbonne?

DIEGO.

C'étoit ma route pour aller dans le Brésil.

LE PATRIARCHE.

J'aurois bien mieux aimé vous y connoître qu'à Lisbonne.

DIEGO.

Votre Eminence a donc été dans le Brésil?

LE PATRIARCHE.

J'y ai demeuré plusieurs années. Qui est-ce?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LEONOR.

LE PATRIARCHE.

Que demandez-vous, Mademoiselle?

DONNA LEONOR.

Mademoiselle? —Ne suis-je plus votre Léonor?

LE PATRIARCHE.

Oh, que vous m'avez causé de cruels chagrins! Comment avez-vous pu, vous Léonor, vous?... Je ne vous ferai point de reproches. Je laisse à vos remords le soin de vous punir. Non, je ne puis

vous pardonner de m'avoir fait un secret d'une affaire si importante pour mon bonheur, puisqu'il s'agissoit de vous rendre heureuse. Pourquoi ne m'avoir pas demandé conseil ? pourquoi ne m'avoir pas confié, comme autrefois, vos desirs, vos craintes, vos espérances & vos plus secretes pensées ? Ne vous ai-je pas toujours conseillée avec douceur, ne vous ai-je pas serrée tendrement sur mon cœur, en disant : ma Léonor, mon enfant, voilà ce qu'il faut que tu fasses. Vous veniez vous asseoir sur mes genoux, je vous inondois de mes larmes. Dites-moi, ne puisiez-vous pas toujours de nouvelles forces, de nouvelles consolations dans ma tendresse pour vous ? Quand je promis à ma sœur mourante de vous servir de Pere, quand son œil, déja éteint, sembloit implorer encore mon amitié pour sa fille abandonnée, Ah ! Léonor je ne pensois pas qu'un jour vous ne me permettriez pas d'essuyer vos larmes !

DONNA LEONOR.

Ah ! mon cher Oncle, pourquoi n'ai-je pas consenti à ce que Diego m'avoit demandé tant de fois ? Il vouloit tout vous découvrir. Oui nous serions plus heureux sans doute. Mais le Ciel, qui voit mon cœur, sait que cet effort de courage étoit au-dessus de mes forces. Ma voix se glaçoit

ſur mes levres tremblantes, toutes les facultés de mon ame étoient comme épuiſées. Je n'avois de penſée ni de ſens que pour aimer mon Diego. Mais hélas! j'aimois, & qui n'eſt pas ſecret quand il aime? Je n'ai pas même oſé le dire à mon confeſſeur.

LE PATRIARCHE.

Et qu'eſt-ce donc, Léonor, que ce langage? Quand aurez-vous fini de me parler de votre amour?

DONNA LEONOR.

Quand j'aurai fini?

LE PATRIARCHE.

N'y ſongez plus.

DONNA LEONOR.

Ne plus y ſonger? Ma derniere penſée, je la donnerai toute entiere à l'amour. Hélas, je ne le vois que trop en ce moment. Ils ſe reſſemblent tous. Ce n'eſt pas un cœur qu'ils ont là, c'eſt une pierre. Vos bienfaits & votre doux ſourire ſont une violence cruelle. Le poiſon caché ſous les parfums les plus agréables eſt toujours un poiſon! O ma mere, ma mere, ſi tu vivois encore! ſi du haut du ciel tu peux laiſſer tomber tes regards ſur mon cœur, vois comme ils l'ont briſé! Des hommes inſenſibles veulent juger des ſentimens de ta fille.

LE PATRIARCHE.

Léonor !

DONNA LEONOR.

Et pour juger de mes douleurs, ſavez-vous ſeulement ce que c'eſt que d'aimer, vous tous qui fites vœu de n'être jamais hommes ! Et vous mon pere, n'avez-vous pas étouffé le plus heureux inſtinct de l'humanité ? Allez dans vos retraites, au fond de ces tombeaux où l'on appelle l'amour un crime, & l'inſenſibilité un devoir ; mais ici parmi des hommes c'eſt l'amour ſeul qui nous fait agir, & tout eſt gouverné par l'amour.

DIEGO.

Ah, Léonor vous êtes injuſte. Si vous ſaviez avec quelle douceur il m'a traité ! — Dieu! falloit-il donc que ce fut moi qui vint troubler la paix de cette famille ! Et pourquoi n'en ſuis-je donc pas ſeul la victime ?

DONNA LEONOR.

Ceſſe de te plaindre, Diego. Et qu'importe après tout. Il faut que deux cœurs ſoient ſacrifiés à l'amour : — ſacrifiés ? — Oui, cela ne peut être autrement. Diego, nous méritons cet honneur : nos ames ſont innocentes & pures.

LE PATRIARCHE.

O ma fille ! que vos regards ſont terribles !

Qu'est devenue la foi que vous aviez promise à l'Eternel! Religion sacrée, sainte vertu, Léonor ne vous entend plus. Quoi? toutes mes espérances seroient anéanties. Avez-vous oublié que le premier devoir de la religion de vos peres est de se conserver à la vie?

DONNA LEONOR.

Et que m'importe à moi de vivre, si Diego ne vit plus pour moi? & qui peut retenir sur la terre une orpheline infortunée qui n'a plus ni espérance ni desirs? —& qui est morte dans tout ce qui lui étoit cher.

LE PATRIARCHE.

Vous ne m'aimez donc plus? Vous ne voudriez donc pas vous conserver pour moi?

DONNA LEONOR.

Oui, je vous aime, je vous honore, & plus même, s'il est possible, qu'une fille ne peut honorer son pere. Mais au prix de l'amour qui me brûle, non ce n'est rien qu'une amitié si tendre. Et puis le peu de tristes jours qui vous reste encore à vivre, sera bientôt écoulé. Et je resterois seule dans toute la nature. Dès qu'une fleur est une fois arrachée du sein de la terre, que nous importe qu'elle se flétrisse une heure plus tôt ou plus tard. Tant que Diego vivra pour moi, je

ſaurai triompher de mes douleurs : mais ſans lui...

LE PATRIARCHE.

J'avois cru que ma Léonor n'ignoroit pas que c'eſt un crime d'attacher ſon ame toute entiere à des biens que la mort peut nous ravir.

DONNA LEONOR.

La faute en eſt au Dieu qui m'a créé ſenſible. — Ce ſeroit un crime d'aimer ? — Oh, quand mon cœur ne me reproche rien, je ſuis ſans inquiétude. — Mais êtes-vous bien perſuadé, mon Oncle, au fond de votre cœur, que l'amour eſt un crime ? Vous même avez vous pu ne pas aimer ?

LE PATRIARCHE.

Mais quels tourmens affreux n'ont pas déchiré mon cœur !

DONNA LEONOR.

Eh bien, & moi auſſi je veux ſouffrir, & cent fois plus encore qu'un être ſenſible ait jamais ſouffert. J'aimerai pendant le jour ; & la nuit, je veux veiller, prier, ſoupirer & frapper de mon front la terre arroſée de mes larmes.

LE PATRIARCHE.

Ma Léonor, ſoumettez-vous réſignée à la volonté de l'Eternel, & demandez-lui aſſez de force

pour triompher de vos malheurs. J'attends de vous, Don Diego, que vous inſpiriez à ma Niece ces nobles ſentimens. Eſt-il en mon pouvoir de vous unir ? — Voici vos lettres, Léonor, je ne les ai pas lues. Reprenez-les.

DONNA LEONOR.

C'eſt à lui qu'elles appartiennent. Prends-les, Diego.

LE PATRIARCHE *en les donnant à Diego.*

J'ai dit à votre ami, ma Léonor, quels ſont mes ſentimens. Quand vous ſerez plus tranquille, je vous en dirai d'avantage. Je vous laiſſe ici vous entretenir ſeuls un moment. Vous devez l'un & l'autre vous inſpirer le courage des belles ames.

DIEGO.

O Monſeigneur, n'abandonnez donc pas votre fille en ce moment. Jamais ſon cœur n'eut tant de beſoin de vos douces conſolations.

DONNA LEONOR.

Non, non. — Diego me dira vos ſentimens ? Faut-il nous ſéparer ?

LE PATRIARCHE.

Oui. Puis-je faire autrement ?

DONNA LEONOR.

Je n'ai donc plus beſoin de rien.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE PERE TIMOTHÉE *arrive avec précipitation*, LE CHEVALIER SAMPAJO *entre à pas lents, d'un air sombre.*

LE P. TIMOTHÉE.

MONSEIGNEUR, je n'ai qu'un mot à vous dire.

(Le P. Timothèe éloigne le Patriarche, & lui parle en secret.)

DONNA LEONOR *à Diego.*

Et toi, mon Diego, as-tu consenti ? —

DIEGO.

Ils m'arracheront de toi !

DONNA LEONOR.

Qui le pourroit jamais ? Pourront-ils empêcher que la mort nous unisse ! —Tiens, Diego, regarde donc ce qu'ils ont là. Vois-tu ton ennemi sourire d'une joie cruelle ? —Que nous importe !

DIEGO *au Chevalier Sampajo.*

Et qu'a-t-il donc votre frere, Monsieur ?

LE CHEVALIER *d'un air sérieux.*

Vous le ſaurez bientôt, ſi vous l'ignorez encore. — Mademoiſelle, je vous plains.

DONNA LEONOR.

Je vous remercie. Oui, mon ſort eſt à plaindre. — Mais qu'eſt-ce donc que je vois?

LE PATRIARCHE *après avoir lu pluſieurs fois une lettre que lui a remis le Pere Timothée, s'avance tout-à-coup vers Diego d'un air irrité.*

Connoiſſez-vous certain Mylord Edouard?

DIEGO.

Oui.

LE PATRIARCHE.

Lui avez-vous parlé aujourd'hui?

DONNA LEONOR *se mettant tout-à-coup entre le Patriarche & Diego.*

Arrête! je veux répondre pour toi. — Oui.

LE PATRIARCHE.

Etiez-vous convenus enſemble, de vous enfuir cette nuit ſur un vaiſſeau Anglois?

DONNA LEONOR & DIEGO.

Oui!

LE PATRIARCHE.

Avec ma Niece? Déguisés tous les deux sous des habits de Matelots?

DONNA LEONOR.

Oui.

LE PATRIARCHE.

Pour cette fois vous avez raison, P. Timothée. (*Il tire le cordon de la sonnette.*) Oui? Et vous m'aviez promis de ne pas sortir de Lisbonne sans mon aveu? (*aux Domestiques qui arrivent*,) Faites entrer les Alguazils. (*Un Domestique sort.*) Je vous connois donc à présent perfide séducteur. Eh bien, puisque vous m'y avez forcé, que les justes loix vous punissent. (*Aux Alguazils qui entrent.*) Emparez vous de cet homme, & malheur à lui s'il vous fait résistance.

DIEGO.

Je n'en ferai pas.

DONNA LEONOR.

Mais moi! (*Elle tire un Poignard caché sous sa robe, & s'elance sur les Alguazils qui reculent d'effroi.*) Osez porter la main sur Diego!

LE PATRIARCHE.

Vous êtes en délire, Léonor.

(Le Pere Timothée veut arrêter Léonor, & furieuse, elle a déja levé son poignard pour l'en frapper, lorsque Diego le lui arrache, le jette à terre, & la porte sur un fauteuil. Le Chevalier Sampajo ramasse le poignard.)

DONNA LEONOR.

Quoi ? laisse-moi, laisse-moi, Diego !

LE PATRIARCHE *à un Domestique.*

Appellez Catalina, & dites à Donna Violanta de ne pas sortir sans ma permission de son appartement. (*Le Domestique sort.*) Je puis pardonner à ma Niece ; mais non à Violanta qui a plus d'expérience & de raison. Demain avant le jour vous le conduirez à la Ville. — Chevalier, je vous attends dans mon cabinet. Non, restez. Vous, mon Pere, suivez mes pas.

(Il sort.)

LE P. TIMOTHÉE *bas à l'Alguazil.*

Prenez bien garde sur-tout qu'il ne vous échappe. (*Il sort.*)

DONNA LEONOR *à Diego.*

Et c'est toi, malheureux, qui a retenu mon bras ! (*au Chevalier Sampajo,*) Rendez-moi mon poignard !

DIEGO.

Je vous en conjure, ô Léonor, ſoyez tranquille.

DONNA LEONOR.

Soyez tranquille, ſoyez tranquille ! & voilà ce que vous me répétez ſans ceſſe. Oh, laiſſez-moi parler, & gémir & crier, ſi vous ne voulez pas, que cette angoiſſe dont mon cœur eſt ſerré, ne me ſuffoque. On veut m'ôter la vie, & vous me criez tous : Ne vous défendez pas !

LE CHEVALIER.

C'eſt vous ſeul, Diego, qui vous rendez malheureux, qui nous rendez tous malheureux.

DIEGO.

Rappellez-vous, Léonor, nos conventions ſacrées. Nous n'avons rien perdu, ſi le courage nous reſte encore.

(Il lui parle à l'oreille.)

DONNA LEONOR.

Oh ſi c'eſt là ton ferme deſſein — bien, bien. — Alors, je ſuis ſans inquiétude.

L'ALGUAZIL.

Suivez-moi, Monſieur.

DIEGO.

Je vous ſuis. (*au Chevalier*) Ayez la généroſité, Monſieur, d'aſſurer ſon Eminence que ce projet étoit formé, avant de lui donner la parole qu'il m'avoit demandée. Et que je n'ai jamais promis en vain.

LE CHEVALIER.

Je le lui dirai.

DIEGO.

Voilà tout ce que j'ai, Monſieur, à lui faire ſavoir. Me jugera demain, qui voudra.

DONNA LEONOR. *ſortant d'une profonde rêverie.*

Oui cela ſera bien, très-bien. Pourvu que l'on ait encore l'eſpérance de ſe revoir, on n'eſt plus ſi agité. En effet je m'étois d'abord trop émue. Me voilà, je le ſens, devenue tout autre à préſent. — Pauvre Diego, un peu de vin ſoutiendroit tes forces épuiſées ; je t'en enverrai. Entends-tu ?

DIEGO.

Oui.

DONNA LEONOR.

Chevalier, dites-moi donc. La lune brillera-t-elle cette nuit ?

LE CHEVALIER.

Aujourd'hui ? je le crois. Oui : elle sera à minuit dans son plein.

DONNA LEONOR *à Diego.*

A minuit, mon bien aimé, à minuit, je regarderai la lune & je boirai à ta santé, Diego. En feras-tu de même ?

DIEGO.

Oui, je le ferai.

DONNA LEONOR *au premier Alguazil.*

Avez-vous une montre ?

L'ALGUAZIL.

Oui.

DONNA LEONOR.

Donnez la moi. A minuit précis, Diego. (*A l'Alguazil.*) Je vous prie, mon bon ami, de traiter votre prisonnier avec douceur jusqu'à minuit. (*Elle regle sa montre, minute pour minute, sur celle de l'Alguazil, & la lui rend. A Diego.*) Viens dire adieu à Léonor —à la face du Dieu vivant : aussi solemnellement que tu dois lui adresser ta mourante priere. Embrasse-moi. Ah ! —Nous aurions vécu si heureux ensemble! Encore une fois, Diego.

DIEGO *attendri, tombe à genoux devant elle.*

O! Léonor! nous ferons unis... dans le sein de l'Eternel.

DONNA LEONOR.

Leve-toi. Est-ce que tu pleures? Non. Bien, bien. Et ni moi non plus, je n'ai plus de larmes à répandre. Ces yeux, qui ne te verront plus, ne doivent pas pleurer. Il n'y a plus rien sur la terre qui mérite une larme. Eloigne-toi, Diego, va-t-en, va-t-en, —je ne veux plus te voir.

DIEGO *aux Alguazils.*

Emmenez-moi.

(*Les Alguazils le relevent & l'emmenent.*)

DONNA LEONOR *les bras étendus vers Diego, effrayée & tremblante.*

Va, va! Oh! reste, reste encore! On l'emmene. —Ah! une fois encore! —Diego! seulement un regard... Oh!

(*Elle le suit des yeux & se précipite dans les bras de Violanta qui entre.*)



SCENE IX.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, DONNA VIOLANTA, CATALINA.

DONNA VIOLANTA

derriere le Théatre.

JE le veux, vous dis-je. Un Patriarche n'en impose pas à l'amitié. —O ma chere Léonor!

DONNA LEONOR *en appuyant sa tête sur le sein de Violanta.*

Ah, Violanta! —On l'a emmené. C'est de là (*elle met la main sur son sein*) qu'ils l'ont arraché. Et ce regard qu'il a laissé tomber sur moi, lorsqu'il en étoit déja loin, —l'avez-vous vu Chevalier? Mais, hélas! ce n'est pas votre cœur qui pouvoit le sentir. Ah, Violanta! c'est ainsi que le soleil, en s'élançant au sein des mers, lance le dernier de ses rayons. Ce rayon est foible & mourant.... & cependant on sent qu'il est parti du soleil. —Le dernier! Grand Dieu! —Que vous me regardez fixement, Violanta! Est-ce donc que ma tranquillité vous étonne?

DONNA VIOLANTA.

O ma chere ! ô mon infortunée Léonor ! Si votre amie pouvoit vous secourir. —Mais peut-être. . . .

DONNA LEONOR.

Il n'est plus de peut-être. Je suis lasse de vaines illusions. Si je pouvois seulement le revoir une fois encore, cet homme généreux & plein d'amour pour moi ! —Mais non, il n'est pas possible.

DONNA VIOLANTA.

Oui, vous le reverrez.

DONNA LEONOR.

Si je n'en étois pas persuadée, croyez-vous donc que je resterois ici à me contenter de vaines paroles. J'ai un ami, un ami puissant & sûr, & qui n'a jamais abandonné les malheureux. Vous me fixez avec étonnement, Chevalier? Les heureux ne le connoissent pas, cet ami compatissant. Vous verrez comme il viendra me soulager dans mes infortunes. Quand on l'appelle, sa main seche nos larmes & son haleine calme les feux qui nous dévorent ; & le cœur même en l'embrassant se glace.

LE CHEVALIER.

Non, vous ne pouvez concevoir, Mademoiſelle, combien je ſuis ſenſible à vos douleurs. Je plains ſincérement votre ami.

DONNA LEONOR.

Oui? Que les hommes ſont bons cependant! Je n'ai point encore vu de malheureux qui n'en ai été plaint, —quand il n'étoit plus temps!

LE CHEVALIER.

Vous ne me rendez pas juſtice, Léonor. Si Diégo étoit digne de votre amour....

DONNA VIOLANTA.

Oui, Monſieur, il en eſt digne; & vous devez en croire à mon témoignage. Je ſuis même étonnée que vous en ayez pu douter un inſtant. Les belles ames devroient ſe reconnoître au premier regard.

DONNA LEONOR.

Hé bien, quoi?

LE CHEVALIER.

Oui, Léonor, je m'intéreſſerai pour Diego, & je le défendrai avec tant de chaleur....

DONNA LEONOR.

Il eſt trop tard. Obtenez de mon Oncle

que je le revoie une fois encore, avant qu'on l'emmene pour jamais loin de moi. Et vous ferez mon Ange tutélaire. Car, voyez-vous, j'avois encore bien des choses à lui dire. Je n'ai plus à lui parler de cette vie, mais de celle que le Dieu vivant à promise aux ames justes. Je suis la seule qui puisse ébranler ses sentimens & convertir son cœur. Ne sait-il pas tout mon amour pour lui? Tous les autres s'efforcent de le perdre. Peut-il croire que de cruels ennemis s'intéressent à son bonheur? O Chevalier! faites, s'il est possible, que je l'entretienne un seul instant. Cet adieu cruel étoit trop précipité, trop imparfait, pas assez satisfaisant. Vous l'avez éprouvé, sans doute; lorsqu'on se dit deux fois adieu, la séparation est moins cruelle.

LE CHEVALIER.

Soyez persuadée, Mademoiselle, que je ferai tous mes efforts, pour vous obtenir cette grace de son Eminence.

DONNA LEONOR.

Mais, cher Chevalier, il faut que ce soit dès aujourd'hui, & ce soir avant minuit. —Dieu! si minuit étoit passé!... Vous me le promettez, je le verrai avant minuit?

LE CHEVALIER.

Ma parole eſt ſacrée.

DONNA VIOLANTA.

Rentrons, ma Léonor, dans votre appartement. Vous avez beſoin de repos.

DONNA LEONOR.

J'ai beſoin d'être ſeule. Car pour me préparer à cet entretien, je veux me proſterner devant Dieu, dans le ſilence du recueillement. Adieu, Monſieur, ſi vous réuſſiſſez, un ami volera auſſi à votre ſecours, quand vous gémirez accablé ſous le poids de l'infortune.

CATALINA

Mademoiſelle, j'entends venir ici le Pere Timothée.

DONNA LEONOR.

Retirons-nous. Chevalier, le bonheur d'une ame immortelle eſt entre vos mains.

(*Elles ſortent.*)



SCENE X.

LE PERE TIMOTHÉE, LE CHEVALIER SAMPAJO, UN DOMESTIQUE.

LE P. TIMOTHÉE.

Vois, comme au frémissement de ma robe, tout fuit épouvanté.

LE CHEVALIER.

Cela m'étonne. Tous les malheureux devroient au contraire chercher un asyle auprès de toi.

LE P. TIMOTHÉE.

Ne vois-tu pas que c'est la honte seule qui leur fait craindre ma présence? Ce qui me fâche, c'est qu'il faut que, sur le champ, j'aille à Bellem instruire la Reine de tout ce qui vient d'arriver. Je suis aussi chargé d'emmener avec moi le Médecin du Patriarche. Son Eminence ne se trouve pas bien en ce moment. Mais, au reste, je prends la voiture du Patriarche, & je serai bientôt de retour. Il peut arriver que ma présence soit ici nécessaire, pour que ce premier feu de la colere ne s'éteigne pas. Le Patriarche est encore

très-irrité, cependant il me ſemble qu'il ne croit pas trop fermement ce que je lui ai dit. Ainſi tout dépend ici abſolument de toi. Il faut que tu acheves de le faire entrer en fureur contre Diego. —Mais, que veut dire ce regard ſombre? Quoi? deux ou trois larmes, & quelques *hélas!* t'auroient-ils attendri? Ne devrois-tu pas rougir de honte, Militaire efféminé?

LE CHEVALIER.

Eſt-il donc poſſible, grand Dieu, qu'un Miniſtre de paix ait un cœur ſi cruel!

LE PATRIARCHE.

Oui? Et voilà donc quels ſont tes remercîmens? Sans moi, ſans ma vigilante amitié, ta Léonor ſeroit perdue à jamais pour toi. Si une heureuſe circonſtance n'avoit pas fait tomber cette lettre entre mes mains, auriez-vous ſoupçonné ſeulement le projet qu'ils avoient formé? Nous avons ici à combattre de ruſés adverſaires, & qu'il s'en eſt peu fallu, que la perfide Violanta ne m'ait fait prendre le change. Me tromper? moi?

LE CHEVALIER.

Je t'en conjure, mon Frere, ne ferme pas ton cœur à l'infortuné Diego. Et n'eſt-ce pas un homme? Je crois bien que mon intérêt ſeul eſt

le motif qui te fait agir ; mais je crains cependant que Léonor ne puisse être jamais à moi. Sa blessure est trop profonde. Jamais un autre amour ne prendra racine dans son cœur.

LE P. TIMOTHÉE.

Fantômes, que tout cela. Ne veux-tu point m'apprendre à connoître les femmes, moi qui.... Tu ne sais donc pas que les plus vertueuses n'ont rien de caché pour moi ? Je sais bien qu'on n'oublie pas si aisément son premier amour ; mais as-tu déja vu une seule femme qui ait épousé son premier amant ? — Voudrois-tu renoncer à ton bonheur, au moment même où tu vas en jouir ? Il ne falloit pas songer à épouser Léonor, si tu sentois au fond de ton cœur le moindre scrupule, de te débarrasser d'une demi-douzaine de rivaux. Je veux dire par des moyens permis, tels que celui-ci. Je ne le déteste cet homme, que parce qu'il met un obstacle à ton bonheur ; quoique son insolent orgueil mériteroit bien quelque châtiment severe. Tu le vois, je ne cherche qu'à me défendre moi-même. Il faut le mettre dans l'impossibilité de nuire à nos intérêts ; & voilà tout. Je ne veux pas lui ôter la vie ; cependant si les loix le condamnent.... Est-il en mon pouvoir de les changer ? S'il n'a pas mé-

rité la mort, nous le ferons ſecretement enlever dans nos Colonies. Qu'il y travaille. Lorſqu'il ſera une fois deſcendu dans les mines de l'Amérique, je t'en réponds, il ne reverra jamais un rayon de ſoleil. Tu me regardes? Et ſi je te diſois, Chevalier, que je tiens là dans ma poche une lettre, qui peut ruiner tes plus brillantes eſpérances. Si elle tomboit entre les mains du Patriarche, je vois déjà le ſuperbe Diego s'avancer vers nous en triomphe, abjurer ſon héréſie, obtenir la main de Léonor, & le Chevalier Sampajo.... en ſera témoin : ou bien il s'en ira, & puis on tournera en dériſion le Chevalier Sampajo.

LE DOMESTIQUE *entre.*

Mon Révérend, la voiture eſt prête.

LE P. TIMOTHÉE.

Je deſcends. (*Le Domeſtique ſort.*) Ce maudit contre-temps! Il faut bien engager ſur-tout le Patriarche à faire conduire cet homme ſur le champ à Liſbonne : ſinon il eſt à craindre que ces femmes ne nous préparent de nouvelles ruſes. Quand nous l'aurons une fois à la *Santa-Caſa*, ſi jamais il en ſort, je veux que l'on me jette à ſa place ſur le bucher. A peine y ſera-t-il entré qu'on lui arrachera toutes ſes eſpérances avec ſon

habit, & il ne lui en reſtera plus que dans la mort.

LE CHEVALIER.

Mon frere, mon frere !

LE P. TIMOTHÉE.

Ces craintes, ces gémiſſemens, les larmes de ces femmes, les regards du Patriarche, tout, — tout m'irrite. Ne pas voir avancer une affaire ſi bien commencée, conduite avec tant de prudence, n'eſt-ce pas de quoi entrer en fureur ? Et, au fond, ne deſires-tu pas réellement de t'unir à Léonor ?

LE CHEVALIER.

J'ai appris à borner mes deſirs. Et des choſes impoſſibles ......

LE P. TIMOTHÉE.

Impoſſibles, dis-tu ? Avant ſix ſemaines cet enthouſiaſme de Léonor ſera glacé. Arme-toi donc de courage. — Ou explique-toi. Car enfin ſi tu ne le veux pas, je vais remettre cette Lettre au Patriarche, & demain Léonor Almeida ſera l'épouſe de l'incomparable Diego.

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-ce donc que cette lettre ?

LE P. TIMOTHÉE.

Une lettre dont je ne me déſaiſirois pas pour des tonnes d'or. La vois-tu : *A Don Duarte Gonzaga, Archevêque de San Salvador.* Cette lettre met la réputation du Patriarche entre mes mains. C'eſt moi qui ſerai à l'avenir le Patriarche du Portugal. Je n'en aurai pas le titre, il eſt vrai : mais le Patriarche n'en ſera pas moins ſoumis au Pere Timothée.

LE CHEVALIER.

Je ne connois rien à tes diſcours.

LE P. TIMOTHÉE.

Ton amitié pour le Patriarche n'eſt pas, je l'eſpere, aſſez puiſſante pour te forcer jamais de trahir ton frere ? Et pour te montrer combien il eſt néceſſaire d'éloigner ce Diego.... Tu ſais que le Patriarche a été chargé d'une Ambaſſade à Vienne ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE P. TIMOTHÉE.

Et tu as, ſans doute, entendu parler de certaines viſites qu'il faiſoit à une jeune Allemande ? Mais enſuite, lorſque ſa famille lui a fait prendre

l'état eccléſiaſtique, comme un moyen ſûr de parvenir promptement aux honneurs, il a été obligé de renoncer à cette femme, & d'ailleurs elle étoit Proteſtante. Mais l'amour avoit ſi bien pris racine dans ſon cœur, que — Il ne faut pas s'en étonner; tout cela eſt dans la nature! — qu'elle a donné le jour à notre aimable Diego.

LE CHEVALIER.

De grace, mon frere, explique-toi. Seroit-il poſſible?.... Mais de qui le ſais-tu?

LE P. TIMOTHÉE.

Et par cette lettre que j'ai trouvée ſur lui. Diego, lui-meme, ne ſait rien de tout cela. Un certain Don Diego Macedo, qui étoit alors de la ſuite de l'Ambaſſadeur, & qui eſt reſté en Allemagne, ſans qu'on ait jamais plus entendu parler de lui, a épouſé cette femme; & même il eſt très-probable que Diego le croie réellement ſon pere. Sa mere l'avoit, ſans doute, envoyé dans le Bréſil avec cette lettre pour le préſenter à ſon pere véritable. Car ils ignorent tous deux que ce Don Gonzaga, jadis Archevêque de San Salvador, eſt aujourd'hui Comte de Vimioſo, & Patriarche du Portugal. Comme il ſeroit très-poſſible que Diego en fut inſtrui, ou que ſa mere enfin pût dé-

couvrir que Don Gonzaga a été honoré depuis peu d'un Chapeau de Cardinal, il eſt abſolument néceſſaire d'éloigner cet homme là, très-promptement, & de maniere enfin que la découverte de cette parenté arrive toujours trop tard.

LE CHEVALIER.

Mais tu ne m'apprends rien que je ne ſache déjà. Le Patriarche lui-même m'a tout conté. Il m'en a parlé vingt fois. Donne-moi cette lettre.

LE P. TIMOTHÉE.

Oh! non. Ne crains rien, je n'en abuſerai pas.

LE CHEVALIER.

Tu me permettras au moins d'en prendre lecture?

LE P. TIMOTHÉE.

Cela peut ſe faire.

UN DOMESTIQUE *entre.*

Monſieur, ſon Eminence vous ſeroit obligée de vouloir bien hâter votre départ. La Reine va bientôt quitter la table.

LE P. TIMOTHÉE.

Je pars, ſur le champ. Oui, il faut que je

parte. A mon retour, je te la donnerai à lire. Mais je te recommande un secret inviolable.

LE CHEVALIER.

Laisse-moi la lettre au moins.

LE P. TIMOTHÉE.

Je m'en garderai bien. Adieu, mon frere. Un peu de prudence, & tu auras des remercimens à me faire. J'y compte.

(*Il sort avec le Domestique.*)

LE CHEVALIER.

Seroit-il possible?.... Et de qui donc auroit-il pu le savoir? — Quel événement extraordinaire!

LE P. TIMOTHÉE *revenant sur ses pas.*

Mon frere, ne va pas croire un mot de cette confidence au moins. Cette histoire n'est que pure invention de ma part; & il n'en est rien, je t'assure.

LE CHEVALIER.

Tu t'es trompé, mon ami, si tu cherches par ce moyen à me faire prendre le change. Et si cela n'étoit qu'une invention, qui t'auroit instruit du reste?

LE P. TIMOTHÉE.

Je veux dire, que c'eſt au moins bien différent de ce que je viens de te raconter. Tu ſauras tout, à mon retour de Bellem. Je ne te demande qu'un peu de patience. Je m'imagine pouvoir au moins compter ſur le ſilence de mon frere.

(*Il ſort.*)



SCENE XI.

LE CHEVALIER SAMPAJO,

après être reſté long-temps plongé dans une profonde rêverie.

OUI. C'eſt mon frere. —Si je découvre tout au Patriarche, & qu'enſuite il arrive que je me ſois trompé? —Et ſi tout ce qu'il m'a dit étoit vrai? —Léonor, ma Léonor, tu fais évanouir mes plus douces eſpérances! (*Il retombe dans ſes rêveries.*) J'ai donné ma parole à Léonor & je la tiendrai. —Oui : il faut que l'on ſache tout. A mon âge, aucune paſſion ne doit plus triompher de mon devoir. L'amitié parle; il me ſuffit. Si mon frere fait le mal.... c'eſt à lui d'en répondre.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

(Le Théatre représente l'Appartement de Léonor. Dans l'enfoncement on découvre un petit Autel dédié à la Vierge. L'Image de la Vierge est couverte sous un voile blanc.

SCENE PREMIERE.

DONNA LEONOR, CATALINA.

DONNA LEONOR *le coude appuyé sur une petite table. Elle vient d'écrire.*

VIOLANTA est-elle dans son appartement?

CATALINA.

Oui. Don Manuel qui vient d'arriver de Lisbonne, est en ce moment avec elle.

DONNA LEONOR.

Il sera bien surpris. Depuis qu'il est absent il s'est passé tant d'événemens extraordinaires.—Mes brasselets.

CATALINA *va prendre les brasselets & les attache sur les bras de Léonor.*

Vous avez écrit bien long-temps, Mademoiselle.

DONNA

DONNA LEONOR.

Il m'en a coûté beaucoup pour écrire ma lettre. Je ſuis ſi diſtraite. (*Elle avance ſes bras ſous les yeux de Catalina.*) Tiens, reconnois-tu ſon portrait? — & voilà celui de ſa mere. Quelle reſſemblance frappante! —Comment l'as-tu trouvé, Catalina, en lui remettant ma lettre?

CATALINA.

Il n'étoit point gai; mais content.

DONNA LEONOR.

Oui?

CATALINA.

Il vouloit au moins le paroître. Lorſque je lui parlois il avoit l'air gai; mais on voyoit bien que ſa gaieté ne partoit pas du cœur. Son ſourire reſſembloit à celui d'un ami, que nous arrachons tout-à-coup des bras du ſommeil. A meſure qu'il liſoit votre lettre, il oublioit à ſe contraindre, & ſa gaieté diſparoiſſoit peu-à-peu.

DONNA LEONOR.

Quelle heure eſt-il?

CATALINA *regardant à la montre de Léonor qui eſt ſur la table.*

Il eſt dix heures.

DONNA LEONOR.

Et Diego viendra à dix heures & demie? N'eſt-il pas vrai?

CATALINA.

Oui. — Oh, c'eſt un brave homme que le Chevalier Sampajo! L'Alguazil ne vouloit pas y conſentir abſolument. Mais comme le Chevalier lui a dit qu'il répondoit de la perſonne de Diego, il a bien fallu qu'il ſe rendît. Cependant il ſe tiendra, avec ſes gens, en ſentinelle dans cette gallerie & ſous la fenêtre, tout le temps que Diego reſtera avec vous.

DONNA LEONOR.

Je ne penſe plus du tout à la fuite.

CATALINA.

Vous avez raiſon, Mademoiſelle, c'eſt peut-être le mieux, le plus ſûr.

DONNA LEONOR.

Le mieux? —Non. Ce n'eſt pas le mieux; mais le plus ſûr. —Oui le plus ſûr.

CATALINA.

Le Chevalier m'a paru fermement perſuadé, que la colere de votre Oncle ſeroit calmée, auſſitôt qu'il lui auroit parlé. Mais en ce moment le Patriarche eſt dans ſon Oratoire, & le Chevalier n'oſe le détourner de ſes prieres.

DONNA LEONOR.

Ah, si par la priere on pouvoit élancer dans le Ciel toutes ses douleurs! Mais cela n'est pas possible. Et moi aussi j'ai prié quelquefois, & mon ame a puisé dans mes prieres une force nouvelle. Mais quand il faut se résigner tout entier, & dire: *Que ta volonté soit faite, grand Dieu, & non la mienne; je renonce*... Non je n'ai pas la force de le croire: ce n'est pas là une priere. Il n'y a que des levres glacées qui puissent renoncer aux doux penchans du cœur. On dit cependant que des hommes en ont été capables!

CATALINA.

Le Chevalier vous rapportera lui-même la réponse de son Eminence.

DONNA LEONOR.

Il est singulier que l'on puisse se familiariser, avec l'idée de son malheur, au point que l'on en vienne enfin à le cherir. Si mon Oncle entroit tout-à-coup, & qu'il me dit : Ton Diego est libre, tout est comme il étoit auparavant, je ne sais si je m'en réjouirois beaucoup. Il me semble que la nature plante une fleur avec le bonheur de la vie. Il croît avec elle, & comme elle, il n'a qu'un instant pour exhaler ses parfums les plus suaves. Je veux saisir ce moment de bonheur qui

paſſe, & ne revient plus. J'en vais jouir quand mon œil reverra celui que j'aime; quand je le preſſerai doucement contre mon ſein, & que mon cœur s'enivrera du plaiſir de le voir. Venez doux ſentimens qui raviſſez mon ame! venez, ſoulagez ce cœur glacé par la main froide du déſeſpoir! qu'il en ſoit pénétré, inondé, & que noyé dans leur ivreſſe, il oublie à palpiter. Oh! que la fin de mes tourmens me ſera douce! Laiſſe-moi, laiſſe moi ſeul un moment, ma chere Catalina. Je me croyois tranquille; mais de nouvelles allarmes me font friſſonner, & mon cœur ſe déchire.

CATALINA.

Faut-il appeller, Violanta?

DONNA LEONOR.

Garde-toi d'en rien dire à Violanta. Cela me prend quelquefois, cela va ſe paſſer. On ne triomphe pas tout de ſuite. Mon cœur ſe calmeroit encore plus difficilement; car je ſens qu'il s'émeut en parlant. Va prier Violanta de ne pas venir ſitôt, je la ferai appeller quand il ſera temps. Je veux que Manuel & Violanta reçoivent les adieux de mon Diego.

CATALINA.

Permettez au moins que je reſte ici aux environs, près de vous.

DONNA LEONOR.

Non. Je te remercie. Dès qu'il eſt avec moi il me ranime de ſa force. Si tu veux me rendre ſervice, ma chere enfant, va dans ta chambre te recueillir & prier pour Diego.

CATALINA.

Je ne voudrois pas vous laiſſer ſeule. Vous n'êtes pas bien encore. Et que ſera-ce donc quand vous reverrez Diego?

DONNA LEONOR.

Non. Je ſerai alors beaucoup plus calme. (*Elevant ſa main vers le Ciel.*) Grand Dieu, tout l'Univers eſt plein de ta préſence! (*à Catalina.*) Et puiſqu'il eſt par-tout, n'eſt-il pas avec moi? Va, mon enfant, va, laiſſe-moi me recueillir un moment. (*Catalina ſort un peu inquiete.*)

SCENE II.

DONNA LEONOR.

(*Léonor après avoir découvert l'Image de la Vierge, tombe à genoux sur les marches de l'Autel.*

REINE des cieux, je me prosterne humblement devant toi! Tu purifies les cœurs, & tu sanctifies nos larmes. Toi, qui détournes la foudre d'un Dieu vengeur, ô ma Protectrice, intercede, intercede pour moi. Si je suis coupable.., Ah je ne suis qu'une foible mortelle! intercede, intercede pour moi auprès de l'Eternel. Hélas, depuis ces jours d'innocence, où je te bégayois mes prieres enfantines, jusqu'à ces siecles d'amertume & de larmes, où je t'offre en sacrifice mes yeux éteints, mes joues flétries, & mes genoux usés par la priere, que t'ai-je demandé? De quelle soif mon ame est-elle altérée? — N'ai-je pas toujours brûlé de recevoir un jour de tes mains divines cette palme de gloire? de baiser ta robe rayonnante, & de voir le doux sourire de ta bouche encore plus radieuse? Oh quand j'avois l'espérance d'être exaucée, quand à force d'élever mon

ame, je ne voyois plus rien des vanités de la terre, quels étoient alors les desirs & les illusions de mon imagination ardente? — Par-tout où je portois mes regards, je ne voyois que la couronne des Martyrs; & mon cœur languissant la desiroit sans cesse. — Hé bien. — Je me voue à toi! Des ames innocentes & pures meurent pour éviter le crime. Je veux mourir pour sauver une ame digne d'habiter parmi les anges. — Mais l'obtiendrai-je, hélas! cette couronne glorieuse? Donne-m'en l'assurance. Viens, Mere de mon Dieu, descends pour secourir ma foi chancelante. Viens, & que je m'élance avec joie au-devant de la mort. *Qui s'endort dans le sein de sa mere n'est point en souci du réveil.* Laisse tomber sur moi ton sourire bienfaisant. Montre à mes regards ta gloire, ta beauté, ta bienfaisance. Exauce-moi. — Femme céleste & pure, toi qui récompense les larmes — ô ma mere! — oh quel nom assez doux puis-je te donner! — exauce-moi. — Non je ne te quitte pas; & je m'attache à toi. — Cieux, terre abaissez-vous. Le front dans la poussiere, je n'ose élever ma voix vers la Reine des Cieux — (*se levant tout-à-coup effrayée.*) Tu m'appelles? Tu m'appelles! — Dieu! — Qu'ai-je vu? Et tu me souris? — Tout mon sang s'est glacé. — Ta main s'avance vers moi? — Miracle, miracle! je suis exaucée. — Tu

me fais ſigne de ta main —. Oui, je vole vers toi. (*Elle retombe proſternée ſur les marches de l'autel, & baiſe humblement la terre.*) Que je te ſuis donc chere, puiſque tu me donnes ces marques de ta bonté ! Laiſſe-moi baiſer cette main bienheureuſe, qui m'a prédit une vie éternelle. La mort va donc enfin me conduire dans tes bras. Je te glorifie d'avoir verſé le repos & la force dans mon ame. (*Elle ſe leve rayonnante de joie.*) Que nous ſommes heureux, moi & mon ami ! Nos cœurs n'étoient pas faits pour ce monde. (*Elle tire de ſa poche un petit Flacon d'or.*) Une goute ſeule de ce breuvage donne la paix & le bonheur éternel. Ce poiſon .... non, c'eſt un baume qui guérit toutes les bleſſures. Grand Dieu, que deviendroit l'homme dans ſes douleurs & ſes chagrins, s'il ne ſavoit mourir, & s'il n'étoit pas au-deſſus des ſouffrances, lorſqu'il eſt ſûr qu'il lui eſt permis de mourir. (*Elle marche à grand pas.*) Non, non, je ne ſuis plus la même qu'auparavant. Oh, pouvoir merveilleux de la priere. — Paix ! — Il vient.

SCENE III.

DIEGO, DONNA LEONOR.

DIEGO.

Est-il bien vrai que je te revois encore ?

(*Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.*)

DONNA LEONOR.

Approche. Que ton œil est triste !

DIEGO.

Et toi, ma Léonor ? —Je ne m'attendois pas de te voir un air si calme. Voudrois-tu me cacher ton désespoir ?

DONNA LEONOR.

Non. Je suis contente de toucher enfin au terme de mes douleurs. Et toi ? N'aurois-tu point formé quelque nouveau projet ?

DIEGO.

Oui, & le seul qui ne me trompera pas, je l'espere.

DONNA LEONOR.

Quel est-il ?

DIEGO.

Tu le demandes? Je viens mourir près de toi.

DONNA LEONOR.

Quoi! pas une étincelle d'espérance ne se ranime en toi?

DIEGO.

Je viens mourir.

DONNA LEONOR.

Il n'y a pas la moindre lueur d'un avenir agréable?

DIEGO.

Je vois la source même de la lumiere. Il n'y a plus qu'un pas. Je veux le faire.

DONNA LEONOR.

Pas sans moi?

DIEGO.

O, Léonor, je t'en conjure, songe à éloigner de toi ces cruelles résolutions. Tiens, je vais mourir, & je ne dirai rien que je ne le sente, je me sacrifierai avec plaisir pour ton repos, —& mon amour mérite cette récompense, —si tu as le courage de conserver encore ta vie pendant quelques années malheureuses. Laisse-moi te précéder dans le séjour des Anges. Je m'y suis préparé depuis long-temps. Tu n'as que peu de jours à attendre.

Et que ſont dix, vingt, trente ans pour une ame immortelle ?

DONNA LEONOR.

Arrête, ſi tu ne veux pas empoiſonner ces momens que j'ai tant ſouhaités. Il y a près d'un an que je te connois Diego ; jettes les yeux ſur ces jours ſi rapidement écoulés, & vois enſuite ſi je puis vivre ſans toi. Tout cela eſt paſſé ; mais ce peu de momens qui nous reſtent, il faut nous occuper à les rendre conſolans & agréables. — Voici notre libérateur. En voici une coupe pour moi, & une autre pour toi.

DIEGO.

Donne-la moi donc.

DONNA LEONOR.

Pas encore. D'ailleurs il y en a la moitié pour moi.

DIEGO.

Il ne nous reſte que peu de minutes, dis-tu ? A chaque inſtant on peut venir les interrompre. Et il nous en reſteroit encore quelqu'unes pour nous recueillir.

DONNA LEONOR.

Oui, mais j'ai encore à te parler, avant tout. Diego, Diego ! Tu ne frémis donc pas ?.... au-delà de cette vie.......

DIEGO.

Je t'entends. De vains préjugés ne peuvent nous ſéparer, ma Léonor. J'aime ta religion, parce qu'elle eſt la tienne, Ange du ciel; & je ne ſais pas même, après notre union, à quoi je me ſerois décidé. Mais crois-tu que je ſois aſſez vil, pour obtenir à ce prix la main de Léonor? Voilà ce qui m'a juſqu'ici retenu.

DONNA LEONOR.

Il n'y a donc plus rien en ce moment qui puiſſe t'en empêcher. Rentre dans le ſein maternel de l'Egliſe chrétienne.

DIEGO.

Et pourquoi à préſent? Qu'importe au Ciel comme je meurs, ſi mes jours ſont irréprochables. Ce n'eſt pas par les ſentimens que nous aurons à la mort, c'eſt par les actions de notre vie entiere, que nous ſerons jugés.

DONNA LEONOR.

Je le penſe comme toi. Cependant, Diego! Diego! Si en nous réveillant tout-à-coup du ſommeil de la mort, nous courrions au-devant l'un de l'autre, & que l'on nous ſéparât à jamais.

DIEGO.

Ma Léonor. Dieu eſt également le pere de tous les hommes.

DONNA LEONOR.

Diego, Diego! Si l'on nous féparoit!

DIEGO.

Non! Cela ne fe peut.

DONNA LEONOR.

Hélas, Diego! —Moi! moi! —Je ferois forcé de me féparer de toi!

DIEGO.

Non, Léonor. L'amour nous unira toujours. —Mais, parle, je fuis homme. Tout ce qu'il eft permis à un homme de faire, je le ferai.

DONNA LEONOR.

Tu le veux? A la face de l'Eternel qui lit au fond de nos penfées, renonce donc à ta religion. —Tu détournes tes regards? —Faut-il que ta Léonor embraffe tes genoux, pour te conjurer de te fauver toi-même? pour te réunir à elle? Songe donc que nos corps ne pourront repofer dans le même tombeau. Tes offemens, offerts en fpectacle, feront brûlés, jettés dans les vents. O mon ami, je t'en conjure, ne fois pas infenfible! (*Elle embraffe fes genoux.*)

DIEGO.

Que fais-tu? —Cruelle!

DONNA LEONOR.

Laiſſe-moi. J'embraſſerai tes genoux juſqu'à ce que ton cœur m'ait entendue, m'ait exaucée. O mon ami, mon Diégo! ſauve-toi, ſauve ton ame! Veux-tu que ta Léonor gémiſſe ſur toi dans toute la longue éternité? Faudra-t-il que je maudiſſe l'heure funeſte où je t'ai vu pour la premiere fois? Dois-je condamner les larmes que j'ai verſées ſur tes malheurs? Il faudra donc que je rougiſſe de ces baiſers ſi purs, ſi innocens que je t'ai prodigués; que je rougiſſe de prononcer ton nom devant l'Eternel? O Diego! Diego! ne permets pas que ton amante rougiſſe devant ces Vierges, qui ont mérité la palme du martyre.

DIEGO, *après un combat avec lui-même.*

Leve-toi! — Je ne puis. (*Il la porte ſur un fauteuil, dans lequel elle s'enfonce & tombe déſeſpérée, & détournant ſes regards loin de Diego. Diego immobile la regarde ſans proférer une parole.*) Ecoute-moi. Je t'aime juſqu'à la mort, (*Il ſaiſit la coupe*) dans la mort, (*il boit le poiſon*) & après la mort. C'eſt l'éternité qui raſſemblera nos cendres aimantes & ſenſibles.

DONNA LEONOR *s'appercevant qu'il a bu, ſe leve, avec tranſport.*

Dieu! Qu'à tu fait, Diego? Au ſecours, au ſecours! (*Elle veut ſortir.*)

DIEGO *l'arrêtant.*

Reste. Que je te voie au moins à mon dernier soupir.

DONNA LEONOR.

Mon bien aimé.

(*Elle se précipite dans ses bras.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER SAMPAJO.

LE CHEVALIER.

PARDONNEZ, si j'entre ici sans être annoncé: j'ai de si heureuses nouvelles à vous apprendre. Don Diego, vous êtes libre. Le Patriarche a découvert des secrets de la plus grande importance pour lui & pour vous. Vous m'en voyez le cœur serré de plaisir.

DIEGO.

Je vous remercie, Monsieur; mais je vous conjure de nous laisser seuls encore une minute. Aucune nouvelle, ni funeste, ni heureuse, ne nous intéresse plus. Quelque horrible que soit notre destinée nous n'avons plus rien à craindre, nous n'avons plus besoin de secours.

LE CHEVALIER.

Mais si je vous disois que Léonor sera certainement votre épouse, pourvu que toutefois....

DIEGO.

Elle est déjà mon épouse.

DONNA LEONOR.

Illusions! vaines illusions! Laissez-nous Chevalier, laissez-nous, vous ne pouvez plus nous secourir. Vous êtes arrivé trop tard. Chaque Messager est pour nous un Messager de mort.

LE CHEVALIER.

Et que vous est-il donc arrivé?

DIEGO.

Rien. Chevalier, le Patriarche a la force en main, & il en a abusé. Nous ne voulons point de sa grace.

LE CHEVALIER.

Si vous le connoissiez, Diego?

DIEGO.

Celui qui n'a pas assez de courage pour faire le bien, qu'il aime, est plus dangereux que le tyran qui nous opprime; car c'est dans son sein que le malheureux cherche un asyle, & il se trouve trompé. A la vérité, moi étranger, je ne lui suis rien.

rien. (*En élevant ses mains vers le Ciel.*) Ne sait-il pas, grand Dieu, que nous sommes tous également l'ouvrage de tes mains?

LE CHEVALIER.

Vous lui êtes plus cher que vous ne pouvez le penser!

DIEGO.

Et qu'importe, à présent. Si notre sort vous attendrit, Monsieur, laissez-nous seuls un moment.

LE CHEVALIER.

Ne voulez-vous donc pas me suivre chez le Patriarche, chez votre Pere?

DIEGO.

Non.

DONNA LEONOR.

Non, non.

LE CHEVALIER.

Si vous saviez le bonheur qui vous attend! Venez.

DIEGO.

Non, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Venez, mon ami, venez embrasser votre Pere. Non, je ne puis vous le cacher, Diego de Wallborg n'est pas votre Pere.

DIEGO.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Le nom de votre Mere n'eſt-il pas Wilhelmine de Baden?

DIEGO.

Oui.

LE CHEVALIER.

Tout eſt donc vrai. Le Patriarche a connu votre mere à Vienne. Vous êtes ſon fils.

DONNA LEONOR *tombant ſur un ſopha.*

Non, ç'en eſt trop, ç'en eſt trop! Grace, grace!

LE CHEVALIER.

Suivez-moi l'un & l'autre, & vous en ſerez convaincus.

DIEGO *penſif, à part.*

C'eſt un coup de foudre pour moi! (*Haut.*) Chevalier, n'inſultez point une femme vertueuſe.

LE CHEVALIER.

C'eſt par la lettre de votre mere elle-même, que nous avons découvert ce fatal ſecret. La lettre qu'elle vous avoit remiſe pour Don Duarte Gonzaga, étoit pour le Patriarche. Don Duarte,

ancien Archevêque de San-Salvador, eſt aujourd'hui le grand Inquiſiteur du Portugal.

DONNA LEONOR.

Il faut que cela finiſſe,

(Elle boit la coupe empoiſonnée.)

DIEGO *l'appercevant.*

Arrête, arrête, infortunée! Au ſecours, au ſecours! C'eſt du poiſon.

LE CHEVALIER.

Comment!

DONNA LEONOR *à Diego.*

Sois donc tranquille.

DIEGO.

C'eſt du poiſon qu'elle vient de boire! Sauvez-la, Chevalier.

(Léonor les arrête tous les deux.)

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous fait?

DONNA LEONOR.

Où voulez-vous aller? Hé bien, oui, c'étoit du poiſon. Il a vuidé ſa coupe avant moi. Si vous pouvez le ſauver, je vous laiſſe partir.

LE CHEVALIER *effrayé.*

Que d'horreurs!

(*Il ſort.*)

SCENE V.

DIEGO, DONNA LEONOR, *enſuite* CATALINA, DONNA VIOLANTA, DON MANUEL.

DONNA LEONOR.

O nature, ſuccombe!

DIEGO *regardant le Ciel d'un œil attendri.*

Il eſt donc vrai que ma mere infortunée eſt coupable devant toi? O Providence! punis ſon crime juſques ſur ſon fils. Je ne murmure point. —Mais que t'a fait Léonor, pour l'entraîner dans ma ruine? (*Il fixe Léonor.*) O ma Léonor! (*Il tombe à genoux devant elle.*)

CATALINA *arrive.*

Ah, Mademoiſelle, Mademoiſelle!

DIEGO.

Retire-toi, Catalina; ne touche point à mon Amante! Elle vit encore.

CATALINA.

O Monsieur, comme vous êtes pâle !

DIEGO.

Tu remarques cela ? va le dire à la rose florissante.

CATALINA.

Que faut-il donc que je fasse, grand Dieu ! Ah, ma bonne maîtresse.

(*Donna Violanta, Don Manuel entrent avec précipitation.*)

DONNA VIOLANTA.

Infortunés, qu'avez-vous fait ? (*à Catalina qui sort*) Va donc, Catalina, appeller du secours ! Vous aimez Léonor, vous Diego, homme cruel ! Ah, son plus mortel ennemi n'auroit pu la rendre plus malheureuse !

DIEGO.

Cela est vrai, tout cela est vrai.

DONNA LEONOR.

Non, Violanta.

D. MANUEL.

O mon ami, je ne vous avois pas conduit en Portugal pour y trouver la mort.

DIEGO.

Etoit-ce donc pour y trouver mon Pere? Seroit-il vrai?

D. MANUEL.

Oui, cher Diego, le Patriarche est votre Pere. A mon arrivée de Lisbonne j'ai volé dans son appartement, & le Chevalier est venu lui apprendre ce fatal secret. Une Lettre de votre mere, à l'adresse de Don Gonzaga, qui est tombée entre les mains du Pere Timothée, doit tout éclaircir. Le Patriarche attend son retour avec la plus cruelle impatience.

DIEGO.

Et il me criera: Mon fils! & je n'entendrai plus! La mort coule dans mes veines.

D. MANUEL.

N'y auroit-il donc plus de secours, grand Dieu?

DIEGO.

Je n'en veux pas.

DONNA LEONOR.

Un froid glacé, un frémissement inconnu fait trembler tout mon corps. — Est-ce la mort, Diego? Que ce moment est affreux! — Te sens, tu aussi foible que moi?... Ah!

DIEGO.

Pardonne, pardonne à ton Diego.

DONNA LEONOR.

Moi, te pardonner ? Et n'est-ce pas à toi de me pardonner ? Ma carriere étoit déja finie. C'est moi qui t'ai arraché du sein de ton pere.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE PATRIARCHE, LE CHEVALIER SAMPAJO, CATALINA, UN DOMESTIQUE.

LE PATRIARCHE.

Et je respire encore ! O ma fille ! ô mon fils !

DIEGO *se levant tout-à-coup.*

Le suis-je ?

LE PATRIARCHE.

Dieu, s'il étoit possible que cela ne fut pas ! (*Il prend la main de Léonor, & se retourne désespéré vers le Chevalier.*) Mais n'y a-t-il donc plus de secours ?

LE CHEVALIER.

J'ai envoyé vos domestiques chez tous les Médecins des environs.

LE PATRIARCHE *apperçoit tout-à-coup les brasselets de Léonor.*

Qu'est-ce que tu as là ? montre-le moi.

(Catalina détache les brasselets.)

DIEGO.

C'est le Portrait de ma mere.

LE PATRIARCHE.

Dieu ! c'est elle, c'est elle. Ah pourquoi ne l'ai-je pas vu plutôt ! Viens, mon fils. *(Il le serre avec transport contre son sein.)* Je ne puis être ton pere, je suis ton assassin. Pardonne-moi, mon fils.

DIEGO.

Que je vous pardonne avec joie! Léonor & moi, nous serons heureux.

LE PATRIARCHE.

Que le ciel vous pardonne, helas !

DONNA LEONOR *un peu en délire.*

Approche, approche-toi, Ange radieux. Viens enlever sur tes aîles triomphantes une foible mortelle. — Catalina porte-moi sur mon lit ; je tom-

be, je tombe..... (*Donna Violanta & Catalina l'emmenent.*) Suis-moi bientôt, mon Diego. Je dors déjà. (*au Patriarche*) Suivez-nous aussi, mon pere.

LE PATRIARCHE.

Retire-moi de ce séjour de douleurs & de larmes! Pauvre vieillard! (*accablé sous le poids de la douleur, il s'assied tout tremblant.*)

DIEGO.

Donnez-moi, mon pere, votre bénédiction.

LE PATRIARCHE.

Ma bénédiction? Oh, les mourans sont plus saints & plus purs que les vivans! Ma main desséchée se refuse à mes efforts. Qu'il te bénisse, hélas! celui-là seul qui peut te bénir! O mon fils, prie pour ton pere, devant Dieu.

DIEGO.

Soutenez mon corps chancelant, Don Manuel. Où donc est Léonor? où est-elle? où est-elle? C'est à ses côtés que je dois, que je veux mourir. (*Don Manuel & Violanta le conduisent dans la chambre de Léonor.*) J'ai une grace à vous demander, mon pere.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous?

DIEGO.

Mon pauvre Domestique !

LE CHEVALIER *au Patriarche.*

Son Domestique est encore enfermé dans la *Santa-Casa.*

LE PATRIARCHE.

Cette nuit même il sera libre, je le jure, & que puisse la foudre la dévorer dès qu'il en sera sorti. (*On emmene Diego.*)



SCENE VII.

LE PATRIARCHE, LE CHEVALIER SAMPAJO, UN DOMESTIQUE.

LE PATRIARCHE.

MON ami, je le vois, mes malheurs vous attendrissent. Vous êtes un véritable ami. — Ai-je donc mérité un châtiment si févere? Déjà depuis plusieurs années je chancelle sur le bord de ma tombe; & dans la premiere fleur de la jeunesse & de l'espérance, il faut que ces infortunés soient les seuls arrachés à la vie. J'ai été criminel, oui; mais, grand Dieu, Dieu de miséricorde, que mes tourmens finissent, qu'ils finissent !

LE CHEVALIER.

Les desseins de l'Eternel sont impénétrables. C'est pour nous élever jusqu'à lui qu'il purifie nos cœurs, par nos larmes & nos souffrances.

LE PATRIARCHE.

Hé bien, Seigneur, je baise ta main vengeresse, en l'arrosant de mes pleurs : mais son poids m'accable, elle est trop pesante.

UN DOMESTIQUE *arrive.*

Le Pere Timothée & le Médecin de son Eminence viennent d'arriver !

LE PATRIARCHE.

Où sont-ils ? où sont-ils ? (*le Domestique sort.*) Mon ami, votre frere est le plus méchant des hommes !



SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE P. TIMOTHÉE, LE MÉDECIN ET PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LE CHEVALIER.

VITE, vîte Monſieur, entrez, faites tout ce que vous pourrez pour les ſauver. (*le Médecin ſort.*)

LE P. TIMOTHÉE.

C'eſt un événement bien malheureux.

LE PATRIARCHE.

Donnez-moi cette Lettre, Monſieur, qui m'eſt adreſſée, & dont vous avez rompu le cachet.

LE P. TIMOTHÉE *en la lui remettant.*

Votre Eminence voudra bien conſidérer....

LE PATRIARCHE.

Taiſez-vous. (*Il regarde la Lettre.*) Malheureuſe Wilhelmine ! Les voilà ces traits ſi connus ! — Infortuné jeune homme ! — Et quel pere....

LE CHEVALIER.

Ne liſez pas à préſent cette Lettre. Votre cœur eſt trop déchiré.

LE PATRIARCHE.

Oui, vous avez raiſon. Ce n'eſt pas ici où je puis épancher mon cœur. Mais vous, Prêtre cruel, que vous avoient-ils fait ces deux infortunés?

LE P. TIMOTHÉE.

Vous ſavez, Monſeigneur, que mon devoir?...

LE PATRIARCHE *en ſe levant d'un œil irrité.*

Ne me répondez pas! Il n'eſt perſonne de méchant au fond du cœur, nous dit-on; il en falloit excepter l'hypocrite. — Je vous exile au Couvent d'Almada. — Gardez-vous d'en ſortir!

LE P. TIMOTHÉE.

Je ſais, Monſeigneur, que c'eſt à moi d'obéïr; mais une injuſtice, eſt toujours une injuſtice.

LE PATRIARCHE.

Connoiſſez-vous Donna Medina que vous tenez enfermée depuis ſix ans dans la *Santa-Caſa* pour ſervir à vos brutales fureurs.

LE P. TIMOTHÉE *à part.*

Tout eſt découvert. (*On le voit pâlir tout-à-coup.*) Je ſuis perdu.

LE PATRIARCHE.

Si j'en avois cru la juſte colere d'un Roi irri-

té..... Mais il n'a pas oublié les services d'un frere respectable. Et vous souillez encore mes regards!



SCENE IX.

DONNA VIOLANTA *sort en pleurant de la chambre de Léonor*, LE PERE TIMOTHÉE *se retire tout troublé.*

LE CHEVALIER.

Eh bien?

DONNA VIOLANTA.

Grand Dieu!

LE CHEVALIER.

N'y a-t-il plus d'espérance?

DONNA VIOLANTA.

Où trouver un Ange qui lui ressemble! & voilà donc quelle est sa destinée! Aimable candeur, beauté, graces, vertus, amitié, sainte amitié...... Et voilà donc quelle est sa récompense!

LE PATRIARCHE.

Parlez. Sont-ils morts?

DONNA VIOLANTA.

Elle n'eſt plus. — Diego lutte contre la mort.

LE PATRIARCHE.

Eſt-ce qu'un pauvre vieillard, un pere infortuné, ne pourroit pas expirer ſur le corps de ſon fils! (*Le Patriarche & Donna Violanta entrent dans la chambre de Léonor.*)

LE CHEVALIER *ſeul & comme immobile à force de ſentir le malheur de ſon ami, reſte plongé dans un morne ſilence, & tout-à-coup il s'écrie.*

O fanatiſme! Voilà ton ouvrage! — Tu fais autant de victimes que le vice & la méchanceté. Elles ſont, il eſt vrai, parées des plus belles fleurs; mais elles n'en ſaignent pas moins.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LA NOUVELLE EMMA,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES,

Par J. C. UNZER;

Docteur & Professeur à Altona.



PERSONNAGES.

LE DUC.

LA PRINCESSE, fa Fille.

LE PRINCE, d'abord fous le nom de M. DE WALLER.

LE COMTE DE HOCHBERG.

LE PREMIER ECUYER.

DE LOHR, premier Page.

LA BARONNE DE RIXLEBEN, } Dames d'honneur de la Princeffe.

LA BARONNE DE WEDEL. } Dames d'honneur de la Princeffe.

UN HEYDUQUE.

UN PAYSAN.

DES GENTILSHOMMES DE LA COUR.

UN VALET-DE-CHAMBRE.

1er. CONSEILLER.

2e. CONSEILLER.

3e. CONSEILLER.

LE SECRÉTAIRE DU CONSEIL.

ZELLER, Huiffier de la Chancellerie.

UNE FEMME-DE-CHAMBRE DE LA PRINCESSE.

PLUSIEURS DAMES DE LA COUR.

L'action fe paffe dans le Château du Duc.



LA NOUVELLE EMMA,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente un Salon.

LA BARONNE DE RIXLEBEN, LE HEYDUQUE.

LA BARONNE DE RIXLEBEN.

IL n'eſt donc pas poſſible de te parler ?

LE HEYDUQUE.

Mais enfin que me voulez-vous ? Je n'ai pas le temps d'écouter tout cela, vous dis-je. J'ai mes affaires.

LA B. DE RIXLEBEN.

Allons, allons. On diroit toujours à ton air empressé que tu ne sais jamais où donner de la tête. Et crois-tu que moi-même je me repose tout le jour les bras croisés?

LE HEYDUQUE.

Cela m'est égal; & d'ailleurs, Mademoiselle, je suis bien aise enfin de vous dire, que je n'aime point du tout que vous me tutoyez. Qui pensez-vous donc être, je vous prie? Nous servons tous deux le même maître, & s'il arrive que le Valet-de-chambre se retire....

LA B. DE RIXLEBEN.

Ce n'est que pour parler d'un ton plus amical, mon cher Rodolphe.

LE HEYDUQUE.

Rodolphe, Rodolphe? Mademoiselle, il est permis à Son Altesse de m'appeller Rodolphe; mais, apprenez que mon nom est Piper.

LA B. DE RIXLEBEN.

Ne vous fâchez donc pas M. Piper. (*à part.*) Que de fierté dans ces petites gens!

LE HEYDUQUE *en rangeant les chaises.*

Il n'y a dans toute la Cour que ce vieux singe

de premier Ecuyer, & vous, qui se donnent encore les airs de me tutoyer.

LA B. DE RIXLEBEN.

Mon cher M. Piper, cette imprudence ne m'arrivera plus. Je voulois vous demander, tout-à-l'heure, si vous aviez couché hier le Duc ?

LE HEYDUQUE.

Oui.

LA B. DE RIXLEBEN.

Ne vous auroit-il point parlé du grand Chambellan de Waller & du mariage de la Princesse, sa fille ?

LE HEYDUQUE.

Non. Le Page étoit présent.

LA B. DE RIXLEBEN.

Ecoutez-moi M. Piper. Vous êtes un homme raisonnable, un homme d'esprit. Le Duc fait grand cas de vous, M. Piper ; vous ne perdriez pas vos peines si le mariage avec le Prince venoit à réussir. Vous y pouvez beaucoup M. Piper. Tenez, ce leger service vaudroit peut-être à M. Piper une charge de Conseiller de la Chambre.

LE HEYDUQUE.

Qui me la donneroit ?

LA B. DE RIXLEBEN.

Le Prince. Je vous en donne ma parole d'honneur.

LE HEYDUQUE.

Votre parole d'honneur?

LA B. DE RIXLEBEN.

Oui, *sans raillerie*. Le grand Chambellan de Waller possede depuis long-temps l'oreille du Prince, & sa protection est puissante auprès de lui.

LE HEYDUQUE.

J'aimerois assez de me voir nommé Conseiller de la Chambre.

LA B. DE RIXLEBEN.

J'en étois persuadé. Je me suis toujours dit à moi-même : Ce M. Rodolphe, —ce M. Piper, je vous demande mille pardons, —est enflammé d'une ambition noble. —Vous voudrez donc bien vous intéresser un peu à cette affaire? Au coucher de Son Altesse, on pourroit lui glisser quelques mots en faveur du Prince & du Chambellan de Waller. Croyez-moi, le Prince est reconnoissant. Le grand Chambellan m'a chargé de vous le dire.

LE HEYDUQUE.

Ho, ho! depuis plus de trente ans que vous vivez à la Cour, Madame, vous ſavez trop bien que promettre & tenir....

LA B. DE RIXLEBEN.

Fort bien. (*Elle regarde autour d'elle & lui dit tout bas avec un air de myſtere.*) Etes-vous bien ſûr que perſonne ici ne peut nous entendre?

LE HEYDUQUE.

Il n'y a rien à craindre. Nous ſommes ſeuls.

LA B. DE RIXLEBEN.

Cachez, ſans faire de bruit, cette bourſe dans votre poche; c'eſt le premier quartier de vos appointemens: mais ſur-tout cela, bouche couſue!

LE HEYDUQUE.

Eſt-ce pour moi cette bourſe?

LA B. DE RIXLEBEN.

Hé, oui, vous dis-je, c'eſt M. de Waller qui vous l'envoie. Et ſi vous parlez au Duc en faveur de ſon Prince, il vous donnera demain vos lettres de Conſeiller de la Chambre, avec un revenu de cent louis. Il a un plein porte-feuille de lettres ſignées en blanc.

LE HEYDUQUE.

Ainsi donc, & je vous en remercie Mademoiselle, tout ce qui dépendra de moi je le ferai pour le Prince. Mais il me sera permis, je l'espere, de montrer cet argent au Duc?

LA B. DE RIXLEBEN.

Gardez-vous-en bien. Ce seroit une *étourderie sans pareille.* Jour de Dieu, tout seroit perdu. Quelle imprudence!

LE HEYDUQUE.

Ne connoissez-vous pas une ordonnance de Son Altesse, qui condamne aux travaux publics les mains qui reçoivent des cadeaux?

LA B. DE RIXLEBEN.

Cela ne regarde que les Magistrats. Vous savez bien M. Piper, que la Cour ne connoit de loi que celle de *l'étiquette.*

LE HEYDUQUE.

Mais l'honnête homme a toujours sa loi gravée dans son cœur. Je le dirai ce soir au Duc.

LA B. DE RIXLEBEN.

Êtes-vous insensé? Rendez-moi cet argent.

LE HEYDUQUE.

Non pas. J'ai promis de parler à Son Altesse en faveur du Prince. Je tiendrai parole; ainsi donc je ne puis vous rendre votre argent, il m'appartient.

LA B. DE RIXLEBEN.

Savez-vous, M. Rodolphe, que l'on ne plaisante pas avec moi. Rendez-moi cet argent ou craignez de vous en repentir.

LE HEYDUQUE.

Mais je ne plaisante pas non plus. Je vous en remercie sincérement: & très-sincérement, je suis votre humble serviteur.

(*Il va pour sortir.*)

LA B. DE RIXLEBEN.

Restez ici. Et cette bourse, vite, qu'on me la rende. (*Le Heyduque sort.*) Ecoutez, écoutez! *Ah fripon!*



SCENE II.

DE LOHR, LA B. DE RIXLEBEN.

DE LOHR.

QU'AVEZ-VOUS, belle Sara ! Quelle fureur vous transporte ? —Hâtez-vous de m'apprendre le crime de ce misérable scélérat, & par le sang, par la mort....

LA B. DE RIXLEBEN.

Vous ne serez donc jamais qu'un bouffon ?

DE LOHR.

Vous m'en imposez autant que vous êtes belle. Mais savez-vous que c'est moi qui vous menerai aujourd'hui en traîneau, & que je pourrois bien vous jetter dans la neige ?

LA B. DE RIXLEBEN.

Il ne vous est donc pas possible, absolument, d'être un homme sensé ?

DE LOHR.

Mais encore, peut-on savoir ce qui a fait entrer en fureur l'incomparable Demoiselle de Rixleben ?

LA B. DE RIXLEBEN.

Rien du tout, rien. C'eſt que j'appellois un domeſtique. —Que direz vous du dîner d'aujourd'hui M. de Lohr? Le Duc finira bientôt par admettre à ſa table toute eſpece de gens.

DE LOHR, *avec un ſourire ironique.*

Les Rixleben ſont une ancienne famille n'eſt-ce pas?

LA B. DE RIXLEBEN.

Vous ne ferez jamais oublier que vous êtes Page. —Comment trouvez-vous cette bague?

DE LOHR.

C'eſt de votre prétendu à ce que je vois. Et où la porterez-vous, s'il vous plaît?

LA B. DE RIXLEBEN.

Là, ſérieuſement, comment la trouvez-vous?

DE LOHR.

Prenez-y garde, Baronne. Le Chambellan de Waller a déjà déſeſpéré tant de belles perſonnes.

LA B. DE RIXLEBEN.

Oui dà, comme il comprend à demi-mot le petit ruſé. Dites-moi, cette bague vous conviendroit-elle?

DE LOHR

Que je vous épouſe, moi?

LA B. DE RIXLEBEN.

Vous m'offenſez. De Lohr, j'ai quelque choſe de très-ſérieux à vous confier. Voulez-vous m'entendre?

DE LOHR.

Volontiers, volontiers. Parlez, je vous écoute.

LA B. DE RIXLEBEN.

Vous ſavez, Monſieur....

DE LOHR.

Vous commencez comme une ancienne Tragédie françoiſe: *Vous ſavez, Monſieur.*

LA B. DE RIXLEBEN.

Je vous dis que vous m'impatientez. Serez-vous donc toujours le même?

DE LOHR.

Non, l'année prochaine je ſerai d'un an plus âgé.

LA B. DE RIXLEBEN.

Seriez-vous bien aiſe de paſſer toujours pour un bouffon?

DE LOHR.

Seriez-vous bien aiſe de toujours reſter fille?

LA B. DE RIXLEBEN.

Encore. Que diriez-vous, si dans deux ou trois mois vous étiez grand Maître des Eaux & Forêts, premier Capitaine des chasses?

DE LOHR.

Je dirois que je vous enverrois tous les ans une truite & un lievre pour vos étrennes. Mais, laissez-moi faire, donnez-moi la bague; & soyez sûr de mon zèle à prendre auprès de Son Altesse les intérêts du Prince.

LA B. DE RIXLEBEN.

Vraiment? Mais comment avez-vous déviné mes intentions?

DE LOHR.

C'est que le Gouverneur des Pages m'a dit la semaine derniere, que vous aviez une bague à me donner, pour que je fisse de grands éloges du Prince, à son Altesse.

LA B. DE RIXLEBEN.

Je me suis bien gardé cependant, d'en rien confier à personne.

DE LOHR.

Il y paroît aussi, je vous assure.

LA B. DE RIXLEBEN.

Sans doute, que par un effet du hazard il l'aura deviné.

DE LOHR.

Cela eſt très-probable, au moins, prudente Baronne. Allons, donnez.

LA B. DE RIXLEBEN.

Vous êtes un brave Cavalier : vous tiendrez parole. (*Elle lui donne la bague.*)

DE LOHR.

Si je la tiendrai? Ce n'eſt pas pour la bague, mais parce que cet illuſtre parti me paroît vraiment digne de la Princeſſe. Que vous & Waller vous êtes de ſinguliers perſonnages. Vous employez l'intrigue & la cabale où il n'en faut pas, ce me ſemble. Adreſſez-vous à la Princeſſe, adreſſez-vous au Duc lui-même, & vous verrez que perſonne ici ne s'oppoſe à ce mariage.

LA B. DE RIXLEBEN.

M. de Lohr, j'ai de l'expérience, & vous ne m'apprendrez pas, ſans doute, à conduire une affaire à la Cour. La jeune Princeſſe a quelque répugnance....

DE LOHR.

Il faudroit lui faire auſſi le cadeau d'une dague.

LA B. DE RIXLEBEN.

Eſt-il bien vrai que le Comte conduira aujourd'hui le traîneau de la Princeſſe?

DE LOHR.

Et si je vous le dis, me donnerez-vous encore une bague ?

LA B. DE RIXLEBEN.

Comme si je ne le saurai pas du premier Valet-de-pied que je rencontrerai ? Mais est-il bien permis de préférer le Comte à un étranger qui représente un Souverain ? Et d'ailleurs, vous savez que la Princesse ne peut supporter la présence du Comte. Il n'a pas ce ton doux & agréable qui vous charme l'oreille.

DE LOHR.

Un ton doux & agréable, pour mener un traîneau. Adieu, trésor de la prudence. Je pars, je suis très-pressé.

LA B. DE RIXLEBEN.

Un moment donc, un moment.

DE LOHR.

Et je vous dis que je ne peux rester plus long-temps. Adieu Baronne. (*Il sort.*)

LA B. DE RIXLEBEN.

Ecoutez-moi donc, je vous conjure. —C'est ici la tour de Babylone. On y parle, on y parle sans cesse, & l'on ne peut se faire entendre à personne.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

DE WALLER LE COMTE.

DE WALLER.

EXCUSEZ-moi, M. le Comte, mais depuis qu'on a quitté la table, je cherche une occasion de vous parler en secret.

LE COMTE.

Je suis tout à vous, Monsieur.

DE WALLER.

Je desirerois que cette offre gracieuse ne fut pas un simple compliment. Voici la demande que j'ai à vous faire : Votre Excellence voudroit-elle me céder l'honneur de conduire aujourd'hui le traîneau de la Princesse? Je sais que cet honneur vous a été promis avant mon arrivée : mais le Prince mon maître, & j'ose l'assurer, Monsieur, si vous m'accordiez cette préférence, en seroit reconnoissant.

LE COMTE.

Vous savez, M. le Chambellan, que l'on est toujours jaloux d'une faveur si distinguée. Cependant, si le Duc l'ordonne, ou si la Princesse le desire,

desire, je serai charmé d'obliger par là M. de Waller.

DE WALLER.

La Princesse ne m'a point encore donné de réponse décisive à ce sujet; mais me permettez-vous d'en parler au Duc?

LE COMTE.

Très-volontiers: & je souhaite, Monsieur, que sa réponse soit pour vous satisfaisante.

DE WALLER.

Pourrai-je aussi compter sur la voix & l'appui de votre Excellence, en faveur d'une autre demande que j'ai encore à lui faire?

LE COMTE.

Vous pouvez compter sur ma voix; mais sur mes secours n'y comptez pas. Je ne me suis jamais mêlé dans aucune affaire de la Cour. Toute la ville me rendra ce témoignage.

DE WALLER.

Mais le Duc certainement vous demandera conseil, avant de rien terminer?

LE COMTE.

Je le présume.

DE WALLER.

Et que lui conseillerez-vous?

LE COMTE.

Le Duc & tous ses sujets souhaitent de voir bientôt la Princesse heureusement mariée. Le Prince est, dit-on, un jeune Seigneur très-aimable, & les maisons les plus illustres seroient glorieuses de s'unir à la sienne. Vous pouvez juger, d'après ces sentimens, de la réponse que je ferai au Duc, s'il me demande mon conseil. Mais s'il ne m'en parle pas, il est impossible.....

DE WALLER.

Et voilà précisément sur quoi je desirois de vous entretenir. Avec le crédit que vous avez à la Cour, M. le Comte, j'aurois grand intérêt que vous secondiez mes efforts. La reconnoissance du Prince ne se borneroit pas à peu. Et je crois que la bienveillance du Gendre futur de votre Duc, ne doit pas être indifférente à votre Excellence.

LE COMTE.

Non, certainement. Mais je vous prie, Monsieur, de considérer, que c'est mon seul attachement pour mon Souverain, & le desir de travailler pour le bien de l'humanité, sous un Prince si respectable, qui m'ont fait entrer à son service. Ma fortune me permet heureusement de vivre dans l'indépendance.

DE WALLER.

Je sais que vous pourrez plus facilement vous passer du Souverain futur de ce pays, qu'il ne pourra se passer de vous.

LE COMTE.

La modestie poussée à l'excès n'est qu'un orgueil déguisé. Oui, Monsieur, j'ose le dire, je n'ai rien négligé pour remplir mes devoirs : je crois même en avoir fait souvent davantage. Mais je n'ai jamais cherché à rendre mes services indispensables. Si le Duc porte la confiance jusqu'à demander mes sentimens sur une affaire de famille, je lui parlerai selon mon cœur ; mais il ne m'appartient nullement d'entrer dans le secret de ses affaires sans y être appellé.

DE WALLER.

Je serois au désespoir, Monsieur, de me rendre indiscret auprès de vous. Oserai-je cependant vous demander si votre Excellence ne m'a rien caché de ce qu'elle pense sur cette affaire ?

LE COMTE.

Ce que je vous ai dit, Monsieur, je le pense au fond de mon cœur. Et pour vous convaincre de ma fidélité, profitez d'un conseil utile que j'ai à vous donner. Ne parlez de votre commission qu'au Duc & à la Princesse sa fille. Croyez-moi.

Nul courtisan ne peut influer sur le succès de cette affaire. Le Duc, certainement, agréera vos propositions, & les Heyduques & les Femmes-de-chambre ne seront point consultés.

DE WALLER.

Et que me dites-vous des sentimens de la Princesse, M. le Comte ?

LE COMTE.

Comme on ne doit point s'attendre, que le Président de la Chambre Civile connoisse les sentimens de la Princesse, je crois pouvoir, sans offenser M. de Waller, me dispenser de répondre à cette question.

DE WALLER.

Je vous demande mille pardons, si je vous ai paru un peu trop pressant. Le seul desir de servir mon Prince, en est la cause bien excusable. (*Il le salue, & feignant de s'en aller il revient sur ses pas.*)

(*Le Comte pour va sortir.*)

DE WALLER.

Encore un mot, je vous prie, M. le Comte. Vous aimez les plaisirs de la vie champêtre. Le Prince, mon Maître, a dans ses états une petite campagne, où l'on a réuni toutes les productions les plus rares pour l'embellir. On y trouve un

Elisée, des harras, des serres chaudes, des ruches, des fruits, des fleurs, en un mot tout ce qui peut enchanter les regards de l'économe le plus rafiné. Cette campagne rapporte à peu près dix mille écus. Je suis chargé de vous l'offrir.

LE COMTE.

Je suis confus, Monsieur, de voir le Prince mettre un si grand prix, aux foibles services que je pourrois lui rendre.

DE WALLER.

Et sous la seule condition que vous le servirez en ce moment de tout votre crédit.

LE COMTE.

Je dois prendre garde à ma réponse. Ce qu'un homme, comme moi, promet, & promet à un homme tel que vous, il doit le tenir. D'après ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, vous voyez vous-même, que je ne puis rien promettre.

DE WALLER.

Mais Comte.....

LE COMTE.

Demain, je chercherai une occasion de vous en parler plus en détail; mais vous m'excuserez,

je vous supplie, si dans ce moment je ne puis m'arrêter davantage.

DE WALLER.

Je vais retourner chez le Duc. (*Il salue le Comte & sort.*)

LE COMTE *seul.*

C'est là où réside tout mon bonheur. —Ah, Louise! (*Il sort.*)

SCENE IV.

(*Le Théatre représente l'Appartement de la Princesse.*)

LA PRINCESSE, UNE FEMME-DE-CHAMBRE, *ensuite* LA BARONNE DE WEDEL.

LA PRINCESSE.

MA Montre! (*Elle regarde quelle heure il est.*) Faites entrer la Baronne.

LA FEMME-DE-CHAMBRE.

La Baronne de Rixleben?

LA PRINCESSE.

Non, la Wedel. Vous pouvez ensuite aller

dîner. (*La Femme-de-chambre sort.*) Vîte que je te voye ! (*Elle tire un Portrait de sa poche, & le couvre de baisers.*) Ah, cher Comte ! (*La Baronne de Wedel entre.*) Viens ma petite amie. Comment me trouves-tu aujourd'hui ?

LA B. DE WEDEL.

Votre Altesse est bien belle !

LA PRINCESSE.

Tu me dis toujours la même chose.

LA B. DE WEDEL.

C'est que toujours aussi c'est la vérité.

LA PRINCESSE, *après une petite pause.*

Qui donc te conduira aujourd'hui en traîneau ?

LA B. DE WEDEL.

Ah, je n'en sais rien encore. Aucun de ces Messieurs ne veut de moi.

LA PRINCESSE.

La pauvre petite !

LA B. DE WEDEL.

Le grand Ecuyer m'a dit que tous les Cavaliers avoient chacun leurs dames, excepté M. de Buttler ; mais je ne veux pas, moi, de ce vilain

boſſu. Je ne crois pas que l'on faſſe cette année une ſi belle partie de traîneau.

UN DOMESTIQUE *entre.*

Le Comte de Hochberg.

LA PRINCESSE *feignant de l'humeur.*

Que me veut-il ? Dites-lui que je ne puis lui parler én ce moment. (*Le Domeſtique ſort*) Henri ! (*il rentre.*) Demandez-lui ce qu'il me veut ? — Non : qu'il entre.

(*Le Domeſtique ſort.*)

LA B. DE WEDEL.

Ah, le cher Comte !

LA PRINCESSE.

Tu l'aimes, je crois ? Adelaïde, tu m'a ſouvent demandé à voir les eſtampes de mon *Sandrart.* Va le prendre dans ma Bibliotheque, & aſſieds-toi là près de la fenêtre.



SCENE V.

LES PRECÉDENS, LE COMTE DE HOCHBERG.

LA PRINCESSE.

AH, mon cher Comte, enfin.....

LE COMTE.

Votre Altesse me pardonnera....

LA PRINCESSE.

Votre Altesse?

LE COMTE.

C'est le Chambellan de Waller qui m'a retardé si long-temps.

LA PRINCESSE.

Oh mon Hochberg ne me parle plus si froidement. Appelle-moi toujours ta Louise.

LE COMTE.

Ah Louise, je crains bien que nous n'éprouvions de cruels chagrins. Je ne crois pas que je puisse aujourd'hui vous mener en traîneau.

LA PRINCESSE.

Que dis-tu?

LE COMTE.

Waller demande cet honneur; & pour ne blesser ni lui ni moi, je crois que le Duc en chargera le premier Ecuyer.

LA PRINCESSE.

Je vais faire dire, tout de suite, que je suis indisposée.

LE COMTE.

Cela ne se peut pas. Waller est trop clairvoyant. Pour moi j'en suis si désespéré, que je renonce à cette partie de plaisir.

LA PRINCESSE.

Cher Comte, je mourrai de froid si tu n'y es pas, je t'assure.

LE COMTE.

Je n'ai point de Dame, & je n'en veux pas.

LA PRINCESSE.

Prends la Baronne de Wedel.

LA B. DE WEDEL *se leve & accourt.*

Je m'en vais m'arranger tout-à-l'heure.

LA PRINCESSE.

Es-tu folle, Adelaïde? Regardez-là donc, Hochberg, elle pleure de joie.

LE COMTE.

C'eſt avec le plus grand plaiſir, Mademoiſelle, ſi la Princeſſe le permet.

LA B. DE WEDEL *à la Princeſſe.*

Votre Alteſſe veut-elle bien que j'aille m'habiller tout de ſuite ?

LA PRINCESSE.

Non, non. Reſte. Tu as tout le temps de t'y préparer. Va reprendre ton livre. (*La Princeſſe prenant la main du Comte.*) Allons, cher Fréderic, ne te chagrine plus de ne pouvoir aujourd'hui me conduire. Toi ſeul, tu me conduiras pendant tout le reſte de ma vie.

LE COMTE.

Que je ſuis triſte, ma chere Louiſe ! J'ai reçu aujourdhui des lettres de mon Agent de Vienne. On veut profiter des circonſtances, & comme j'exige le plus grand ſecret ſur cette affaire, on me demande des ſommes immenſes. Ainſi, de Comte fortuné, je pourrois devenir un Prince très-pauvre.

LA PRINCESSE.

Ecoute, je veux m'enfuir avec toi.

LE COMTE.

Et les cheveux blancs de votre pere?...chere

Princesse, voulez-vous m'écouter, & sur-tout, ne pas m'interrompre.

LA PRINCESSE.

Parle.

LE COMTE.

Ce que je possede, & ce que je suis, je le dois à ce Pere vénérable. Elevé à sa cour, formé en partie par ses vertueux exemples, soutenu par sa bienfaisance contre tous mes ennemis, seroit-il juste que je lui enlevasse ce qu'il a au monde de plus précieux ?

LA PRINCESSE.

Est-il rien d'injuste aux yeux de l'amour.

LE COMTE.

Une Princesse destinée peut-être par le ciel à de grands desseins, doit-elle tout sacrifier à une passion ?

LA PRINCESSE.

Et le Comte de Hochberg veut-il être plus prudent, plus sage que la nature ? — Si je ne savois pas combien tu m'aimes, je pourrois me fâcher.

LE COMTE.

Vous aviez promis de ne pas m'interrompre. Ce matin, le Duc est allé à la chasse avec de Lohr son premier Page. Comme ils traversoient les neiges, de Lohr l'a prié de

ſe conſerver à ſes ſujets. Tu as raiſon, lui a répondu votre pere, ils n'auront jamais un auſſi bon maître que moi; & tout-à-coup ſon viſage eſt devenu ſombre, & peut être pour la premiere fois de ſa vie inquiet & mélancolique. Il eſt rentré ſans avoir tiré à la chaſſe un ſeul coup de fuſil. Il a dit en chemin, qu'il deſireroit que ſa fille ſe décidât en faveur du Prince. Ainſi vous devez vous attendre à vous voir vivement preſſée; & le conſeil que j'ai à vous donner, ma chere Louiſe, eſt de conſentir à ſes vœux. Vous pouvez, vous devez apprendre à vaincre cette paſſion, parce que....

LA PRINCESSE.

Eh bien, parce que?

LE COMTE.

Oui, parce que celui qui en eſt l'objet, n'eſt pas tout-à-fait digne de vous. Vous ne devez point en ce moment ſonger à moi. Cet amour a rempli toute ma vie d'amertume & de larmes. Je ſuis malheureux. Faites le bonheur de votre Pere. Va, Louiſe, la ſeule idée d'avoir ſacrifié tes vœux à ton devoir, te récompenſera du bonheur paſſager de l'amour. Ton nom ſacré ne doit être ſouillé d'aucune tache. Je me démettrai de ma

charge. L'Empereur vient de m'en offrir une dans ſes états ; je lui demanderai un emploi dans ſes armées ; il me conduira bientôt dans ce paiſible, ce fortuné ſéjour, où pas un fruit n'eſt défendu, ni trop élevé pour qu'on n'y puiſſe atteindre. C'eſt là que j'attendrai ma Louiſe.

LA B. DE WEDEL *qui a prêté une oreille attentive aux diſcours de Hochberg, laiſſe tout-à-coup tomber ſon in-folio & court vers le Comte.*

Ah, Monſieur le Comte, de grace !

LA PRINCESSE.

Petite étourdie, que veux-tu encore ? va ramaſſer ton livre, & aſſieds-toi.

LE COMTE, *après un moment de ſilence.*

N'ai-je pas raiſon ? — Je ſais combien ils coutent ces pénibles combats ! mais le triomphe nous en récompenſe.

LA PRINCESSE *regarde le Comte en ſilence pendant quelques inſtans.*

Approche : viens dans mes bras. (*Le Comte ſe retire doucement en arriere.*) Je te pardonne tout. (*Elle lui tend la main.*) Tiens. Tu viens de me prouver, cher Hochberg, combien ton cœur eſt pur & généreux : & voilà pourquoi je t'ai choiſi. C'eſt un honnête homme que je veux pour Epoux. Je me charge de tout, laiſſe-moi faire.

(Entre tout-à-coup la Baronne de Rixleben. Les deux Amans s'écartent précipitamment l'un de l'autre. La Princesse regarde les estampes de la Baronne de Wedel.)

LE COMTE.

Et si les autres plans peuvent faire plaisir à votre Altesse, j'aurai demain l'honneur....

LA PRINCESSE.

Non, Monsieur le Comte, je n'en ai pas besoin.

LA B. DE RIXLEBEN.

Cinq heures vont sonner, Princesse.

LA PRINCESSE.

C'est bon!

LE COMTE.

Votre Altesse voudra bien permettre que je conduise Mademoiselle de Wedel.

LA PRINCESSE.

Volontiers, si cela lui fait plaisir. Je vous ferai avertir quand j'aurai à vous parler. (*Le Comte sort.*) Baronne de Rixleben, allez prendre tout ce qui vous est nécessaire, nous allons partir. (*La Baronne de Rixleben sort.*) Ecoute, Adelaïde, tu trouveras dans ma garde-robe une pelisse bleue; c'est pour toi que je l'ai fait faire.

LA B. DE WEDEL *baise la robe de la Princesse.*

Je vous remercie, Princesse.

LA PRINCESSE.

Tu diras à la Baronne de Rixleben que c'est ton frere qui t'a envoyé ce cadeau. Si tu es discrete, tu en auras bien d'autres. Partons à présent. (*Elles sortent.*)



SCENE VI.

Le Théatre représente un Salon.

LE PREMIER ECUYER, LE PREMIER PAGE, DE WALLER, PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, *ensuite* LE COMTE DE HOCHBERG.

LE PREMIER ECUYER.

J'AI eu beaucoup de peine aujourd'hui à arranger tout cela.

DE LOHR.

Aussi votre Excellence étoit si empressée qu'elle se faisoit faire place, même où il n'y avoit personne.

LE

LE PREMIER ECUYER.

Sachez, Monſieur de Lohr, que mes ancêtres avoient rempli des charges conſidérables à la Cour, avant que votre grand-Pere ait été annobli.

DE LOHR.

N'aviez-vous pas un Ayeul grand Chambellan dans le Paradis terreſtre ? (*Le Comte arrive.*)

DE WALLER *au premier Ecuyer.*

J'ai eu l'honneur de me préſenter ce matin chez Votre Excellence.

LE PREMIER ECUYER.

Vous me voyez en vérité confus de toutes vos attentions.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC, LE HEYDUQUE.

LE DUC.

BON ſoir, Meſſieurs & Meſdames. Monſieur le premier Ecuyer, c'eſt à vous que je confie ma fille ; j'eſpere que vous ne la verſerez pas.

DE LOHR.

Oh, Monſeigneur, ſes ancêtres avoient déja conduit des traîneaux, que mon Ayeul n'étoit pas encore annobli.

LE DUC.

Vous ai-je parlé à vous?

DE LOHR.

Je craignois qu'il ne tardât trop long-temps à répondre à votre Alteſſe.

LE PREMIER ECUYER.

Comment puis-je reconnoître cette faveur, dont Votre Alteſſe m'honore?

LE DUC.

C'eſt bon, c'eſt bon. — Comte, (*Il mene le Comte à l'écart.*) vous voyez bien que je n'ai pu faire autrement.

LE COMTE.

Une autrefois, Monſeigneur, je ſerai peut-être plus heureux.

LE DUC.

Monſieur de Waller. (*De Waller s'approche de lui.*) M. de Waller, vous conduirez, s'il vous

plaît, le second traîneau, & vous, Comte, le troisieme, afin que tous les deux vous soyez près de ma fille en cas d'événement. Je n'ai que cette enfant, & je serois fâché que le premier Ecuyer vint à lui rompre le col.

DE WALLER.

J'aurai soin de veiller sur elle avec la plus grande attention.

LE DUC.

Et vous, Comte, vous n'y manquerez pas, non plus : n'est-ce pas ?

LE PREMIER ECUYER.

C'est nous rendre en partie, Monseigneur, ce que vous nous avez enlevé.

LE COMTE.

Je conduirai, si Votre Altesse veut le permettre, la Baronne de Wedel.

LE DUC.

Très-volontiers.



SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LA PRINCESSE, LA BARONNE DE RIXLEBEN, LA BARONNE DE WEDEL.

LE DUC.

MA fille, je te confie à un homme qui entend un peu ſon métier.

LA PRINCESSE *au grand Ecuyer.*

J'eſpere, Monſieur, que vous me ramenerez heureuſement.

LE PREMIER ECUYER.

Il n'y a rien à craindre : & d'ailleurs ces Meſſieurs ſont chargés......

LA PRINCESSE.

Bien, bien. — Si Votre Alteſſe veut nous le permettre, il me ſemble qu'il eſt temps de partir.

LE DUC.

Adieu, mon enfant. Adieu, Meſſieurs. Un heureux voyage & beaucoup de plaiſir! Adieu. (*Tout le monde le ſalue & ſort ; les Dames prennent à la porte des Peliſſes que les Domeſtiques*

leur présentent.) Et vous, de Lohr, je vous conseille de ne pas verser la Baronne de Rixleben.

DE LOHR, *en souriant.*

Seroit-il possible, Monseigneur ?

SCENE IX.

LE DUC, UN PAYSAN, LE HEYDUQUE.

LE DUC.

RODOLPHE.

LE HEYDUQUE *entre avec un Paysan.*

Monseigneur voudra bien m'excuser ; mais voici un homme de ma connoissance, un honnête paysan qui voudroit bien présenter un Mémoire à Votre Altesse.

LE DUC.

Qui es-tu, mon ami ?

LE PAYSAN.

Martin Gamarche.

LE DUC.

Que veux-tu donc de moi ?

LE HEYDUQUE.

Votre Altesse le verra par son Mémoire mieux

qu'il ne pourroit l'expliquer lui-même. (*Au Payſan.*) Donne donc.

LE PAYSAN *tire un papier de deſſous ſa veſte & le donne au Duc.*

Oui, Monſeigneur, tout eſt bien détaillé dans cette écriture.

LE DUC *l'ouvre.*

Sur ces papiers ? Je n'y vois rien. C'eſt du pain d'épices.

LE PAYSAN.

Ah, mon Dieu, grand Dieu, qu'eſt-ce que j'ai fait ? pauvre malheureux que je ſuis.

LE DUC.

Je parie que tu es venu pour me corrompre.

LE PAYSAN.

Non, je vous jure, comme il eſt vrai que je ſuis un honnête homme. Et pour vous prouver que je n'y ai pas ſeulement ſongé, c'eſt que voici mon mémoire. Je voulois porter à ma petite Jeannette un pain d'épices : pour ne pas le ſalir ni le rompre je l'avois enveloppé dans ce papier. Tenez voilà comme je l'avois couché dans ma veſte. Et quand j'ai été tout-à-coup pour vous parler, Monſeigneur, me voilà devenu ſi troublé que je me ſuis trompé, & que j'ai pris l'un pour l'autre.

De grace, Monſeigneur, gardez-vous bien de croire, que je ne ſuis entré chez vous que pour vous corrompre par des préſens. Non certes.

LE HEYDUQUE.

Tais-toi donc : tu vois bien que Monſeigneur lit.

LE DUC.

Eſt-ce bien vrai, tout ce que tu me dis-là dans ton mémoire ?

LE PAYSAN.

Tout eſt vrai, Monſeigneur. Ce procès a duré neuf ans. Mais enfin il a fallu abſolument que je le gagne. J'étois préſent quand on a condamné ce Monſieur le Bailli, ma partie adverſe. C'eſt que voyez-vous, Monſeigneur, il nous eſt impoſſible à nous autres de retenir tout ce grimoire. Et préſentement voilà comme quoi M. le Bailli me refuſe encore ce qui m'a été adjugé. Et puiſque je n'ai pas copie de la Sentence, je ne puis le forcer à me payer ; il y a plus d'un an que je la demande toujours en vain.

LE DUC.

Et pourquoi donc ne veut-on pas te la donner ?

LE PAYSAN.

Dame! voilà ce que je dis aussi dans cette écriture. Je n'en sais rien, moi.

LE DUC.

Tu leur as peut-être présenté des mémoires comme celui-ci?

LE PAYSAN.

Ce maudit pain d'épices! Non, Monseigneur, c'est la premiere fois que cela m'est arrivé. Je ne sais combien j'ai perdu de bon argent dans toute cette manigance. Je l'ai déjà payée cette copie; mais c'est que M. le Bailli est le Cousin-germain d'un des premiers Conseillers.

LE DUC.

Je le sais. Ecoute, je veux bien te faire rendre justice. Feras-tu ce que je te dirai?

LE PAYSAN.

De tout mon cœur.

LE DUC.

D'abord, tu ne confieras à personne que tu m'aies parlé. Demain matin, les Conseillers du

Gouvernement doivent s'assembler ici, dans le château. Tu viendras encore supplier humblement ces Messieurs, de te donner copie de ta Sentence. Tu leur diras que tu en as besoin absolument tout de suite, & s'ils te refusent encore, malgré toutes tes prieres, tu leur diras : —Ecoute-moi bien! —Tu leur diras : Messieurs, puisqu'absolument vous ne voulez pas me donner ma Sentence, je m'en passerai. Et vous, Messieurs, tous tant que vous êtes, allez vous promener!

LE PAYSAN.

Ah Ciel, vous m'effrayez, ils me mangeroient tout vif!

LE DUC.

Que cela ne t'inquiete pas. Je serai alors dans la gallerie. Tu n'as rien à craindre. Si tu veux que je m'intéresse pour toi, il faut aussi que tu fasses ce que je t'ordonne.

LE PAYSAN.

Eh bien, soit, très-volontiers. Je ferai bien pis.

LE DUC.

Non, non, pas pis. Fais ce que je t'ai dit

ſeulement. Entends-tu ? Meſſieurs, je m'en paſſerai, &, tous tant que vous êtes, allez-vous promener. C'eſt bien entendu ? allez-vous promener.

LE PAYSAN.

Oui, Monſeigneur, allez-vous promener.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente l'Appartement de la Princeſſe.

LA PRINCESSE ; LA BARONNE DE RIXLEBEN, LA BARONNE DE WEDEL, *enſuite* UN VALET-DE-CHAMBRE.

LA PRINCESSE.

NON. Je n'y puis plus tenir.

LA B. DE RIXLEBEN.

Votre Alteſſe ſe trouveroit-elle encore mal?

LA PRINCESSE.

Laiſſez-moi donc. Me ſuis-je déjà trouvée mal !

LA B. DE RIXLEBEN.

Feu la Princeſſe de....

LA PRINCESSE.

Parlez donc allemand. Je ne puis rien apprendre de vous pour le françois, & ſi vous deſirez

de vous exercer à parler cette langue, je vous prie de le faire avec toute autre personne.

LA B. DE RIXLEBEN.

Feu la Princesse de Nassau disoit ordinairement, que le meilleur remede pour se guérir d'une grande frayeur, étoit le repos.

LA PRINCESSE.

Elle pouvoit avoir raison; mais je n'ai pas eu peur.

LA B. DE RIXLEBEN.

Votre Altesse cependant s'est vue tout-à-coup dans le plus grand danger, & sans M. de Waller, qui a volé pour arrêter les chevaux....

LA B. DE WEDEL.

Et le Comte de Hochberg! s'il n'avoit pas été là...

LA PRINCESSE *à la Baronne de Rixleben.*

Comment auroit-il pu retenir les chevaux? Il étoit derriere mon traîneau. Ils étoient déjà arrêtés lorsqu'il est arrivé.

LA B. DE RIXLEBEN.

Je demande pardon à Votre Altesse. Mais M. de Waller....

Arrive un VALET-DE-CHAMBRE.

Le Médecin de la Princesse demande s'il peut entrer.

LA PRINCESSE.

Dites-lui, — ou plutôt, vous, Baronne de Rixleben, allez lui dire, que je le remercie de ses attentions pour moi, que j'ai déjà pris par deux fois, de ses poudres, & qu'il n'en falloit pas davantage. Je n'ai point été très-effrayée. Qu'il aille trouver tout de suite le premier Ecuyer qui a, sans doute, plus besoin que moi de ses secours. Priez-le de passer aussi chez M. de Waller, & chez le Comte de Hochberg, & de leur dire que c'est moi qui l'envoie.

(*La Baronne de Rixleben sort.*)

LE VALET-DE-CHAMBRE.

M. de Waller est venu demander à la Femme-de-Chambre des nouvelles de votre Altesse.

LA PRINCESSE.

C'est bon. (*Le Domestique sort.*) Chere Adélaïde, dis-moi donc, vîte, ce qu'à fait Hochberg, ce qu'il a dit.

LA B. DE WEDEL.

Oh, il n'a rien dit. Il a entendu crier les barricades que le premier Ecuyer brisoit avec son

traîneau, & prompt comme l'éclair il s'est élancé à terre & moi aussi, & tout de suite, je ne sais comment, il vous a enlevé dans ses bras. Un moment de plus, & ç'en étoit fait de vos jours. Les barricades ont achevé, au même instant, de se rompre, & le traîneau est tombé plus d'à moitié dans le lac. Sans Monsieur de Waller & quelques autres personnes qui ont retenu les chevaux, le traîneau les auroit entraînés, avec lui. Ah, que j'ai tremblé pour Votre Altesse!

LA PRINCESSE.

Va, je me disois en partant, quoiqu'il arrive, n'importe. Un ange protecteur, Hochberg, est avec nous. —Et cette imbécille de Rixleben, avec son Waller.

LA B. DE WEDEL.

Oh, je vous assure que M. de Waller étoit aussi très empressé; mais il n'a pas vu si promptement ce qu'il falloit faire.

LA PRINCESSE.

C'est que l'œil de l'amour est toujours le plus clairvoyant. Que penses-tu, mon Adélaïde, que je doive à Hochberg pour le récompenser?

LA B. DE WEDEL.

Je n'en sais rien, Princesse.

LA PRINCESSE.

Mais enfin que lui donnerois-tu, s'il t'avoit sauvée à ma place ?

LA B. DE WEDEL.

Hélas, je n'ai rien, moi ! Je serois obligée de me donner moi-même.

LA PRINCESSE.

Tu es un aimable enfant ! —Donne-moi cet écrin que tu vois là bas. Bon. Tu es une petite friponne, tu ne dis jamais que ce que j'aime à entendre.

LA B. DE WEDEL.

Est-ce que cela n'est pas bien ? Je desirerois aussi, moi, ne faire jamais rien que ce qui peut vous plaire.

LA PRINCESSE.

Tiens, voilà pour les inquiétudes que je t'ai causées. Porte cette bague en mémoire de cet heureux jour, où Hochberg m'a sauvée du danger.

LA B. DE WEDEL.

O Princesse !

LA PRINCESSE.

Vîte, mets-la dans ta poche.

LA B. DE WEDEL.

Ah, ce cher Comte! Je pleure toujours quand je l'ai vu.

LA PRINCESSE.

Toi? & pourquoi pleurer? —Chut!

Entre la B. DE RIXLEBEN.

Voici la liſte de toutes les perſonnes qui ſont venues s'informer de la ſanté de Votre Alteſſe.

LA PRINCESSE.

Qui eſt-ce donc? Liſez-la moi.

LA B. DE RIXLEBEN *lit.*

Le Chambellan de Waller, le Comte Loban, le premier Capitaine des Chaſſes, le Comte de Hochberg, le Chancelier Adler, le Maréchal Schlée.

LA PRINCESSE.

Qui? Je n'ai pas bien entendu.

LA B. DE RIXLEBEN.

Le Chancelier Adler.

LA PRINCESSE.

Non.

LA

LA B. DE RIXLEBEN.

Le Comte de Hochberg.

LA PRINCESSE, *froidement.*

Oui? Continuez à présent.

LA B. DE RIXLEBEN.

Le Colonel Diesen, M. de Lohr, M. de Frese, le Conseiller de Stahl, le Comte de Sahlberg, le Baron....

LA PRINCESSE.

Qui? le Comte de Hochberg?

LA B. DE RIXLEBEN.

Non. Le Comte de Sahlberg. J'ai déjà eu l'honneur de vous nommer le Comte de Hochberg.

LA PRINCESSE.

En voilà assez à présent.

LA B. DE RIXLEBEN.

La liste des Dames est de ce côté-ci.

LA PRINCESSE.

Je le crois bien : mais laissez-la sur ma table.

LE VALET-DE-CHAMBRE *entre.*

M. de Lohr demande la permission de parler à la Princesse. Il vient de la part de Monseigneur.

LA PRINCESSE.

Qu'il entre. (*Le Valet-de-Chambre sort.*) Baronne, mettez votre liſte ſur ma table, je la lirai après.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, DE LOHR.

LA PRINCESSE.

Bon ſoir, M. de Lohr.

DE LOHR.

Monſeigneur m'envoie demander des nouvelles de Votre Alteſſe, & ſavoir ſi elle eſt ſeule. Il déſireroit vous entretenir ici un moment.

LA PRINCESSE.

Et je vais le trouver moi-même ſur le champ.

DE LOHR.

Non, Princeſſe. Le Duc craint de n'être pas aſſez tranquille chez lui. C'eſt pour cela qu'il aime mieux venir chez Votre Alteſſe.

LA PRINCESSE.

Soit. Dites-lui, je vous prie, que je me porte bien, & que je vais attendre ſes ordres. —Il

s'en eſt fallu de bien peu, M. de Lohr, que nous ne nous ſoyons jamais revus.

DE LOHR.

Auſſi nous ſommes tous en joie de voir que Votre Alteſſe eſt heureuſement échappée d'un ſi grand danger.

LA PRINCESSE.

Je vous connois, & je ſuis perſuadée que votre joie eſt ſincère, M. de Lohr.

DE LOHR.

J'eſpere au moins que la frayeur....

LA PRINCESSE.

Non, je n'ai pas été très-effrayée. Je ne connoiſſois pas le danger. —Mais quel eſt donc mon libérateur?

DE LOHR.

Je voudrois pouvoir dire: C'eſt de Lohr. Mais s'il doit arriver quelque choſe d'heureux pour l'univers, ou s'il y a de la gloire à acquérir, j'ai toujours le malheur d'être venu trop tard. Ce bonheur eſt tombé en partage, au favori de la fortune, au bien-aimé de tout le monde, à celui enfin, à qui ſeul je porte envie, au Comte de Hochberg, —ſi la Baronne de Rixleben veut bien le permettre.

LA B. DE RIXLEBEN.

Moi ?

LA PRINCESSE.

Et c'eſt le ſeul que vous enviez, dites-vous? Je ne ſache pas cependant, qu'il jouiſſe d'un bonheur ſi extraordinaire.

DE LOHR.

Auſſi ne lui portai-je envie que pour ſon vrai mérite, & parce que j'eſpere qu'il en ſera un jour récompenſé.

LA PRINCESSE.

Et la Baronne de Rixleben ne l'aime pas?

LA B. DE RIXLEBEN.

Oh, l'on connoît M. de Lohr. Il dit toujours à tout le monde des impertinences en face, & de jolies choſes en arriere d'eux.

DE LOHR.

Permettez-moi, Princeſſe, de vous expliquer ce que la Baronne de Rixleben entend par là. En conduiſant ſon traîneau, aſſis derriere elle, je lui ai fait mille complimens : je lui ai dit, par exemple, qu'elle étoit jeune & jolie, qu'elle deſcendoit d'une très-ancienne nobleſſe, qu'elle connoiſſoit parfaitement la Cour & la Médecine; qu'aujourd'hui à la chaſſe le Duc m'avoit parlé de ſes angélures, & que les Pages la craignoient

beaucoup, & mille autres douceurs semblables. Quand votre Altesse a manqué de périr, la Baronne a eu grand soin, comme de raison, de se trouver mal; & mon eau de Mélisse étant gelée dans mon éther, je lui ai frotté le visage avec une poignée de neige. Voilà ce que la Baronne appelle....

LA B. DE RIXLEBEN *l'interrompant.*

M. de Lohr, de tous les défauts il n'y en a pas de plus dangereux....

DE LOHR.

Oh, tous ensemble, ils ne valent rien.

LA B. DE RIXLEBEN.

Si vous aviez réellement autant d'esprit que vous avez la prétention d'en montrer....

LA PRINCESSE.

Ne lui dites rien aujourd'hui, Baronne. Une autrefois vous le traiterez à son tour comme il le mérite. Allez, vîte, dépêchez-vous de rendre réponse au Duc.

(*De Lohr s'en va.*)

LA B. DE RIXLEBEN.

Monseigneur est inépuisable dans ses attentions pour Votre Altesse.

LA PRINCESSE.

Cela eſt vrai. Toutes les fois que je penſe à lui, je plains tous ceux qui n'ont plus de Pere. Et toi auſſi, Adélaïde.

LA B. DE WEDEL.

Ah, Princeſſe, vous me faites oublier que je ſuis orpheline !

LA PRINCESSE.

Mon enfant, je ne puis entendre ce mot d'Orphelin. Il me rend triſte.

LA B. DE WEDEL.

Je ne le prononcerai jamais, tant que je reſterai auprès de votre Alteſſe.

LA B. DE RIXLEBEN.

Qui a le bonheur d'approcher de Votre Alteſſe, oublie tous les chagrins que des affaires de famille pourroient lui cauſer.

LA PRINCESSE.

Vous voulez me flatter ?

LA B. DE RIXLEBEN.

Non, certainement. Mais oſerois-je ſupplier Votre Alteſſe de rappeller, ſi l'occaſion s'en préſente, mon Couſin au ſouvenir de Monſeigneur ?

LA PRINCESSE.

Ma chere Rixleben, vous ſavez que j'aime à rendre ſervice, mais ce que vous demandez là eſt toujours déſagréable à mon Pere.

LA B. DE RIXLEBEN.

J'ai penſé que Monſeigneur ne pourroit rien refuſer aujourd'hui à votre Alteſſe. Il eſt ſi content que ſa fille ſoit heureuſement ſortie d'un auſſi grand danger.

LA PRINCESSE.

Je vous promets d'y penſer, —ſi la choſe eſt poſſible.

LA B. DE RIXLEBEN.

J'en ſerai éternellement reconnoiſſante.

LA PRINCESSE.

Que je ne vous retienne pas davantage. Il eſt déjà tard.

LA B. DE RIXLEBEN.

Mais ſi Votre Alteſſe avoit encore des ordres à me donner...

LA PRINCESSE.

Non, allez vous repoſer. Je n'ai plus beſoin de vous. Pour toi, Adélaïde, tu reſteras avec moi juſqu'à ce que mon Pere arrive. Bon ſoir,

Baronne. (*La Baronne de Rixleben sort.*) Adélaïde, approche-toi. Que me disois-tu donc auparavant? Il faut toujours que tu pleures quand tu as vu le Comte de Hochberg?

LA B. DE WEDEL.

Oui Princesse; mais ne croyez pas que ce soit de chagrin; j'aime beaucoup à le voir.

LA PRINCESSE.

Je le crois. Ecoute, garde-toi.... Non, la fausseté n'entre point dans ton cœur. —Voudrois-tu bien avoir le Comte pour Epoux?

LA B. DE WEDEL.

Je ne suis qu'un enfant.

LA PRINCESSE.

Cela est vrai; mais....

LA B. DE WEDEL.

Si je dois un jour avoir un Epoux, je voudrois bien qu'il ressemblât au Comte.

LA PRINCESSE.

Si tu veux rester avec moi, il ne faut pas seulement y penser, & sur-tout garde-toi d'en rien confier à qui que ce soit.

LA B. DE WEDEL.

Et à qui, grand Dieu? Ah, ne ſoyez pas fâchée contre moi, Princeſſe. Je ſuis ſi timide que je ne parle preſque jamais à perſonne. J'ai toujours peur de ne pas bien dire. On ſe moqueroit de moi. Mais quand je ſuis avec Votre Alteſſe, je ſais qu'elle eſt ſi bonne, que je parle alors comme je penſe.

LA PRINCESSE.

Allons, ſois donc tranquille & ne pleure pas. Voici le Duc. Vîte, eſſuie tes larmes.



SCENE III.

LE DUC, LA PRINCESSE, LA BARONNE DE WEDEL. (*Un Valet-de-Chambre préſente des ſieges & ſort.*)

LE DUC.

BON ſoir, Louiſe. (*La Princeſſe baiſe la main de ſon Pere.*) Tu es brave au moins. (*en ſouriant*) Comment? Un pareil accident ne ta pas fait mourir de peur? Tu ne t'es pas ſeulement évanouie, je crois?

LA PRINCESSE.

Non. Et pourquoi donc m'évanouir?

LE DUC.

Voilà qui eſt bien. (*Il s'aſſied & fait entendre à la Princeſſe qu'il voudroit lui parler ſans témoins; & la Princeſſe fait ſigne à la Baronne de Wedel de ſe retirer.*) Il ne te faut plus à préſent qu'un Epoux d'une ſanté fleurie, & mes petits-fils deviendront un jour des hommes. J'aime les gens vigoureux, moi. Leur vue ſeule nous anime & nous rend joyeux.

LA PRINCESSE.

Heureuſement la Providence vous a donné, mon Pere, des jours pleins de ſanté; car vous étant toujours chargé des peines de tous vos ſujets....

LE DUC.

Embraſſe-moi, ma fille. Oui, vraiment j'ai été un peu effrayé, lorſqu'on m'a appris ton accident: car au fond j'ai un peu d'amitié pour toi. Va, une autrefois je t'aſſure, je ne m'embarraſſerai nullement de l'étiquette. Je me moquerai de la politeſſe, des convenances & des égards: & je ne confierai ma fille qu'à des mains ſûres. Si le

Comte de Hochberg avoit conduit ton traîneau, cela ne ſeroit point arrivé.

LA PRINCESSE.

Oh certainement, non. Mais ce bon vieillard eſt cependant excuſable.

LE DUC.

Je ſais bien qu'il ne l'a pas fait à deſſein. Mais tous tant qu'ils ſont, peuvent-ils me rendre mon enfant? — Allons, remercions encore la Providence, de ce que tu nous es heureuſement rendue.

LA PRINCESSE.

Et c'eſt pourtant ce petit malheur, qui me procure en ce moment le bonheur de voir mon Papa.

LE DUC.

Non pas tout-à-fait. Quelque autre choſe encore m'amene ici.

LA PRINCESSE.

Parlez, mon Pere, j'attends vos ordres.

LE DUC.

Ecoute-moi donc. Tu ſais bien, ma Louiſe, que je n'aime pas trop les longs diſcours. Mais aujourd'hui je me ſuis même préparé à t'entretenir long-temps, car je deſire que tout ce que je te dirai

puiſſe te plaire. Ainſi donc ne va pas m'interrompre. Si tu parles, tu me feras perdre, tout de ſuite, le fil de mes idées.

LA PRINCESSE.

Ne craignez rien, mon Papa. Je vous écoute.

LE DUC.

Viens près de moi ma fille. Approche, regarde mes mains; elles tremblent, la peau en eſt ridée : regarde mes cheveux blancs. — Mon enfant je ne ſuis plus jeune, & je commence déjà à vieillir promptement. Et tu es mon ſeul enfant, & je voudrois être pour toi, jusqu'à la mort le plus tendre de tous les peres. — Mais il faut encore moins que tu pleures; cela me troubleroit bien davantage. Fi de ces larmes. (*Il ſe leve, ſe promene & ſe raſſied.*) Rapproche-toi. Le nom de ma Maiſon s'éteint avec moi. Mes Fiefs retournent à l'Empereur. Mais il t'en reſte encore aſſez pour faire le bonheur d'un Prince généreux. Dis-moi, en ſeroit-il un, ma fille, que tu vouluſſes aujourd'hui pour Epoux; fut-ce un Prince ſans états, chargé de dettes, & même d'une Maiſon nouvellement créé.

LA PRINCESSE.

Je n'en connois pas. De tous les Princes que j'ai vus juſqu'ici, aucun ne m'a fait encore ou-

blier que c'eſt à vous ſeul, mon pere, à qui je dois toutes mes attentions.

LE DUC.

Il ſuffit. Ma fille ne peut me tromper. —Tu n'ignores pas, ſans doute, pourquoi M. de Waller eſt à ma Cour?

LA PRINCESSE.

Oui, mon Papa, je le ſais.

LE DUC.

Si les propoſitions du Prince ne te plaiſent pas, ma Louiſe, tu n'entendras jamais parler de cet homme. Je ne veux point t'affliger. Mais je ſuis un bon pere, & tu peux ſans crainte m'ouvrir ton cœur.

LA PRINCESSE.

Je ne ſais preſque rien du Prince, ni en bien ni en mal. Le Baron de Jaeger qui vint à la Cour l'été dernier, m'a dit, & l'on peut avoir confiance au Baron de Jaeger, que c'étoit un homme ſombre & caché, & la fille d'un homme auſſi brave auſſi franc que vous, mon Papa, vivroit-elle heureuſe avec un Epoux de ce caractere?

LE DUC.

Je n'ai rien à répondre à cela. Songe bien cependant que les filles de ton rang ne ſont pas ſi heureuſes que les autres. Il ne leur eſt pas per-

mis de choisir ; & quelquefois on s'en trouve bien. Feu ta mere ne me connoissoit pas non plus avant de m'épouser. Et cependant nous avons vécu ensemble aussi heureux, que peuvent l'être de simples particuliers.

LA PRINCESSE.

Elle ne vous connoissoit pas, il est vrai : mais combien de fois m'a-t-elle raconté ce que la renommée lui avoit appris de votre bonté, de votre valeur, de toutes les vertus qui vous faisoient aimer. Et les Gazettes seulement ne parlent jamais du Prince.

LE DUC.

Tu feras, ma Louise, comme tu voudras; mais que ton pere soit toujours consulté. Tu lui es vraiment chere. Si je t'ai parlé ainsi aujourd'hui, c'est que Waller vient de recevoir des lettres de sa Cour. Obligé de partir demain avant le jour, il desireroit remplir les devoirs dont il est chargé. J'ai promis que tu lui permettrois de t'entretenir ce soir même. Il faut que tu le reçoives.

LA PRINCESSE.

Volontiers, mon Pere.

LE DUC.

Sonne ton Valet-de-chambre. (*La Princesse*

ſonne, le Valet-de-chambre entre.) Allez dans ma chambre, & dites au Chambellan de Waller que je le prie de venir. (*Le Valet-de-chambre ſort.*) Tu es un peu embarraſſée. Je le crois bien, il le ſera davantage. — Je deſire le jour de ton hymen, ma fille; & je le crains.

LA PRINCESSE.

Pourquoi donc cela?

LE DUC.

Si j'en allois mourir de joie! Aſſieds-toi ſur mes genoux, toi, qui es tout mon bien, tout mon bonheur, ma chere Louiſe. Si je ſavois maintenant ce qui pourroit te faire plaiſir, après une ſi grande frayeur!

LA PRINCESSE.

J'ai une priere à vous faire, mon Papa.

LE DUC.

Que veux-tu, ma chere enfant?

LA PRINCESSE.

Le Couſin de la Rixleben eſt toujours....

LE DUC *ſe leve en colere.*

Dis à la vieille ſorciere de me laiſſer tranquille. S'il avoit eu envie de travailler, ce fainéant, il ſeroit placé. Non je ne donnerai point d'emploi à ce vaurien, de préférence à ceux qui le mé-

ritent. Hé de quoi viens-tu me parler aussi, dans un moment où je t'aimois tant! (*Pause.*)

LA PRINCESSE.

Monseigneur.....

LE DUC.

Ce n'est pas ta faute; je le sais bien. Elle te persécute sans cesse, & tu lui donnes ta parole. Ne m'en reparle plus à l'avenir, je t'en prie. —A propos, Louise, il faut pourtant que tu fasses un cadeau à ce pauvre Waller. Donne-lui ce Souvenir avec ton portrait. Dis-lui que c'est pour le récompenser du service qu'il t'a rendu aujourd'hui.

LE VALET-DE-CHAMBRE *entre.*

Monsieur de Waller.

LE DUC.

Qu'il entre. (*Le Valet-de-chambre sort.*) Sois affable envers lui, ma Louise. Cherche au moins à lui dorer la pillule. Tu m'entends? (*De Waller entre & baise la robe de la Princesse.*) Adieu, ma fille.

LA PRINCESSE.

Vous en allez-vous déjà, mon pere?

LE DUC.

Je n'ai pas besoin ici. Vous avez mille choses

à

à vous dire l'un l'autre, qui ne doivent pas être entendues de froids vieillards à cheveux blancs. —Je vous reverrai sans doute avant votre départ, M. de Waller?

DE WALLER.

J'aurai l'honneur d'aller prendre ce soir même, congé de votre Altesse.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, LE CHAMBELLAN DE WALLER, *ensuite* LA BARONNE DE WEDEL & UN VALET-DE-CHAMBRE.

DE WALLER.

Je me réjouis de trouver à votre Altesse un air si radieux, après une aussi grande frayeur.

LA PRINCESSE.

Je sais toutes les obligations que je vous ai, Monsieur. Asseyez-vous.

DE WALLER.

Ce n'est pas moi seul, Princesse, qui ai eu le bonheur de vous servir, & j'ai été envieux aujourd'hui pour la premiere fois de ma vie.

LA PRINCESSE.

Tant que je vivrai, Monſieur, je penſerai aux ſecours que je vous dois. Je ne ſais ſi cela vous peut récompenſer d'une action ſi généreuſe. — Mon pere veut que je vous offre cette bagatelle comme un témoignage de ma reconnoiſſance. Si vous pouvez prendre plaiſir à vous rappeller les traits d'une perſonne, qui vous a cauſé une frayeur ſi grande, vous la garderez ; ou vous y ferez mettre le portrait de celle que vous aimez.

DE WALLER.

Je l'accepte, & le conſerverai comme le tréſor le plus précieux que m'ait donné la fortune. — Mais — eſt-ce là tout ce que j'emporterai avec moi?

LA PRINCESSE.

Je ſais que la valeur de ce foible préſent ne peut m'acquitter auprès de vous.

DE WALLER.

Princeſſe, en qui le ciel mit tant de vertus, j'oublie devant vous que je ſuis courtiſan, que je ſuis né à la Cour. Qui vous a vue, ne peut rien diſſimuler; & ce que je dois penſer & ce que je dois dire, je l'oublie en vous voyant. Vous ne m'entendez que trop.

LA PRINCESSE.

Vous êtes homme de Cour ; & vous embarrassez une femme pour vous répondre.

DE WALLER.

Ce n'étoit point là mon intention ; mais je suis moi-même si troublé, que je ne sais par où commencer. Le bonheur de la vie de mon Maître, le bonheur de tous ses sujets dépend de l'accueil que vous allez faire à ma demande, Madame. Et peut-être, par ce que je vais dire, je puis tout perdre.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas possible. Vous parlez trop bien, Monsieur.

DE WALLER.

Personne, il est vrai, ne sauroit embrasser avec plus de zéle les intérêts de mon Maître, mais tout autre que moi peut-être parleroit mieux pour lui. —Votre Altesse doit se rappeller à peine les traits du Prince.

LA PRINCESSE.

Me les rappeller ? Je ne sache pas l'avoir jamais vu.

DE WALLER.

Vous l'avez vu à la derniere élection du Roi

des Romains. Vous lui avez parlé plusieurs fois. Il y étoit alors déguisé sous un autre nom.

LA PRINCESSE.

Sous quel nom ? Je me rappelle que vous, M. de Waller, je vous y ai vu, je vous ai parlé. Etoit-il avec vous ?

DE WALLER.

Vous l'avez vu dans la même salle où j'ai eu l'honneur de vous entretenir. Il avoit pris mon nom, & se faisoit passer pour un de mes parens.

LA PRINCESSE.

Non, je n'en ai pas le moindre souvenir.

DE WALLER.

Dès ce moment — c'est moi, Princesse, qu'il a toujours choisi pour son confident — dès ce moment il n'a eu de pensée que pour vous seule, il n'a pas formé un vœu qui ne fut pour la Princesse Louise. Si les affaires les plus critiques, qui me rappellent aujourd'hui dans ses états, ne l'avoient enchaîné à sa Cour, il auroit volé pour mettre à vos pieds ses plus douces espérances. Enfin il m'a envoyé pour demander en son nom la main de la plus aimable des Femmes. Donnez-moi seulement une lueur d'espérance, il viendra lui-même tomber à vos genoux. Et son Altesse jugera, en le voyant, s'il est digne de vos

vertus. Il faut que je parte demain avant l'aurore ; votre réponse décidera du bonheur de sa vie, & peut-être même du bonheur de ses sujets.

LA PRINCESSE.

M. le Chambellan......

DE WALLER.

Pardonnez, Princesse, si j'ose vous interrompre. Une affaire aussi importante, je le sais, ne se décide point en un moment. Daignez me faire espérer par un regard, par un sourire, par votre silence que l'arrivée du Prince ne vous déplaira point, & je pars : & que de votre bouche il apprenne lui-même son sort.

LA PRINCESSE.

Monsieur de Waller, dites-moi. Il n'est donc plus d'usage que les Princes envoyent leur portrait aux Dames, à qui ils font l'honneur de les demander en mariage ?

DE WALLER.

J'ai sur moi un Portrait du Prince. Ce desir de le voir, que me témoigne votre Altesse, dois-je le regarder comme un heureux augure ?

LA PRINCESSE.

Non, Monsieur. Je veux être sincere. J'ai

toujours plaint les femmes de ma naissance. Jettées entre les bras d'un homme qui n'a jamais pensé à les aimer, elles restent enfermées tout le jour dans la solitude de leurs palais. Toujours entourées des mémes figures, à la danse, à la chasse, au jeu, & toujours seules. Croyez-moi, Monsieur, une Princesse aussi malheureuse n'a d'autre choix à faire, que de tourmenter tout ce qui l'environne, ou de périr d'ennui. Je ne veux ni l'un ni l'autre. Il faut que je sois aimée, car je veux mériter de l'être.

DE WALLER.

Permettez-moi de vous dire, que jamais Princesse.....

LA PRINCESSE.

Ecoutez-moi. Pour être aimée, il faut aimer; & je n'aime point le Prince.

DE WALLER.

Si vous le connoissiez, vous l'aimeriez peut-être..

LA PRINCESSE.

Non certainement; je ne sais pourquoi; mais certainement je ne l'aimerois pas.

DE WALLER.

Un autre auroit-il déjà prévenu mon Maître? Je n'ai aucun droit de le demander.

LA PRINCESSE.

Vous n'avez aucun droit de le demander. Je présume toutefois, que vous l'avez demandé à mon Pere, & vous devez savoir sa réponse. — Brisons là-dessus. Je suis fâché, Monsieur, de ne pouvoir obliger un homme, qui m'a rendu aujourd'hui un si grand service.

DE WALLER.

Votre Altesse ne me laisse donc pas la moindre espérance ?

LA PRINCESSE.

Je ne puis. Je suis jeune encore. Et j'ai résolu de rester avec mon Pere, & de lui consacrer tous mes soins, jusqu'à ce que je trouve un homme que j'aime.

DE WALLER.

Que je suis malheureux ! Et que dirai-je au Prince ?

LA PRINCESSE.

Que je suis on ne peut plus sensible à l'honneur qu'il me fait : qu'il ne pouvoit choisir un médiateur, un ami plus zélé pour ses intérêts : que j'ai le plus grand regret de laisser partir mécontent, celui qui m'a presque sauvé la vie. Enfin je souhaite, que bientôt les plus tendres Epouses rendent heureux & le Prince & l'aimable M. de Waller.

DE WALLER.

Aimable ? Moi ? A vos yeux ?

LA PRINCESSE.

Vous l'êtes aux yeux de tout le monde.

DE WALLER.

Voici le Portrait du Prince. Recevez-le comme une assurance de l'amour le plus tendre & le plus ardent.

LA PRINCESSE.

Comment ? mais c'est votre Portrait !

LE PRINCE *se jettant à ses genoux.*

Oui, Princesse ; je suis ce Prince que vous ne pouvez aimer, & que vous nommez cependant aimable. Pardonnez. Le Duc votre Pere, sait tout. Ne vous effrayez donc pas.

LA PRINCESSE.

Comment ! vous êtes le Prince ? Vous ? —Levez-vous, levez-vous, où j'appelle mes Femmes.

LE PRINCE.

Que j'obtienne mon pardon.

LA PRINCESSE.

Levez-vous ! (*Elle sonne. Le Prince se leve.*)

LE PRINCE.

Vous ſavez tout. Ma deſtinée eſt entre vos mains. (*Un Valet-de-chambre entre.*)

LA PRINCESSE.

La Baronne de Wedel. (*Le Valet-de-chambre ſort.*)

LE PRINCE.

Comment pouvez-vous traiter ainſi un homme, que tout à l'heure vous nommiez aimable.

LA PRINCESSE.

C'étoit un ſimple compliment. Vous me feriez plaiſir de me laiſſer ſeule.

LE PRINCE.

Vous paroiſſez émue ? Princeſſe, pardonnez une démarche, qui ne doit que vous aſſurer davantage de mon amour.

LA PRINCESSE.

Je ne veux pas en être aſſurée. Je ne veux pas de votre amour. Mon pere, dites-vous, eſt inſtruit de cette maſcarade ?

LE PRINCE.

Il ſait que je ſuis le Prince, il agrée ma demande ; mais il veut que vous ſeule décidiez de mon ſort. (*La Baronne de Wedel arrive.*)

LA PRINCESSE.

Oh partez. Votre préſence me rend malheureuſe.

LE PRINCE.

Vous ne me laiſſez aucune eſpérance ?

LA PRINCESSE.

Aucune. Je ne vous aime point, ne vous aimerai jamais. — Je ne puis jamais vous aimer.

LE PRINCE.

Vous ne le pouvez ? Et quel eſt donc l'heureux mortel qui a ſu vous rendre ſenſible ?

LA PRINCESSE.

Laiſſez-moi, Prince, je vous en prie.

LE PRINCE.

Me feroit-il permis de connoître cet heureux mortel ?

LA PRINCESSE.

Et de quel droit, Monſieur, me le demandez-vous ?

LE PRINCE.

Il exiſte donc ce mortel heureux ? — Hé bien, je ſaurai le découvrir — & le punir, s'il eſt indigne de vous. — Adieu, Princeſſe. — Il paroît que mon Portrait n'eſt pas bien néceſſaire.

LA PRINCESSE.

Il ne l'eſt point du tout.

LE PRINCE *remettant ſon portrait dans ſa poche.*

Auriez-vous, Princeſſe, quelque ordre à me donner? Je deſcends chez le Duc.

LA PRINCESSE.

Je n'en ai pas. Adieu.

(Elle ſalue le Prince. Le Prince la ſalue à ſon tour, & ſort.)

SCENE V.

LA PRINCESSE, LA BARONNE DE WEDEL, *enſuite* LE VALET-DE-CHAMBRE.

LA PRINCESSE.

AH, mon Adélaïde, je ſuis perdue.

LA B. DE WEDEL.

Que vous eſt-il donc arrivé, Princeſſe?

LA PRINCESSE.

Comment me conſoler? — Si j'étois à ta place, je ſerois heureuſe; je n'aurois à rendre compte

de ma volonté qu'à des étrangers. —Ciel ! quelle pensée affreuse ! Ne me crois pas, chere Adélaïde, je ne l'ai jamais desiré. Non, plutôt devenir malheureuse, qu'Orpheline ; plutôt malheureuse !

LA B. DE WEDEL.

Mais ne puis-je vous être utile ?

LA PRINCESSE.

Laisse-moi y réflechir un moment. (*Elle se promene.*) Ecoute. Va dire à la Femme-de-chambre de se mettre au lit. Tu m'aideras à me déshabiller. Toutes les autres Femmes dorment sans doute ?

LA B. DE WEDEL.

Oui.

LA PRINCESSE.

Et après, tu iras tout de suite trouver le Comte —dans sa chambre, —je ne sais comment faire autrement, — tu lui diras de venir, sur le champ, sans différer, qu'il y va de ma vie.

LA B. DE WEDEL.

Je crains que le Suisse ne soit déjà à son poste.

LA PRINCESSE.

Il n'arrive jamais qu'à minuit. Allons, va, vîte. Envoie-moi Henri. (*La Baronne de Wedel sort. La Princesse se promene. Le Valet-de-*

chambre entre.) Donnez-moi encore quelques bougies; dépêchez, & retirez-vous. La tête me brûle; la petite Baronne reſtera auprès de moi. (*Le Valet-de-chambre ſort, la Princeſſe s'aſſied.*) Cet homme vil! Me menacer? (*Elle pleure. Le Valet-de-chambre apporte des bougies.*) L'infâme!

LE VALET-DE-CHAMBRE *en ſortant.*

Et pour demain, Votre Alteſſe, n'a-t-elle rien à m'ordonner?

LA PRINCESSE.

Non.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Faut-il renvoyer demain matin votre maître de clavecin?

LA PRINCESSE.

Ma porte ſera défendue pour tout le monde.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Votre Alteſſe a fait dire à la mere de cet enfant aveugle, de venir demain à votre lever.

LA PRINCESSE.

Vous la ferez entrer quand je ſonnerai.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Le feu a pris ce ſoir à Graſdorf, un pauvre village à une lieue d'ici.

LA PRINCESSE.

Oui?

LE VALÈT-DE-CHAMBRE.

Il y a eu trois maiſons de brûlées.

LA PRINCESSE.

Vous me raconterez cela demain. Allez-vous mettre au lit. (*Le Valet-de-Chambre ſort.*) *Je ſaurai le punir!* Toi? Homme préſomptueux! Va, mon Hochberg, brave tes fureurs. (*Elle ſe promene; entre la Baronne de Wedel.*) Hé bien?

LA B. DE WEDEL.

Il ſera ici dans la minute. Perſonne ne m'a vue. Je me ſuis gliſſée par la petite porte, qui donne dans ſon cabinet. Mais il a été bien effrayé.

LA PRINCESSE.

Qu'a-t-il dit?

LA B. DE WEDEL.

Il m'a demandé ſeulement ſi Votre Alteſſe ſe portoit bien. Et à peine lui ai-je répondu, oui, qu'il m'a dit : j'y vais tout de ſuite. Tout dort dans le Château. Perſonne ne le verra.

LA PRINCESSE.

Tu reſtes avec moi, n'eſt-ce pas, ſi je deviens malheureuſe?

LA B. DE WEDEL.

Oh, mon Dieu, oui! —Mais pourquoi donc ſeriez-vous malheureuſe? Le Comte vous aime tant!

LA PRINCESSE.

Et tu crois qu'alors on ne peut être malheureuſe? —Paix! Le voilà.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE HOCHBERG.

LE COMTE.

QUE vous eſt-il donc arrivé, ma chere Louiſe?

LA PRINCESSE.

Ah, mon Hochberg, nous ſommes perdus! Le prétendu Chambellan de Waller eſt le Prince lui-même. Il vient de ſe découvrir. Mon Pere en étoit informé. J'ai refuſé le Prince, & il eſt ſorti furieux & menaçant.

LE COMTE.

Menaçant, dites-vous? Et qui?

LA PRINCESSE.

Je ne pourrai jamais vous aimer, lui ai-je

dit. Vous aimez donc? a-t-il répondu. Eh bien, je le découvrirai ce mortel heureux. Je ſaurai le punir.

LE COMTE.

Mais avant qu'il entrât, le Duc eſt venu chez Votre Alteſſe.

LA PRINCESSE.

Mon Pere étoit la bonté même. Il m'a laiſſée entiérement libre de faire en tout ma volonté.

LE COMTE.

Et cela, ma chere Louiſe, vous a tant effrayée? Je ne connois plus cette Princeſſe ſi courageuſe.

LA PRINCESSE.

Cher Hochberg, j'ai tout à craindre. Ton amour, l'amitié de mon Pere, & peut-être ſes jours & les tiens, ſont ici en danger. Jamais, ni ma propre vie, ni de vaines richeſſes ne m'ont donné d'inquiétudes.

LE COMTE.

Mais ſavez-vous bien auſſi ce que vous riſquez, par ce que vous venez de faire? Je ne puis retourner par où je ſuis venu. A peine ſuis-je entré que le Suiſſe eſt venu occuper ſon poſte. Tout le château eſt ſi éclairé que je ne puis ſortir ſans être tout-à-coup reconnu.

LA

LA PRINCESSE.

Va, ne crains rien. Réjouis-toi ſeulement d'être ici. —Crois-tu encore que nous puiſſions être heureux ?

LE COMTE.

Pourquoi pas. Mais il faut, ſans retard, employer le ſeul moyen néceſſaire pour réuſſir. Allons demain découvrir notre amour au Duc.

LA PRINCESSE.

Et ſi je te perdois? S'il diſoit : Non ! S'il te traitoit comme un ſujet! Tu le connois. Il eſt bon, mais ſevere. Si ta mort ou ton exil...., D'y penſer ſeulement mon ſang ſe glace. —Pardonne, cher Hochberg, oui, je crains que tu ne m'abandonnes que trop aiſément.

LE COMTE.

Auſſi vrai que je crois au bonheur, & que j'eſpere d'être un jour heureux, non jamais je ne laiſſerai ma chere Louiſe, tant que tu me trouveras digne de ton amour. Je n'ai encore trompé volontairement perſonne, & la Princeſſe Louiſe ne doit pas craindre que je commence par elle. Dès le premier inſtant de notre amour, j'ai ſu que ma vie étoit expoſée. Si je la perds, —ſoit, j'aurai vécu ſans crime & mourrai ſans me plaindre. En quelque partie du monde où me jette

la fortune, je ne vivrai que pour toi. Te voir, t'aimer, & te le dire, voilà mon bonheur. Si tu m'es ravie, hélas il n'en est plus pour moi ! Que dans la vie humaine le désespoir & le bonheur se touchent de près ! Je ne l'ignorois pas. Je vivrai heureux avec toi; mais s'il faut mourir pour toi, va, je saurai mourir content.

LA PRINCESSE.

Mon cher Hochberg, tu m'as rendu tout mon courage; mais auparavant.... Ah ! il falloit que je te visse. J'aurois pu t'écrire, tu aurois pu me répondre ; mais il falloit que je te visse. Tu ne sais pas tout le pouvoir que tu as sur moi ! Quand tu parles, mon cœur ému palpite : ce que tu dis, je le crois. Lorsque je te vois il me semble que tu n'es plus un homme; ou que tous les autres hommes n'existent plus pour moi. Toutes mes pensées, mes actions les plus secretes & tous mes vœux, je voudrois pouvoir te les découvrir. Tu es si parfait à mes yeux !

LE COMTE.

Je sais, à-peu-près, ce que je puis valoir; mais je ne mérite pas d'être jugé aussi favorablement. Demain donc, nous en convenons, ma douce amie, nous embrasserons les genoux de ton Pere & nous attendrons notre arrêt.

LA PRINCESSE.

Ce que tu voudras, cher Comte.

LE COMTE.

S'il disoit: Non....

LA PRINCESSE.

Arrête. Va, il ne dira pas non. S'il disoit non. —Ah, Hochberg, je crains bien, que personne ne soit heureux avant la mort.

LE COMTE.

Ma Louise, ne sois donc pas triste.

LA PRINCESSE.

Non, je ne suis pas triste. Ne t'ai-je pas vu?

LE COMTE *regardant sa montre.*

L'heureuse soirée! Mais il faut que je parte. Eh bien, voyons, comment sortirai-je d'ici?

LA PRINCESSE.

Adélaïde, vois si tout est sûr, si tout est tranquille. Nous ne commetterons plus une autrefois cette imprudence: je ne sais, mais mon cœur se trouble comme si c'étoit un crime. —Adélaïde tu pourras éloigner le Suisse, en le priant d'aller puiser un verre d'eau pour moi, à la

fontaine. Sois adroite, entends-tu? (*La Baronne de Wedel ſort.*) Il faudra que tu viennes me voir demain dans la matinée.

LE COMTE.

S'il m'eſt poſſible. Le Conſeil s'aſſemble demain, & je crains que mes affaires ne m'occupent la matinée entiere.

LA PRINCESSE.

Ecoute, cher Hochberg. Quand tu es aſſis à table, —je ſuis ſûre que tu penſes toujours à moi, —ſi tu pouvois de temps en temps me jetter un regard à la dérobée. En ce moment, cher ami, nous ſommes ſeuls; il ne m'eſt pas poſſible de te laiſſer aller.... (*Le Comte la prend dans ſes bras & l'embraſſe.*) Je partage tout avec toi, mon bonheur & ma vie.

LE COMTE.

Si j'avois un bien plus précieux à t'offrir que le cœur d'un homme honnête & des jours irréprochables, je le mettrois à tes pieds; & t'ayant tout donné, je deſcendrois avec joie dans le tombeau.

LA PRINCESSE.

Et ſi je connoiſſois pour toi une plus tendre, une meilleure Epouſe, je renoncerois à toi. Je

crois que j'en mourrois de jalousie, & que cependant je te verrois heureux avec plaisir.

LA B. DE WÈDEL *entre.*

Le Suisse m'a dit qu'il étoit bien fâché; mais qu'il n'osoit pas quitter son poste. Et d'ailleurs tous les gens du Prince sont déjà levés, & se disposent à partir.

LA PRINCESSE.

Oui, que ferons-nous à présent? Ecoutez, Hochberg, vous pouvez sortir par la fenêtre. Il n'y en a pas d'autres que les miennes & celles de mon Pere qui donnent sur ce Carré; & mon Pere certainement est déjà endormi depuis longtemps. Adélaïde, où est la clef de l'escalier dérobé?

LA B. DE WEDEL.

Je la vois sur la cheminée.

LE COMTE *ouvrant les rideaux.*

Oui, tout cela feroit fort bien, s'il ne faisoit pas un peu trop clair dans cette cour.

LA PRINCESSE.

Ce n'est rien. Prenez la clef, ouvrez la porte de l'escalier & vous serez aussi-tôt dans la gallerie.

LE COMTE.

Cela ne se peut pas, ma chere Louise. Il est

tombé tant de neige, que l'on reconnoîtroit l'empreinte de mes pas. Il n'y a personne absolument que votre Femme de-Chambre qui passe par cet endroit, & si l'on y découvroit les pas d'un homme, les suites en seroient peut-être funestes. Si je ne craignois pas d'être vu, j'en effacerois aisément la trace avec mon chapeau.

LA PRINCESSE.

Ne pourrois-tu pas mettre mes souliers?

LE COMTE.

La modeste Louise ne sait pas seulement qu'elle a un joli pied.

LA PRINCESSE.

Ecoute : je vais te proposer quelque chose. Mais aussi il faut que tu le fasses. Promets-le moi. Veux-tu?...

LE COMTE.

Tout ce que vous m'ordonnerez.

LA PRINCESSE.

Je te prendrai sur mes épaules, & te porterai jusqu'à l'escalier.

LE COMTE.

Vous, me porter?

LA PRINCESSE.

Et pourquoi non. Oh, je ſuis forte! Approche-toi. (*Elle le ſoulève dans ſes bras.*) Vois-tu?

LE COMTE.

Hé, comment, grand Dieu, me porteriez-vous juſques là?

LA PRINCESSE.

Sûrement je t'y porterai. Il n'y a que vingt pas.

LE COMTE.

Il y en a davantage, & d'ailleurs, vous ne voulez pas le croire, mais je ſuis lourd.

LA PRINCESSE.

Oh que non. Allons, viens, je t'en prie. Je m'en vais d'abord paſſer par la fenêtre, enſuite tu y paſſeras à ton tour, en te mettant ſur mes épaules, & alors je partirai avec toi. Oh oui, viens.

LE COMTE.

Vous ſerez malade. Vous allez gagner un bon rhume.

LA PRINCESSE.

Suis-je donc ſi délicate? Ne vais-je pas rentrer tout de ſuite dans une chambre bien chaude?

Je te le demande, en grace, comme une preuve de ton amour. Et si tu me refuses à présent —soit.

LE COMTE.

J'y consentirois très-volontiers, ma chere Louise, si la chose étoit possible.

LA PRINCESSE.

Je te dis que rien n'est plus facile. —Eh bien, je te l'ordonne.

LA B. DE WEDEL.

Irai-je aussi, moi?

LA PRINCESSE.

Pourquoi faire? Tu resteras ici à la fenêtre.

LA B. DE WEDEL.

Je vais cacher, en attendant, les bougies sous la table.

LA PRINCESSE.

Oui, tu as raison.

LE COMTE *à la Baronne de Wedel.*

Vous paroissez entendre cela à merveille, Mademoiselle.

LA B. DE WEDEL.

Oh oui; si j'osois seulement vous dire quelque chose.

LA PRINCESSE.

Et quoi, petite? Parle. Qu'as-tu à nous dire?

LA B. DE WEDEL.

Oh, excusez-moi, je n'ai rien à vous dire, Princesse.

LA PRINCESSE.

Dis-le tout-à-l'heure, ou— tu m'entends bien? —je te renvoye dès demain de la Cour.

LA B. DE WEDEL.

Ah Princesse, ne vous fâchez pas!

LA PRINCESSE.

Eh bien?

LA B. DE WEDEL.

C'est que je mets toujours, comme cela, les bougies sous la table, quand la Baronne de Rixleben passe par la fenêtre.

LA PRINCESSE.

La Baronne de Rixleben? de Rixleben?

LA B. DE WEDEL.

Oui, Princesse.

LA PRINCESSE.

Elle sort par la fenêtre? La nuit? —Hochberg! La Rixleben!

LE COMTE.

Cela eſt impoſſible.

LA B. DE WEDEL.

Je ne m'en ferois jamais douté, moi. Mais une nuit, par hazard, je me ſuis éveillée, & je l'ai vue. Elle l'a encore fait pluſieurs autres fois, & depuis elle m'a toujours dit d'attendre qu'elle fut de retour.

LA PRINCESSE.

Non, je tombe des nues. La vieille Rixleben! Mais où va-t-elle donc? Combien de temps eſt-elle abſente?

LA B. DE WEDEL.

Une heure, ou une petite demi-heure. Elle va à la Chapelle faire ſes prieres.

LA PRINCESSE.

Au milieu de la nuit, c'eſt affreux!

LA B. DE WEDEL.

Elle a auſſi une clef de la porte de l'eſcalier.

LA PRINCESSE.

Je ſuis bien aiſe de le ſavoir.

LA B. DE WEDEL.

Oh, n'allez pas me trahir, Princeſſe!

LA PRINCESSE.

Non, mon Enfant. —Hé bien, venez-vous, Hochberg.

LE COMTE.

Permettez-moi, Princesse, de m'en aller seul.

LA PRINCESSE.

Non, vous m'obéirez.

LE COMTE.

Mais ne voulez-vous pas au moins vous vêtir plus chaudement.

LA PRINCESSE.

Encore. (*Elle monte sur la chaise & passe par la fenêtre.*) Allons, vîte, sans faire de bruit.

LA B. DE WEDEL.

Monsieur le Comte, avez-vous la clef?

LE COMTE.

Oui, Mademoiselle. Bon soir.

(*Il suit la Princesse.*)

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente une Galerie.

LE HEYDUQUE, UN PAYSAN, ZELLER.

LE HEYDUQUE.

Tous les Conseillers sont-ils déjà assemblés?

ZELLER.

Oui.

LE PAYSAN.

Voudriez-vous bien avoir la bonté de dire à ces Messieurs, que Martin Gamarche de Wæsung est ici, & qu'il demande la permission d'entrer.

ZELLER.

C'est mon devoir de vous annoncer; mais vous n'entrerez pas aujourd'hui. Ces Messieurs ont bien d'autres affaires que de penser toujours à vous. Dépêchez-vous même de vous retirer. Car le Duc vient aujourd'hui au Conseil.

LE PAYSAN.

Le Duc est donc bien févere?

ZELLER.

Oh, quand il eſt en colere, il ne badine pas. N'eſt-il pas vrai, M. Piper?

LE HEYDUQUE.

Faites-moi le plaiſir de l'annoncer. Je le connois, cet homme là; il eſt de mon pays.

ZELLER.

Avec plaiſir, M. Piper. Il y a déjà long-temps que ſon affaire pourroit être finie.

LE HEYDUQUE.

Pourquoi ne l'eſt-elle pas?

ZELLER.

Vous n'apprendrez donc jamais, vous autres payſans, les loix & les coutumes.

LE PAYSAN.

Et qu'eſt-ce donc que les loix & les coutumes? Vous me feriez grand plaiſir de m'inſtruire là-deſſus. Cela m'a déjà coûté bien de l'argent, & je n'en ſuis pas plus avancé; car je n'en ſais rien.

ZELLER.

C'eſt toujours à nous que l'on s'adreſſe, & dites-moi, je vous prie, quel profit nous en retirons. Nous allons courir chez l'un : » Ah, laiſſez-

» moi tranquille, M. Zeller ». L'autre : « Ce Payſan » s'imagine donc que je n'ai à m'occuper que de » lui ». Et voilà comme ils ſont tous. Et puis il faut courir ſans ceſſe chez eux, & l'on aime auſſi à boire ſa bouteille; & aujourd'hui l'on ne donne rien pour rien.

LE PAYSAN.

Voilà donc les loix & les coutumes? Je vous entends.

ZELLER.

Tenez, M. Piper, un barbier raſe l'autre; voilà le monde. Et ces Payſans qui s'imaginent qu'il leur ſuffit d'avoir raiſon! Mon cher ami, vous pouvez avoir la clef de la porte; mais ſi vous n'en graiſſez pas les gonds, vous aurez toujours de la peine à l'ouvrir.

LE HEYDUQUE.

Allons, annoncez-le pour me faire plaiſir.

ZELLER.

Volontiers. Vous ſavez bien, M. Piper, que ſi vous deſirez quelque choſe..... Et nous autres auſſi, nous avons beſoin d'amis à la Cour. Vraiment, quand j'y penſe, je ſuis auſſi bon gentilhomme que tous vos Seigneurs. Eſt-ce ma faute, à moi, ſi mon grand-Pere a joué toute ſa fortune. (*On entend ſonner.*) Allons, tenez-vous prêt. (*Il ſort.*)

LE PAYSAN.

L'avez-vous entendu? Voilà pourtant comme on rend la justice.

LE HEYDUQUE.

Fais toujours ce que le Duc t'a dit. Ces Perruques seront bien étonnées!

LE PAYSAN.

J'ai peur encore cependant.

LE HEYDUQUE.

Y penses-tu!

LE PAYSAN.

Nous avons, nous autres, un proverbe qui dit : Si le diable n'est pas de tes amis, le bon Dieu ne peut rien pour toi.

LE HEYDUQUE.

Sois tranquille : j'ai ordre d'avertir le Duc aussi-tôt que tu seras entré. Et tu peux compter sur Monseigneur; si tu fais bien ce qu'il t'a dit, tu n'auras pas lieu de t'en repentir.

LE PAYSAN.

Ce n'est pas moi qui serai en faute.

LE HEYDUQUE.

Mais comme il te l'a dit : Vous tous, Messieurs, allez-vous promener.

LE PAYSAN.

Vous tous, Meſſieurs, allez-vous promener. Comme cela, n'eſt-ce pas, avec une révérence ?

LE HEYDUQUE.

Oui, bien, très-bien.

ZELLER *revient.*

Martin Gamarche. Marche.

LE HEYDUQUE.

Fais bien tes affaires, je m'en vais revenir.

(*Le Payſan entre.*)

ZELLER.

Ce n'eſt que pour vous, au moins, que je l'ai annoncé.

LE HEYDUQUE.

Je vous remercie, & je vous offre auſſi mes ſervices quand vous voudrez.



SCENE II.

SCENE II.

LA B. DE RIXLEBEN, ZELLER.

LA B. DE RIXLEBEN.

Pst ! pst !

ZELLER.

Oui, vous êtes bien aimable !

LA B. DE RIXLEBEN.

Il ne m'a pas été possible de venir. La Princesse ne s'est couchée qu'à plus de minuit.

ZELLER.

Oh pour cela, je ne m'en embarrasse gueres ; j'ai dormi très-tranquillement : mais vous m'aviez promis que le Chambellan me feroit Conseiller ; & que sais-je, moi. Le voilà parti ce matin ; & ce mariage n'aura pas lieu.

LA B. DE RIXLEBEN.

Sais-tu bien que c'étoit le Prince, lui-même ?

ZELLER.

Que m'importe, à moi, que ce soit le Prince ou son Chambellan. Tenez, je suis bien aise de

vous avertir que, si je n'ai pas sous huit jours, quelque charge honorable, tout est rompu entre nous.

LA B. DE RIXLEBEN.

Diantre!

ZELLER.

J'ai une bonne place, & il ne tient qu'à moi d'épouser une fille qui, à la vérité, n'est pas de condition, mais elle est —jeune & jolie.

LA B. DE RIXLEBEN.

Si tu ne finis pas ce propos là, je te.... Tiens.

(*Elle lui donne sa bourse.*)

ZELLER *prenant la bourse.*

Eh bien, soit. Je vous donne encore huit jours; mais pas davantage. Allez-vous-en; vîte, le Duc va venir.

LA B. DE RIXLEBEN.

As-tu commencé à prendre des leçons de Langue Françoise! Il est impossible que j'épouse un homme qui ne sait pas le François.

ZELLER.

J'en suis fâché; mais certes, ce n'est pas là où je mettrai mon argent.

LA B. DE RIXLEBEN.

Tu es un joli Cavalier, tu es né Gentilhomme, & tu n'es pas galant du tout.

ZELLER.

Allons, je vais vous donner un baiser ; laissez-moi tranquille.

(*De Lohr entre tout-à-coup, la Baronne de Rixleben s'enfuit.*)

SCENE III.

DE LOHR, LE DUC, LE COMTE, LE HEYDUQUE, ZELLER, *ensuite* LE PAYSAN & LES CONSEILLERS.

DE LOHR.

Me trompez-vous mes yeux ?

LE DUC.

Que voyez-vous là ?

DE LOHR.

Rien, Monseigneur, qui puisse vous intéresser.

LE DUC, *à Zeller, qui va pour lui ouvrir la porte du Conseil.*

Où allez-vous ? N'ouvrez pas. Le Paysan est-il entré ?

ZELLER.

Oui, Monseigneur.

LE DUC.

Sortez, jusqu'à ce que je vous fasse appeller. (*Zeller sort.*) Hochberg, c'est une injustice affreuse de vos Conseillers. Faire attendre à ce Paysan pendant dix-huit mois la simple copie d'une Sentence.

LE COMTE.

Je n'ai jamais entendu parler de cette affaire.

LE DUC.

Je le sais. Wæsung n'est pas de votre département. Aussi je me propose de leur en donner une bonne leçon, & comme vous êtes innocent, vous n'entrerez au Conseil qu'avec moi.

(*On entend tout-à-coup beaucoup de tumulte dans le Conseil. On sonne. Le Paysan sort de la Chambre avec précipitation, & passe en courant devant le Duc. Plusieurs Conseillers le poursuivent.*)

LE IIe. CONSEILLER.

Zeller ! arrêtez ce coquin ?

LE DUC.

Là; là. Qu'avez-vous donc ?

LE IIe. CONSEILLER.

Permettez, Monseigneur, cet insolent nous a tous insultés.

LE DUC.

Et qu'a-t-il donc fait?

LE IIe. CONSEILLER.

Il nous a dit des injures....

LE DUC.

Et quelles sont ces injures?

LE IIe. CONSEILLER.

Permettez, Monseigneur, que nous fassions saisir ce misérable Il nous est impossible de répéter ce qu'il a dit.

LE DUC.

Je prétends le savoir.

LE IIe. CONSEILLER.

De grosses paroles.

LE DUC.

Mais quoi?

LE IIe. CONSEILLER.

Cela est si indécent. Ce seroit manquer au respect dû à Votre Altesse que de vouloir.....

LE DUC.

Je prétends le savoir, Monsieur.

LE IIe. CONSEILLER.

Il nous a tous envoyé promener.

LE DUC.

Eh bien, Messieurs, est-ce donc si pressé? (*Tous les Conseillers paroissent étonnés.*) Ce n'est pas la peine de courir après lui. Rentrez dans le Conseil, je vous prie, je vais vous suivre. (*Les Conseillers sortent.*) Où est le Paysan? (*Le Heyduque l'amene.*) Tu as bien réussi. Rodolphe, tu le feras rester chez toi jusqu'à mon retour. Tu iras ensuite trouver la Princesse, & tu lui diras de m'attendre dans mon cabinet. (*Le Heyduque & le Paysan sortent.*) Venez-vous, Comte?

LE COMTE.

Je vais vous suivre, Monseigneur. Je ne veux que mettre un peu d'ordre dans ces papiers. (*Le Duc entre dans le Conseil.*)

DE LOHR.

Monsieur le Comte il est arrivé quelque chose à la Cour: mais vous dire quoi, je ne sais. Monseigneur m'a fait appeller cette nuit par son Heyduque. Je suis accouru, & il n'avoit plus rien à me dire. Ensuite il m'a demandé, si je croyois que le Comte de Hochberg fut un honnête homme; & tout-à-coup il m'a dit: sortez, vous me tra-

hissez tous. Il paroissoit triste ; il ne l'est pas autant ce matin.

LE COMTE.

Je vous remercie, M. de Lohr. Priez Dieu pour moi. (*Il entre dans le Conseil.*)

DE LOHR.

Ne me trahissez pas.

SCENE IV.

ZELLER, DE LOHR.

ZELLER.

MONSIEUR de Lohr, ne me perdez pas, de grace.

DE LOHR.

Vous perdre ? mais, vous-même, avez-vous perdu la raison. Comment ? Un jeune homme faire la cour à cette antiquaille.

ZELLER.

Il y a si long-temps qu'elle me persécute. Elle m'a donné de si grandes promesses.

DE LOHR.

Et que m'importe à moi ! Faites-en, ma foi,

ce que vous voudrez ! Mais avez-vous oublié que le Duc vous a dit, de l'attendre dans la premiere chambre. Vous n'avez rien à écouter ici. Ayez soin que l'on ne vous y trouve pas. Venez-vous ? (*Ils sortent tous les deux.*)

SCENE V.

La Chambre du Conseil.

LE DUC, LE COMTE, LES CONSEILLERS, LE SECRÉTAIRE.

LE DUC.

JE suis parfaitement instruit de l'affaire du Paysan de Wæsung. N'est-il pas affreux que vous, Messieurs, qui devriez servir d'exemple à tous les Tribunaux de mes états, vous différiez aussi longtemps à terminer la cause d'un simple particulier? Vous n'avez aucune excuse pour justifier votre conduite. Ce que le Paysan vous a dit à tous, il ne vous l'a dit que par mes ordres. Ainsi puisqu'il vous a tous envoyés promener, il me semble que pour l'engager à vous en dispenser, vous ne pouvez mieux faire que de lui compter chacun cinquante florins. Le Parent de M. le Bailli en donnera cent. Celui qui aime mieux garder sa

Charge que cinquante florins, fera ce que j'ai dit. Et c'eſt à cette condition ſeule, que je vous pardonne & que j'oublie cette affaire. (*Ils lui ſont tous un ſalut timide & reſpectueux.*)

Mais à préſent, Meſſieurs, j'ai à vous parler d'une affaire plus importante, ſur laquelle on me demande vos opinions, parce que mes Conſeillers ſont connus pour de ſages Juriſconſultes. Voici le fait. Un certain Prince ſouverain de l'Empire, a une fille qu'il aime beaucoup, à laquelle il a propoſé pluſieurs fois des alliances les plus avantageuſes, & qu'elle a toutes refuſées du conſentement de ſon Pere. Modeſte & vertueuſe, elle a toujours fait toute ſa joie. Dernierement, une nuit que le Prince ne pouvoit dormir & ſe tenoit appuyé ſur ſa fenêtre, il voit tout-à-coup s'ouvrir celle de la Princeſſe. Il en ſort une femme qu'à la clarté de la lune, il reconnoît auſſi-tôt pour ſa fille. Un homme la ſuit, & le prenant ſur ſes épaules, elle le porte au bout de la cour, afin que probablement on ne reconnut pas le lendemain les traces d'un homme, imprimées dans la neige qui étoit tombée la veille. Enſuite elle s'en retourne tranquillement dans ſa chambre, en repaſſant de nouveau par ſa fenêtre. Or, Meſſieurs, ce Cavalier n'eſt rien autre choſe qu'un Gentilhomme de la Cour du Prince, ſon Sujet, ſon Vaſſal, &, faites-y bien attention, un homme

comblé de ses bienfaits, en qui il avoit mis toute sa confiance.

LE COMTE. *se levant.*

Je vais revenir, Monseigneur, je ne me trouve pas bien en ce moment.

LE DUC.

Restez, restez, Comte. C'est votre sentiment que je desire le plus de savoir. Cela se passera. On demande à présent, comment le Prince, suivant les loix, peut agir envers cet homme? Faut-il qu'il fasse instruire son procès, ou sans aucunes formalités lui fera-t-il trancher la tête? Parlez.

LE Ier. CONSEILLER.

On ne peut le condamner à mort sans l'entendre.

LE IIe. CONSEILLER.

Nous lisons dans l'histoire, que des Rois ont fait épouser leur fille au séducteur, & lui ont fait ensuite trancher la tête.

LE DUC.

Je ne crois pas que le Prince en question, se souciât beaucoup d'un Gendre sans tête.

LE IIIe. CONSEILLER.

De nos jours les Souverains étouffent dans le ſecret de pareils évenemens.

LE DUC.

Oui, Monſieur, ſi bon leur ſemble. —Mais il n'eſt ici queſtion que de ſavoir, ſi l'homme dont je vous ai parlé, a mérité la mort? Que répondez-vous à cela?

LE IIIe. CONSEILLER.

Je le penſe. Il a mérité la mort.

TOUS LES CONSEILLERS.

Certainement.

LE Ier. CONSEILLER.

Certainement, pourvu qu'il ſoit évidemment prouvé au procès, que ce n'eſt point le hazard, mais une intrigue d'amour, qui ait cauſé leur entrevue.

LE DUC.

Et vous, Comte?

LE COMTE.

Certainement.

LE DUC.

Il a mérité la mort?

LE COMTE.

Il a mérité la mort.

LE DUC.

Eh bien, Messieurs, voici l'exposition du fait que je vous laisse entre les mains. Vous y ajouterez, je vous prie, vos opinions ; & vous aussi, Comte. Ensuite vous me rapporterez cet écrit chez moi ; m'entendez-vous ? C'est chez moi que vous l'apporterez. (*Le Comte s'incline respectueusement : le Duc & tous les Conseillers se levent.*) Je renvoye à demain, & à la même heure, toutes les affaires que je voulois examiner aujourd'hui. D'ailleurs, Messieurs, vous avez encore ce matin d'autres occupations. Car il faut que le Paysan soit satisfait avant midi. Vous m'entendez ? (*Ils le saluent : le Duc sort.*)



SCENE VI.

LE COMTE, LES CONSEILLERS, LE SECRÉTAIRE.

LE I[er]. CONSEILLER *au Sécrétaire.*

AYEZ la bonté de lire cet écrit, Monſieur, & voyez ſi le fait eſt tel, que Monſeigneur nous l'a expoſé.

LE III[e]. CONSEILLER.

C'eſt un événement fort ſingulier & fort plaiſant.

LE I[er]. CONSEILLER.

Je conviens qu'il eſt extraordinaire, mais on ne peut pas le nommer plaiſant. Il ſera peut-être funeſte à ces amans infortunés.

LE SECRÉTAIRE.

Il eſt préciſément comme l'a dit Monſeigneur.

LE I[er]. CONSEILLER.

Voulez-vous maintenant ſigner la ſentence, Meſſieurs?

(*Ils ſignent tous l'un après l'autre. Le Comte ſigne le dernier.*)

LE IIᵉ. CONSEILLER.

Votre Excellence ne sauroit-elle pas où le fait est arrivé?

LE COMTE.

Je crois que dans peu, Messieurs, vous le saurez. (*Le Comte rassemble les papiers, & les salue en sortant. Les Conseillers lui rendent tous son inclination.*)

LE IIᵉ. CONSEILLER.

Le maudit Paysan!

LE IIIᵉ. CONSEILLER.

Nous le rejoindrons peut-être.

LE IIᵉ. CONSEILLER.

Tout cela cependant n'est que la faute de M. le Secrétaire.

LE Iᵉʳ. CONSEILLER.

Messieurs, ne rejettons la faute sur personne. Réjouissons nous au contraire d'en être quittes à si peu de fraix. Que cela nous serve de leçon à l'avenir.

LE IIIᵉ. CONSEILLER.

M. le Comte ne m'a pas semblé de bonne humeur, & je n'ai jamais vu le Duc aussi sérieux qu'aujourd'hui. (*Ils sortent tous.*)

SCENE VII.

Le Théatre repréſente l'Appartement du Duc.

LE DUC, DE LOHR, LE HEYDUQUE, *enſuite* LE COMTE DE HOCHBERG.

LE DUC.

RODOLPHE, auſſi-tôt que le Comte de Hochberg arrivera, tu le feras entrer. Tu reſteras dans l'antichambre. —Tu diras à ton Payſan qu'il ne faut pas que cette affaire le rende trop fier.

LE HEYDUQUE.

Oh ne craignez rien, Monſeigneur, c'eſt un homme fort raiſonnable.

LE DUC.

Je l'ai éprouvé plus d'une fois, quand ces ſortes de gens trouvent de l'appui contre leurs ſupérieurs, ils ne veulent plus leur être ſoumis. (*Le Heyduque ſort.*) De Lohr, la Cour s'aſſemblera aujourd'hui dans mon appartement. La Princeſſe eſt ici.

(*De Lohr ſort. Le Duc ſe promene rêveur. Le Comte arrive & tombe à ſes genoux.*)

LE COMTE.

Voici ma Sentence de mort.

LE DUC, *après l'avoir lue, le regarde long-temps.*

Puis-je m'expoſer à reſter ſeul, avec le ſéducteur de ma fille ?

LE COMTE.

Voici mon épée.

LE DUC.

Ingrat !

LE COMTE *découvrant ſon ſein.*

Voici mon cœur. Juſte vieillard. Puniſſez-moi.

LE DUC.

Vous avez prononcé votre arrêt. N'avez-vous rien à dire pour vous juſtifier ?

LE COMTE.

Rien.

LE DUC.

Songez-y bien. Vous n'avez rien abſolument à me dire, qui vous juſtifie ?

LE COMTE.

Rien, ſinon que je m'étois propoſé d'avouer aujourd'hui à votre Alteſſe, ma malheureuſe paſſion.

LE

LE DUC.

Vous auriez eu cette hardiesse? Levez-vous. Je ne puis pas même voir un criminel dans cette posture. Vouloir me ravir le soutien de mes vieux jours! — Nous allons entendre ce que l'autre aura à dire. (*Il ouvre la porte du Cabinet.*) Princesse!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LA PRINCESSE, *ensuite* LE HEYDUQUE.

LA PRINCESSE.

BON jour, mon Pere.

LE DUC.

Retire-toi! je ne suis plus ton Pere, car tu n'es plus ma fille.

LA PRINCESSE.

Que voulez-vous dire? Qu'avez-vous, Hochberg?

LE DUC.

Voilà sa Sentence de mort, lis. Elle est signée de ses mains. (*La Princesse lit.*) Encore si vous m'eussiez parlé. — Suis-je donc un tyran? Ingrat,

dès vos plus tendres années ne vous ai-je pas toujours servi de Pere ? Ne saviez-vous pas que cette jeune fille étoit tout mon bien, tout mon bonheur dans ce monde ?

LA PRINCESSE *tombe aux genoux de son Pere.*

Monseigneur, arrêtez. Moi seule ai fait le crime; Hochberg est innocent. Je l'ai séduit par mon amour. Je veux que vous voyez dans toutes ses lettres, comme il m'engageoit sans cesse à renoncer à lui ! Cette nuit, Monseigneur, le Prince m'avoit si émue, si effrayée, que je ne savois plus à qui demander du secours. J'envoyai dire au Comte de venir sans tarder, & qu'il s'agissoit de ma vie. C'étoit la premiere fois, je vous le jure, & la Baronne de Wedel a toujours été présente.

LE DUC.

Voilà qui est très-édifiant, Princesse. Toi qui devrois donner l'exemple à toute la Cour, tu vas apprendre à cet enfant à former des intrigues.

LA PRINCESSE.

Non, ce n'est pas pour moi, c'est pour Hochberg que je l'ai fait. Je voulois qu'un autre que moi, fut encore témoin de ses nobles sentimens. Il ne pouvoit plus s'en retourner. A peine étoit-

il entré chez moi que la garde est arrivée. Et je me suis dit à moi-même : Personne ici ne peut te voir que ton Pere, & il vaut mieux tomber entre les mains de ton Pere que dans celles des autres ; ce sont des mains paternelles. (*elle les baise & les arrose de ses larmes.*)

LE DUC.

Tu aurois pensé cela? Toi, qui à l'insçû de ton vieux Pere, du plus tendre de tous les Peres, es capable d'entretenir une intrigue d'amour.

LA PRINCESSE.

Certainement, mon Pere.

LE DUC.

Hochberg, vous l'a-t-elle dit?

LE COMTE.

La Princesse ne me l'a pas dit : mais je ne doute point qu'elle ne l'ait pensé.

LE DUC.

Vous allez voir qu'il fait tout ce qu'elle pense!

LA PRINCESSE.

Et nous avions formé la résolution sacrée, de vous découvrir aujourd'hui notre amour. Vous le savez, Monseigneur, votre Louise n'a jamais menti. Venez, Comte, tombez aux genoux de mon Pere, aidez-moi à le fléchir. (*Le Comte*

tombe à genoux.)— Vous lemeilleur des Peres, pardonnez-nous. Le Comte n'est-il pas un homme honnête ? N'est-ce pas un brave guerrier ? Qui pourroit lui reprocher une action honteuse ?

LE DUC.

Vous savez que je n'aime point à voir personne dans cette posture. Plantez-vous sur vos jambes, & dites ce que vous avez à dire.

LA PRINCESSE.

Combien de fois n'avez-vous pas dit, Monseigneur, que vous ne connoissiez pas au monde un homme plus estimable, que le Comte de Hochberg. Et ce sont vos éloges qui m'ont fait ouvrir les yeux sur son mérite.

LE DUC.

Ce sera encore moi qui en serai la cause.

LA PRINCESSE.

Oh oui, mon Pere, que ce soit vous qui rendiez votre fille heureuse. Le Comte vous chérit, mon Pere : pour vous à chaque instant il donneroit sa vie. Courbé sous le poids des ans vous aurez besoin de soutien ; vous avez besoin de vos enfans. Epouserois-je un Prince inconnu qui m'entraîneroit loin de mon Pere, abandonné aux mains serviles d'un Etranger ?

LE DUC.

Je joue ici un singulier rôle, moi.

LA PRINCESSE.

Un autre, mon Pere, n'auroit épousé que ma naissance & ma fortune. Il ne vous auroit pas aimé. Le Comte en s'unissant à moi, ne fera que resserrer davantage les tendres liens qui l'attachent à vous. Vous l'avez comblé de tant de bienfaits qu'il est presque déja votre fils. Peut-il mieux les reconnoître, qu'en faisant le bonheur de votre seule enfant? Et certainement il me rendra heureuse. Hochberg a le cœur noble. Vous connoissez, Monseigneur, le prix d'un tel homme, & vous savez combien cet homme est rare. Vous êtes vous même l'homme le plus généreux de votre siecle. Ne m'avez-vous pas dit mille fois, que j'étois l'heureux gage du plus tendre amour? Et ce cœur que j'ai reçu de vous, je le donnerois à un Prince effeminé, qui regarderoit votre fille, comme sa premiere Sultanne!

LE DUC.

Eh bien, Monsieur le Président, Etes-vous muet? Vous parlez si bien pour les autres.

LE COMTE.

Que vous dirai-je, Monseigneur? Ma destinée est entre les mains d'un Juge integre.

LA PRINCESSE.

Et vous ſavez, Monſeigneur, que le Comte de Hochberg deſcend d'une illuſtre famille.

LE DUC.

Tais-toi. Tu n'y entends rien. Tes enfans pourront devenir Chanoines, & rien de plus.

LA PRINCESSE.

Le Comte veut ſe faire élever au rang de Prince.

LE DUC.

De Prince? Il ſeroit grand choſe alors. Ne veut-il point avoir auſſi pour Garde, une compagnie de ſix hommes & demi? Je vous conſeille de m'en parler!

LA PRINCESSE.

O mon Pere, pardonnez-moi, béniſſez-nous. Il m'a ſauvé la vie. Sans lui peut-être vous n'auriez plus de fille.

LE DUC.

Soyez ſincere. Aviez-vous bien réſolu de me faire aujourd'hui l'aveu de votre amour?

LA PRINCESSE.

Rien n'eſt plus vrai, mon Pere.

LE COMTE.

C'étoit en préſence de la Baronne de Wedel. Votre Alteſſe pourroit l'interroger.

LE DUC.

Quel parti prendre à préſent ? Si je fais trancher la tête à Monſieur, je n'entendrai que des ſanglots & des cris. Et ſi l'on accorde aux enfans ce qu'ils nous demandent, ils ne crient plus.

LE COMTE.

Votre Alteſſe fait le bonheur de tout ce qui l'approche.

LA PRINCESSE.

Votre fille ſeroit-elle donc la ſeule, que vous renverriez malheureuſe, déſeſpérée ?

LE DUC.

Ecoute, Louiſe, je le veux bien, mais à une condition.

LA PRINCESSE.

Tout, mon Pere.

LE DUC.

Moi qui avois formé de ſi beaux projets, je devrois être un peu fâché cependant, de ne te voir épouſer qu'un Comte.

LA PRINCESSE.

Oui, s'il exiſtoit des Princes qui lui reſſemblaſſent !

LE DUC.

Comme elle eſt éloquente ! —Soit : mais à con-

dition, Louiſe, que tu porteras ce ſoir encore ton Hochberg au travers des neiges.

LA PRINCESSE.

Oh volontiers, ſi cela peut vous amuſer.

LE DUC.

La colere m'a empêché de vous regarder à mon aiſe. — Mais ce n'eſt pas tout. Il m'eſt échappé pluſieurs imprudences, qui feront ſoupçonner la vérité. Et tout ce que j'ai dit ce matin dans le conſeil, n'eſt déjà plus un ſecret. Il me ſemble donc qu'il ſeroit très-adroit de tourner cela en plaiſanterie, & de tout avouer. Si l'on entretient les hommes en bonne humeur, ſi on ne leur cache rien, ils ſe taiſent.

LA PRINCESSE.

Ce que vous ferez, ſera toujours le mieux.

LE DUC.

Faut-il tout de ſuite déclarer votre mariage à la Cour?

LA PRINCESSE.

Plutôt je ſerai heureuſe, & plus long-temps mon Pere jouira de mon bonheur.

LE COMTE.

Recevez d'avance, Monſeigneur, les tendres remercimens du plus reconnoiſſant des hommes. (*Il veut baiſer les habits & la main du Duc, le Duc l'embraſſe.*)

LE DUC.

Soyez heureux, mes enfans. Vous, Hochberg, ne cessez jamais d'être un brave homme, tel que vous l'avez toujours été jusqu'ici : & ma bénédiction paternelle vous suivra jusqu'au tombeau. Vous épousez une femme estimable. Ses parens ne lui ont mit sous les yeux que de bons exemples, & je crois qu'elle en a profité. Feu sa mere cependant n'a point porté son amant au travers des neiges. Aimez-la, mais d'un amour sincere, elle le mérite. Me promettez-vous tous les deux de rester avec moi tant que je vivrai ?

LA PRINCESSE.

Je serai toujours à vos côtés ; & mon cher Hochberg ne vous quittera jamais.

LE COMTE.

C'est l'amitié respectueuse & tendre qui m'attacha d'abord auprès de vous ; rien ne pourra m'en éloigner.

LE DUC.

Je vous regarde toujours. Non, je ne puis concevoir où elle a trouvé assez de force, pour porter un homme comme lui. Il faut absolument que je le revoye encore.

LA PRINCESSE.

Je ne m'en suis pas apperçue.

LE DUC *la menace en souriant.*

Allons, je te fais grace de le porter au travers la neige; mais, sur mon honneur, tu le porteras ce soir devant moi dans le salon.

LA PRINCESSE.

Très-volontiers.

LE DUC.

Il me vient encore une idée assez plaisante. Je veux vous faire connoître vos vrais amis. (*Il sonne; le Heyduque entre.*) Rodolphe, je veux que tu sois le premier qui complimente mes enfans. Voici le prétendu & la prétendue.

LE HEYDUQUE.

Monseigneur veut se badiner de moi.

LE DUC.

Embrassez-vous donc devant lui.

LE HEYDUQUE.

Seroit-il possible! Que le ciel vous comble l'un & l'autre de tous ses biens. Ce sont les vœux sincere d'un vieux serviteur. Si je puis vous être utile, je vous servirai avec le même zele, que j'ai servi, Monseigneur.

LE DUC.

Tu restes encore avec moi, Rodolphe. Mais un jour mon fils pourra te nommer Conseiller

de la Chambre. D'ailleurs, cela t'est dû : le Prince t'avoit promis cette Charge.

LE HEYDUQUE *baise l'habit du Duc.*

Je vous en remercie, Monseigneur.

LE DUC.

Y a t'il beaucoup de monde dans l'antichambre?

LE HEYDUQUE.

Non. Je n'y ai vu que deux ou trois Seigneurs, & quelques Dames.

LE DUC.

Va leur dire qu'hier au soir j'ai découvert une intrigue, entre ma fille & le Comte de Hochberg, que je l'ai fait arrêter, & que le Conseil l'a déjà condamné à mort. Ensuite tu les feras entrer. Il faut avoir un air bien triste.

LE HEYDUQUE.

Ne vous inquietez pas. (*Il sort.*)

LE DUC.

Et vous, entrez en attendant dans ce cabinet, quand je vous appellerai, vous en sortirez.

LA PRINCESSE.

Ah, mon Pere, permettez que nos plus sinceres remercimens.....

LE DUC.

C'est bon, c'est bon. Entrez.

(*Il les fait entrer dans son Cabinet.*)

SCENE IX.

LE DUC, LE PREMIER ECUYER, DE LOHR, LA BARONNE DE RIXLEBEN, LA BARONNE DE WEDEL, LE HEYDUQUE, PLUSIEURS DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR.

LE DUC.

Qui l'auroit jamais ſoupçonné du Comte de Hochberg ! Vous êtes probablement inſtruits de ſon ingratitude ?

LA B. DE RIXLEBEN.

Nous venons de l'apprendre.

LE PREMIER ECUYER.

Il eſt malheureux que le Comte de Hochberg n'ait pas mieux employé tous les talens, dont le ciel l'a doué, & qu'il ait pu abuſer auſſi baſſement de la confiance de ſon Maître.

LA B. DE RIXLEBEN.

Pour moi, Monſeigneur, j'ai toujours dit qu'il auroit une mauvaiſe fin. La gloire de cet homme ne pouvoit plus augmenter. Sous le dehors le plus modeſte, il cachoit un cœur enflé d'orgueil, & l'orgueil précede toujours la chute. Mais je

n'aurois pas cru qu'il eut porté ſi loin ſa témérité. Comment ? s'imaginer que la derniere Princeſſe d'une auſſi grande Maiſon, s'abaiſſeroit à une pareille méſalliance ! Je ne le conçois pas.

LE DUC.

Oui les hommes ſe laiſſent quelquefois aveugler. — Tu pleures, Adelaïde ?

LA B. DE WEDEL.

Ah, je ne ferai que pleurer toute ma vie.

LE DUC.

Serois-tu complice ? Je te parlerai après. — Et vous, de Lohr, qu'en dites-vous ?

DE LOHR.

Je deſirerois de tout mon cœur que Votre Alteſſe n'eut point eſſuyé ce chagrin.

LE DUC.

Mais encore, que dites-vous de Hochberg ?

DE LOHR.

C'étoit mon bienfaiteur. Pour moi, & pour tous les malheureux que je ſache, je l'ai toujours vu généreux & ſenſible. Je lui dois le bonheur d'être entré au ſervice de Votre Alteſſe. C'eſt lui qui a chaſſé loin de ma Mere la famine & le déſeſpoir. — Il a nourri ma Mere juſqu'au dernier ſoupir. — Permettez-moi, Monſeigneur, de me retirer.

LE DUC.

Non, reſtez. (*Il ouvre la porte du cabinet.*) Entrez, mes enfans.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LA PRINCESSE, LE COMTE.

LE DUC.

MESSIEURS & Meſdames, voici mon Gendre. Que vous êtes étonnés! Tout cela ne ſert de rien, Vous n'avez qu'à lui faire vos complimens.

LA PRINCESSE.

Je ſais combien vous m'êtes tous attachés, & j'en ſerai à jamais reconnoiſſante.

LA B. DE WEDEL *court auprès de la Princeſſe & lui baiſe la main.*

Ah Dieu! eſt-il bien vrai? Le Comte n'aura donc pas la tête tranchée?

LA PRINCESSE.

Tu vois bien que non.—Aſſez, ma bonne amie. (*Les Seigneurs & les Dames de la Cour tous déconcertés, font des inclinations à la Princeſſe & au Comte.*)

LE COMTE *s'avance de M. de Lohr, & lui prend la main avec amitié.*

Je vous remercie de votre éloge.

LE DUC.

Embrassez-le, Hochberg. — Vous savez du moins à présent que vous avez un ami. Et rien ne manque plus à votre bonheur que sa durée. Mais, Baronne, que vous a donc fait le Comte de Hochberg?

LA B. DE RIXLEBEN.

A moi, Monseigneur?

LE DUC.

Oui, à vous.

LA B. DE RIXLEBEN.

Oh mon Dieu, je n'ai rien..... Et je demande mille pardons à Votre Altesse. Je .... mais puisque Monseigneur.....

LA PRINCESSE.

Ce n'est, Monseigneur, qu'un peu d'imprudence, qui a fait dire à la Baronne de Rixleben ce qu'elle ne pensoit pas. Son cœur, j'en suis sûre, n'y a point eu de part.

DE LOHR.

Cela est vrai. Mais puisque la Baronne a voulu parler de mésalliance, elle me permettra de dire,

en sa présence, que je l'ai surprise ce matin, comme elle donnoit un baiser à l'Huissier de la Chancellerie.

LA PRINCESSE.

Oui? c'est donc là cette Chapelle, où vous allez la nuit adresser vos prieres?

(La Baronne de Rixleben interdite salue & se retire.)

LE DUC.

Elle l'épousera, je vous en donne ma parole.

LE PREMIER ECUYER.

Monsieur de Lohr se trompe. Ce n'est point une mésalliance. Cet homme est, il est vrai, sans fortune; mais il descend d'une très-bonne Maison.

LE DUC.

Tant mieux. Elle l'épousera. —Eh bien, mes enfans, remettrez-vous l'heureux instant de votre hymen au jour de ma fête? Voulez-vous qu'il se fasse dès aujourd'hui? —Allons, rentrons dans mon cabinet. J'ai encore à vous y entretenir seuls un moment. —M. le Maréchal, il y aura ce soir grand couvert. —Messieurs & Mesdames, Adieu.

Fin du cinquieme Volume.

